NAZIONALE
B. Prov.
XIX
76
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio XIX

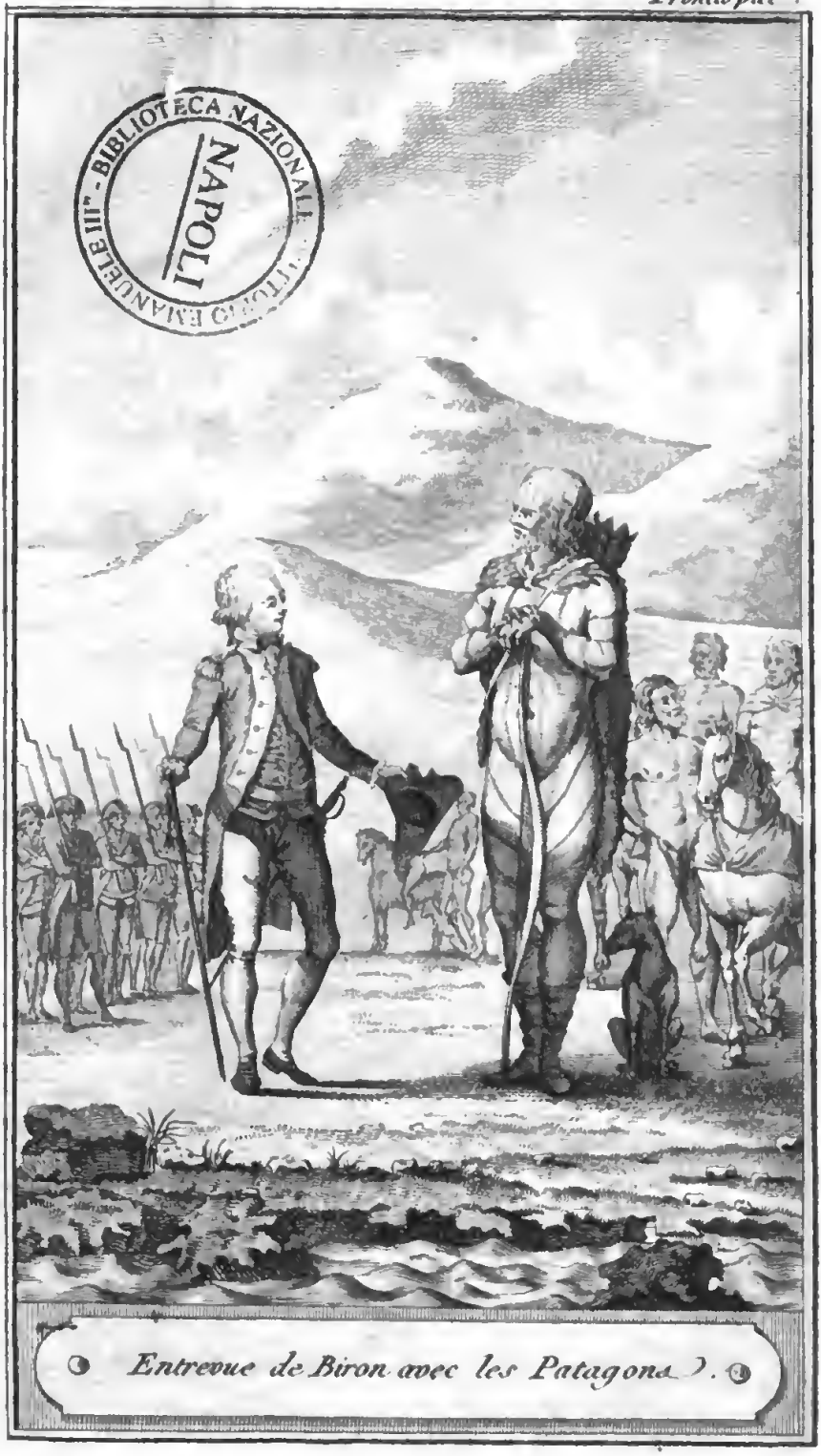
Palchetto 46

Num.° d' ordine 13

40-a-19

Digitized by Google

B Pau
XIX
76



Entrevue de Biron avec les Patagons.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

642663 SHN

COLLECTION

DE

TOUS LES VOYAGES

FAITS AUTOUR DU MONDE

PAR LES DIFFÉRENTES NATIONS DE L'EUROPE;

RÉDIGÉE PAR M. BERENGER.

AVEC FIGURES.

T O M E V.

A PARIS,

Chez POINÇOT, rue de la Harpe, N°. 135.

M. DCC. LXXXIX.

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI VITTORIO EMANUELE III°

COLLECTION

DE TOUS LES VOYAGES FAITS AUTOUR DU MONDE

PAR LES DIFFÉRENTES NATIONS DE L'EUROPE.

VOYAGE DE ROGGEWIN.

Un Hollandais d'une famille honnête, nommé Roggewin, préſenta le plan d'un nouveau voyage dans la mer du Sud, en 1699. Son mémoire fut bien reçu de la compagnie des Indes occidentales; mais les brouilleries qui ſurvinrent entre l'Eſpagne & la Hollande, rendirent inutile la

petite flotte qu'elle avait fait équiper dans ce deſſein. Roggewin mourut, & recommanda l'exécution de ſon projet à ſon fils, qui le propoſa de nouveau, & le fit adopter par la compagnie des Indes occidentales en Hollande. Cette compagnie fit équiper en 1721, une petite flotte compoſée de trois vaiſſeaux; le vaiſſeau Amiral, le Tienhoven ou l'Aigle, & la galere Africaine; elle ſortit du Texel le 21 Août 1721, Roggewin la commandait, & l'écrivain de l'expédition, né dans le Mecklembourg, était un de ſes officiers. Laiſſons-le parler.

Notre petite flotte fut forcée par les vents contraires de louvoyer pendant trois jours dans la Manche, tantôt ſur les côtes de France, quelquefois ſur celles d'Angleterre. Mais nous en ſortîmes enfin, conſultâmes le courans pour entrer dans les mers d'Eſpagne; & déjà nous eſpérions atteindre les côtes de Barbarie, lorſqu'une tempête violente nous fit craindre d'être engloutis: elle ceſſa, & le calme qui lui ſuccéda ne fut point ſans danger. Nos voiles étaient inutiles dans le calme profond de l'air, & la mer encore fortement agitée nous rendait le jouet de ſes vagues; elles jetaient nos vaiſſeaux çà & là, & les ſecouſſes qu'elle leur donnait étaient ſi fortes, qu'il fallut

abattre la grande hune & même le mât de misaine. Le matelot le plus exercé ne pouvait se tenir de bout; il ne pouvait manœuvrer. La vergue de notre grand mât fut brisée par les chocs fréquens qu'elle éprouva & ses débris blessèrent plusieurs de nos gens. Deux jours s'écoulerent ainsi; mais les vagues enfin s'affaiblirent, les vents s'éleverent & nous oubliâmes les dangers du calme dans une mer profonde, comme ils nous avaient fait oublier ceux de la tempête.

Un vent favorable nous conduisit rapidement vers les isles Canaries. Des poissons volans tombaient sur nos vaisseaux, poursuivis par la bonite & l'albicore que nous voyions nager rapidement au travers de l'eau : on en prit un de ces derniers; on lui trouva six poissons volans dans le ventre. Celui-ci ressemble au hareng, & les gens de mer l'estiment comme un excellent manger. Il n'en est pas de même de la bonite; longue de deux pieds, ayant des raies grisâtres le long de son corps, une tête semblable à la carpe, mais plus pointue, sa chair est dure & désagréable : les albicores sont trois fois plus grands que celle-ci, mais semblables à tout autre égard à elle. Les poissons ne nous offraient pas un seul spectacle intéressant au milieu du désert silentieux des mers : nous étions envi-

ronnés d'oiſeaux aquatiques & ſur-tout de cerakes qui ſont de deux eſpèces ; l'un a la queue longue & en forme de flèche, l'autre l'a plus courte & fourchue : leur couleur générale eſt grisâtre ; mais entre les aîles & ſur la poitrine, ils ſont mouchetés de noir & de brun : leur groſſeur eſt celle du canard.

Ces oiſeaux nous annonçaient la terre, & nos yeux erraient ſur l'océan pour y découvrir les isles Canaries, lorſque nous y vîmes un vaiſſeau qui cinglait ſur nous & portait pavillon anglais : c'était auſſi celui que nous portions ; mais quand ce navire fut à quelque diſtance de nous, il abattit ſon pavillon & s'éloigna. Bientôt il revint accompagné de quatre autres navires, qui tous arboraient tour à tour le pavillon rouge & le pavillon blanc. A cette manœuvre nous reconnumes des pirates, & nous nous préparâmes à les recevoir. On ſe range en ordre de bataille, on câle les grandes voiles, on enferme les hamacs, on fait tenir les vergues par des chaînes, on prépare des grenades, & on s'efforce de gagner le vent : nous y réuſſimes. Les pirates arborent alors un pavillon noir où était peint une tête de mort repoſant ſur deux os mis en croix, & ſe rangent en bataille. Le canon ſe fait entendre ; les cris, le bruit, la fumée

nous étourdiſſaient; le feu dura pendant deux heures avec beaucoup de vivacité; au bout de ce temps, les corſaires prirent la fuite. Nous ne les pourſuivîmes point. *Laiſſez aller ces coquins*, dit l'amiral, & on les laiſſa s'échapper. Il n'eſt pas permis aux vaiſſeaux de la compagnie de ſe détourner de leur cours; ils doivent ſe défendre, mais non attaquer ni pourſuivre.

Nous eûmes douze hommes tués dans ce combat, & 20 à 30 bleſſés. Les vaiſſeaux avaient ſouffert, il fallut les radouber en pleine mer auſſi bien qu'on le put, & le 5 Novembre nous arrivâmes à Madere. Cette isle eſt charmante à quelque diſtance de ſes rivages; elle a des montagnes élevées & de grands bois; elle eſt fertile en grains, en vin, en ſucre, en miel, en toutes ſortes d'excellens fruits. Là on trouve du bois de cèdre & de l'ébène; ſon commerce eſt conſidérable. Les Hollandais, les Anglais y commercent, mais n'oſent y aborder: on y aborde rarement, quoiqu'elle ait de bons ancrages & de la bonne eau. On y voit deux villes & quelques villages. Près d'elle eſt un islot déſert où les pirates viennent chercher des rafraîchiſſemens. Plus au nord eſt l'isle Porto Santo, riche en grains, en fruits, en pâturages, en ſang de dragon. A la diſtance de vingt-cinq lieues, nous

découvrions le pic de Ténériffe, montagne élevée, conique, par où les Hollandais font paſſer leur premier méridien.

De-là, nous dirigeâmes notre courſe entre le midi & le couchant; un vent favorable enflait nos voiles, & pendant ſix ſemaines nous n'eûmes beſoin de toucher ni cables, ni cordages. Il y eut des jours où la chaleur du ſoleil était brûlante, & fit murmurer l'équipage qui ſe plaignait d'une diſtribution trop économique de l'eau: elle ne ſuffiſait pas pour étancher la ſoif qui nous dévorait, & cette ſoif fit naître une querelle qui eut des ſuites funeſtes. Un mouſſe altéré ſe gorgea d'eau-de-vie, deſcendit dans la cuiſine & y renverſa un plat de graiſſe. Le cuiſinier l'inſulte & le menace; le mouſſe ſe ſaiſit d'un couteau & s'élance ſur lui. On accourt pour déſarmer le furieux auquel on n'arrache le coûteau des mains qu'après qu'il eût bleſſé le cuiſinier au viſage. On lui fait donner la bâtonnade, châtiment hors de propos dans ce moment, & le mouſſe devenu plus furieux encore, tombe ſur le ſecond pont, y ſaiſit un couteau & ſe l'enfonce trois fois dans le ventre. On parvient à l'arrêter, à le guérir; mais comme s'il ne s'était pas aſſez puni lui-même, ce fut pour le ſoumettre à des châtimens plus ſévères. On

le déclara infâme, on le plongea trois fois dans la mer, & trois fois paſſer ſous le vaiſſeau ; on lui donna trois cents coups de bâton ſur le derrière, & on le cloua enſuite au mât par la main avec un couteau. On l'enchaîna enſuite à l'extrêmité du vaiſſeau, & là il ne vécut plus que de pain & d'eau, juſqu'à ce qu'on l'eut deſcendu & abandonné ſur les côtes du Breſil.

C'eſt vers la fin d'Octobre que nous découvrîmes l'isle de *Bonaviſta :* des maiſons ſont diſperſées ſur les côtes, un fort la défend. Il n'y eſt pas permis de ſonner les cloches, à ce qu'on nous aſſure ; leur ſon paraîtrait un ſignal d'alarme. Pluſieurs des isles qui en ſont voiſines ſont riches en ſel. Quelques-unes ſont très-fertiles ; on y trouva beaucoup de porcs, de boucs & diverſes volailles. Leurs habitans ſoumis au Portugal, ſont la plupart des hommes vils, chaſſés de leur patrie pour les crimes qu'ils y commirent. On peut dire de ces isles, que la terre y eſt de fer & l'air d'airain ; car il n'y pleut jamais ; mais on aſſure qu'un brouillard ou une roſée y rafraîchit, y féconde la terre, & l'on y trouve des herbes & d'excellens fruits.

D'autres pays ſont ſemblables à celui-ci. Par exemple, à Rio de Lagao, ſur la côte d'Afrique, où les chrétiens qui l'habitent ne ſe rappellent

pas d'y avoir vu tomber de la pluie; il n'en tombe pas au Pérou, de Capo-Blanco juſqu'à Coquimbo, & les habitans n'y élèvent que de fragiles maiſons qui annoncent qu'on n'y craint ni l'humidité, ni les orages; telle eſt encore l'Egypte, peut-être parce que les vents du couchant n'y ſoufflent pas; ce ſont ces vents encore qui amènent la pluie dans les Indes.

Nous approchions de la ligne; les vents étaient très-variables; la ſoif ſe faiſait ſentir toujours plus fortement; le ſcorbut nous déſolait, & dans un grand calme qui nous abandonnait ſans défenſe à l'ardente chaleur du ſoleil, quelques-uns devinrent enragés, d'autres furent attaqués de la fièvre chaude, preſque tous perdirent l'appétit & les forces. Notre eau douce était gâtée & remplie de vers; nos viandes ſalées ſe corrompaient, & augmentaient encore la ſoif qui nous dévorait. La famine eſt, dit-on, de tous les maux le plus terrible; on ſe trompe, la ſoif la ſurpaſſe encore, ſur-tout celle qu'on éprouve ſous la ligne.

Telle était notre ſituation lorque nous la traversâmes. Quelquefois, vers le ſoir, la mer en feu ſemblait couverte de ſouffre enflammé; étonnés de ce phénomène, nous fîmes puiſer de cette eau, & la trouvâmes remplie de petits

globules reſſemblans aux perles ordinaires pour la groſſeur & la couleur ; ils brillaient encore quelque tems ſur la main, & quand on les ſerrait entre les doigts, il n'y reſtait qu'une ſubſtance terreuſe, graſſe comme du limon (*). Nos vieux matelots diſaient ne l'avoir jamais obſervé ; les uns l'attribuaient à du ſoufre, ou à du ſalpêtre diſſéminé dans la mer ; il ſerait plus ſimple de l'attribuer aux parties graſſes du ſel de la mer que le ſoleil raſſemble dans le calme, & que les vents diſperſent enſuite ſur toute la ſurface de cette mer : on voit quelquefois la même choſe ſur la côte de Guinée, à ce qu'on m'aſſura depuis.

Au paſſage de la ligne quelques ſouffles d'un vent variable nous conduiſirent juſqu'aux lieux où règnent des vents réglés qu'on nomme mouſſon. Ce vent ſoulagea nos malades, il n'en mourut qu'un de la fièvre chaude, & les autres ſe rétablirent au Bréſil. Sous le 5° de latitude, le ſoleil était perpendiculaire ſur nos têtes, il n'y avait plus d'ombre, & l'on ne pouvait prendre de hauteur. Ces momens furent égayés par la pêche ; nous prîmes beaucoup de dorades, dont

(*) On trouvera dans les Voyages ſuivans de meilleures obſervations ſur ce phénomène.

le corps long de ſix pieds, mais étroit, paraiſſait au travers de l'eau coupé par des raies d'or; ſa chair eſt agréable au goût; il n'en eſt pas de même de celle du requin, poiſſon vorace, ſouvent long de dix pieds, ayant la gueule au-deſſous de la tête, avide de cadavres, & redoutable à ceux qui ſe baignent, auxquels il coupe quelquefois le bras ou la jambe.

Nous vîmes quelques isles déſertes, telles que la Trinité, & bientôt après la côte du Bréſil. Un vent favorable nous en fit parcourir rapidement les côtes; il nous fit dépaſſer, ſans nous en appercevoir, Rio-Grande, où nous voulions nous rendre, & nous conduiſit dans Porto, où nous jettâmes l'ancre. A peine l'eûmes-nous fait, que je me jetai dans un eſquif avec pluſieurs de nos gens pour chercher de l'eau & des rafraîchiſſemens dont nous avions grand beſoin. Avant d'atteindre le rivage, nous vîmes des Portugais armés qui s'avançaient en hâte vers nous, & menacèrent de faire feu ſi nous ne nous éloignions pas; mais nous leur montrâmes un cadavre que nous voulions enſevelir, & ils nous le permirent. Nous voulûmes nous informer du pays; mais tout ce qu'ils voulurent nous en dire, ſe réduiſait à nous aſſurer que Rio de Janeiro était à huit milles du lieu où nous étions,

& que Porto était, pour ainſi dire, un avant-port de S. Sébaſtien. Nous les invitâmes ſur nos vaiſſeaux; mais ils nous croyaient des pirates & s'y refuſèrent; leur crainte n'était point déraiſonnable, car ils ſont fréquens ſur ces côtes; cependant deux d'entr'eux cédèrent à nos ſollicitations; ils vinrent ſur nos vaiſſeaux, où nous les reçûmes avec beaucoup d'honnêteté, où nous leur fîmes des préſens en habits & en autres objets, pour les engager à nous conduire dans quelque bon port; ils nous le promirent & tinrent parole.

Celui de Porto offre un bon ancrage, ſur une profondeur de 6 à 8 braſſes: c'eſt plutôt une rivière qu'un golfe; à ſon entrée on a le continent à ſa droite, une grande isle à ſa gauche. La côte eſt élevée, entrecoupée de vallons & de montagnes ornées de bois. Porto n'eſt point habité; nous y pêchâmes, nous y prîmes des tortues qui firent beaucoup de bien à nos malades, ſur-tout à ceux qui étaient attaqués du ſcorbut; elles ſont d'un goût exquis. Nous y fîmes proviſion d'eau douce & de bois, enſuite nous remîmes à la voile.

La côte entre Porto & la rade de S. Sébaſtien eſt ſemée de petites isles; à peine eûmes-nous atteint l'embouchure de la rivière qui devait

nous y conduire, qu'une tempête violente nous mit en danger de nous briſer contre les rochers. Nous réſiſtâmes à ſon effort, elle tomba, & le lendemain nous vinmes jetter l'ancre ſous les murs de la ville que nous ſaluâmes, & qui ne nous répondit point, ſoit qu'elle ne le put pas, ſoit que nous prenant pour des pirates, elle ne nous vit qu'avec peine approcher d'elle. Nous écrivîmes au gouverneur pour qu'il permît de nous fournir de fruits, de légumes, de beſtiaux, de l'eau, du bois, de quelques cabanes pour y deſcendre nos malades. Il nous répondit qu'il dépendait de Rio-Janeiro, qu'il allait y donner avis de notre arrivée & de nos demandes, qu'il fallait que nous attendiſſions la réponſe. Notre amiral, peu ſatisfait, lui fit entendre qu'il ſe procurerait par la force ce qu'on lui refuſait par mauvaiſe volonté; & en attendant la réponſe, il envoya viſiter un monaſtère de Franciſcains, auquel il fit part de nos beſoins, de nos demandes, & chercha à les y rendre favorables par quelques préſens.

Par un haſard heureux, le prieur du monaſtère était un Hollandais, nommé *Thomas*. Il accourut ſur nos vaiſſeaux ſuivi de quelques-uns des ſiens, joyeux de revoir, avant que de mourir, quelques-uns de ſes compatriotes; il diſait,

qu'il mourrait enfin content après avoir joui d'un bonheur après lequel il ſoupirait depuis plus de vingt ans. Nous les reçûmes tous avec affection; nous leur fournîmes diverſes choſes dont ils avaient beſoin. Nous leur parlâmes des lenteurs du gouverneur; nous leur dimes que la néceſſité nous forcerait à vaincre ſa mauvaiſe volonté, & à obtenir par les armes ce qu'on refuſait à nos prières & à notre argent. Le prieur nous conjura de prendre patience quelques jours encore, nous promit de voir le gouverneur, & de nous envoyer de ſon couvent ce qui nous était le plus indiſpenſable. Ces bons pères s'en retournèrent enſuite chez eux. Dans ces circonſtances, on vit les Portugais armés border le rivage & ſe préparer à en défendre l'approche à une de nos chaloupes qui allait chercher de l'eau; ils tirèrent même ſur elle, & bleſſèrent un de nos matelots; nous répondîmes à leur décharge, & deux de leurs hommes furent couchés ſur la grève; leur chûte effraya les autres, ils abandonnèrent leurs poſtes, la chaloupe aborda & nous rapporta de l'eau.

Cette inſulte engagea notre amiral à faire des préparatifs pour attaquer la ville; chaque vaiſſeau eut un lieu déſigné pour protéger la deſcente & la marche; le plus léger fut placé le

plus voiſin des murs; le Tienhoven gardait les côtes, le vaiſſeau amiral était près du couvent & menaçait d'y mettre le feu. Nous cherchions ſur-tout à effrayer les Portugais, plutôt qu'à faire une attaque ſérieuſe qui aurait pu entraîner une guerre entre les deux nations, & nous réuſsimes à les intimider. A la vue de nos préparatifs, un capitaine vint à bord de l'amiral, nous promit des rafraîchiſſemens, du bois, de l'eau, tout ce dont nous aurions beſoin. L'amiral demanda de plus quelques maiſons pour dépoſer nos malades; il demanda ſatisfaction pour l'inſulte qu'on nous avait faite en tirant ſur notre chaloupe, & promit qu'il ne ferait aucun tort aux habitans. Il ne put vaincre la défiance, pluſieurs s'enfuirent dans l'intérieur du pays avec leurs effets précieux; mais après divers mouvemens, nous obtinmes tout ce que nous demandions. Ils dûrent connaître dans la ſuite que nous ne manquions ni de juſtice, ni de fidélité.

Nos malades furent d'abord logés dans quelques maiſons de l'isle S. Sébaſtien qui faiſaient face à la terre ferme. On nous fournit des moutons, des bœufs, toutes ſortes de légumes & de fruits. Nos malades ſe rétablirent: ceux qui ſe portaient bien ſe livrèrent aux plaiſirs & au commerce;

commerce; ils échangèrent contre des marchandises européennes, du tabac, du sucre, de l'eau-de-vie, malgré les défenses du gouverneur: d'ennemis, les Portugais devinrent nos compagnons, nos amis, & plusieurs versèrent des larmes à notre départ. Ils étaient étonnés, disaient-ils, que les Hollandais fussent de si bonnes gens; ils dirent que s'ils n'avaient pas été maltraités par les Français, ils nous auraient reçus avec plus d'amitié encore. Mais donnons une légère idée du pays.

S. Sébastien est une ville médiocre, entourée de palissades, pourvue de quelques canons. On y voit une église assez belle, le palais du gouverneur est magnifique; les maisons sont des cabanes. Le prieur franciscain dont j'ai parlé, nous montra une idole que les habitans du pays adoraient, & qu'on a cachée dans leur monastère. C'est une espèce de statue haute de quatre pieds, & dont la face a de la ressemblance au lion ou au tigre. On nous dit qu'elle était d'or massif; mais je ne la crois que dorée. Ses pieds avaient la forme de ceux du lion; sur sa tête était une double couronne, hérissée de douze flèches; derrière on voit deux ailes semblables à celles de la cicogne. Dans cette statue, il en est une autre qui représente un Indien armé d'un arc,

d'une fléche, & portant un carquois. La grande idole eſt ornée d'une queue qui s'entortille trois ou quatre fois autour de la ſtatue de l'homme. On appellait cette eſpèce de divinité, *Naſil-Lichma*. Le monaſtère renferme encore d'autres curioſités de ce genre.

La rivière de S. Sébaſtien a demi-lieue de large vis-à-vis de la ville, qui eſt à 4 lieues de la mer. Entre le nord & le levant, on voit une isle longue de 4 milles, très-fertile, & entourée de plus petites.

Le Bréſil eſt un pays vaſte & riche, dont le roi de Portugal retire, dit-on, plus de richeſſes que le roi d'Eſpagne n'en recueille de toutes ſes poſſeſſions en Amérique, parce que celui-ci ne prélève que le dixième des mines d'or & d'argent qu'elles produiſent, & que le roi de Portugal les garde toutes ſans aucun partage. On trouve dans ſon étendue diverſes villes fortifiées & pourvues de bons ports. Il eſt arroſé par diverſes rivières, telles que Mananhou, Tapicuau, Mangnodalui, Bopa, S. François & Janeiro. Ses habitans naturels étaient antropophages, mais ces horreurs commencent à ne plus ſe voir; ils ſont d'une taille ramaſſée, aſſez noirs, ont les lèvres groſſes, le nez plat & écraſé, les cheveux friſés comme de la laine de mouton, les

dents très-blanches. Il y a un grand nombre de Portugais. Tous ſe nourriſſent des fruits du pays, tels que les citrons, les piſans, les cocos, les ananas: ils plantent beaucoup de tabac. On en tire des diamans, qui ſe trouvent ſur les montagnes dans une terre rougeâtre mêlée d'or, & que les torrens amènent dans les rivières voiſines.

Le Bréſil abonde en toutes ſortes de poiſſons, d'oiſeaux & d'animaux quadrupèdes. On y trouve des eſpèces de tigres; les dents d'éléphans y ſont, dit-on, un grand objet de commerce; les déſerts y récèlent un grand nombre de ſerpens & de reptiles vénimeux: les Portugais n'ont pu encore ni convertir, ni ſoumettre les habitans de l'intérieur du pays. L'air y eſt ſain; mais la chaleur y eſt ſouvent exceſſive; le pays eſt élevé, & quelques-unes de ſes montagnes cachent leur ſommet dans les nues: les vents de mer contribuent beaucoup à la pureté de l'air qu'on y reſpire ſur les côtes, & à la fertilité de leurs campagnes. Ce ſont eux qui rétablirent nos malades, qui délivrerent ceux qui ſe portaient bien d'incommodités inquiétantes. Les poiſſons ne nous manquaient pas, & les tortues y ont un goût exquis. Mais les moſquites y ſont dangereux par leurs piquures; elles ſont

enfler la main, le viſage, par-tout où elles s'attachent. Le pilote de notre vaiſſeau s'étant énivré d'une liqueur forte que font les Indiens, ſe coucha au grand air, & ſe leva ſi enflé qu'on ne pouvait le reconnaître, & qu'il fut en danger de perdre la vie. Sa gorge était fermée, & l'on ne pouvait y faire paſſer une goutte d'eau. Ce ne fut qu'à force de ſoins & de remèdes que nous pûmes le ſauver.

Après avoir radoubé nos vaiſſeaux, fait nos proviſions & rétabli nos malades, nous nous préparâmes à lever l'ancre. Nous nous en occupions lorſqu'un vaiſſeau de Rio Janeiro vint s'établir près de nous. Il y a quelque apparence que le gouverneur avait appris que le but de notre voyage était de viſiter les terres auſtrales, & que cette nouvelle réveilla ſon inquiétude & ſa défiance. On nous dit avec affectation, qu'il devait arriver des vaiſſeaux, afin de hâter encore notre départ; on témoignait beaucoup de curioſité; mais nous ne parûmes point nous appercevoir de ces ſentimens, & continuâmes nos préparatifs. Nous avions dit que nous allions commercer dans le Chili & le Pérou avec les Eſpagnols, & nous continuâmes de le dire. Tout parut tranquille. Nous fîmes des préſens au gouverneur, qui les reconnut par du bétail qu'il

nous fit amener. Nous reclamâmes quelques-uns des nôtres, que le déſir de s'énrichir avait fait s'échapper de nos vaiſſeaux pour demeurer dans le pays; on ne ſembla pas nous entendre, & nous gardâmes le ſilence. Enfin, nous prîmes congé, & déployant nos voiles, nous prîmes notre courſe entre le couchant & le midi.

Nous voulions chercher l'isle *Aukes-Magdeland*, nommée ainſi du nom de celui qui la découvrit, ou crut la voir ſous le 30 degré de latitude méridionale; il y vit, dit-on, des feux allumés; mais il n'y deſcendit pas. Cette découverte avait été faite depuis un ſiècle, mais n'avait point été confirmée depuis. Comme ſa latitude, ſa ſituation offrait des avantages, on penſait à y établir une petite colonie qui eût été bien utile aux vaiſſeaux qui auraient navigé dans ces mers; on n'eût pas eu beſoin de recourir aux Portugais, ni aux Eſpagnols qui poſſèdent toute la vaſte étendue des côtes de l'Amérique méridionale; on y eût trouvé de l'eau, des rafraîchiſſemens, ſans s'approcher des côtes, ſans retarder autant ſon voyage. Ce projet était ſage, mais il ne put s'exécuter, parce que nous ne pûmes trouver cette isle, qui n'eſt peut-être qu'une terre chimérique, ou que nous ne cherchâmes point où elle eſt. Peut-être l'ave-

nir confirmera-t-il l'une ou l'autre de ces opinions.

Découragés par l'inutilité de nos recherches, nous les abandonnâmes, & nous cherchâmes les isles nouvelles, appellées par un armateur, *Isles de Saint-Louis*. Pour éviter la mouſſon ou les vents réglés qui nous étaient contraires dans cette ſaiſon, nous ne nous éloignâmes des côtes que de 40 ou 50 lieues. Nous parvinmes au 40e degré de latitude le 21 Décembre, & ce jour nous fûmes aſſaillis d'un ouragan furieux; les éclairs nous environnaient de feux, & les tonnerres nous glaçaient d'effroi; il fallait ployer toutes nos voiles & s'abandonner aux vagues énormes qui nous balottaient & menaçaient à chaque inſtant de nous engloutir. Le Tienhoven fut détaché de nous par la violence de la tempête qui ne dura que quatre heures, & nous ſépara pour trois mois. Heureuſement nos mâts ne furent point abattus, & quand l'ouragan fut tombé, nous pûmes continuer notre route malgré l'agitation de la mer qui dura pluſieurs jours encore.

Ces ouragans ſont dangereux; on en a vu briſer des vaiſſeaux avec une rapidité, une fureur incroyable; c'eſt du 20 Juillet au 15 Octobre qu'ils ſont le plus fréquens. Il y en a un

dans la Méditerranée dans un tems marqué. Près du Gange, il s'en élève pluſieurs à la fois; on y donne à cette eſpèce de tempête le nom d'éléphant; les mers du Japon ſont dangereuſes par celles qui règnent dans ces parages. Quelquefois les vaiſſeaux errent pendant des années entières ſans pouvoir rentrer dans le port vers lequel ils tendent. Le ſigne ordinaire d'un ouragan eſt une petite nuée noire qui s'étend & enfin couvre le ciel; le vent ſouffle du couchant, fait le tour du compas, élève des flots contraires qui s'entrechoquent, ſe briſent & donnent des ſecouſſes effrayantes au navire, qui ſouvent en eſt disloqué, il s'ouvre & diſparaît. Dès qu'on voit la petite nuée, on s'éloigne des bords où les ouragans ſont toujours dangereux. Plus on approche du pôle, moins les ouragans ont de force, plus ils ſont rares, & quand on a paſſé le 50e degré, ils ne ſont plus à craindre, quoique les vents y ſoient plus forts & l'air plus vif; mais ces vents ſont conſtans & ne ſe ſuccèdent pas avec rapidité; ils s'affaiſſent inſenſiblement. Je n'en recherche pas les cauſes: de plus ſavans que moi peuvent s'en occuper. Je reviens à notre navigation.

Quand l'ouragan eut ceſſé, les deux vaiſſeaux qu'il n'avait pas ſéparés reprirent leur route, &

les vents nous portèrent juſqu'à la hauteur du détroit de Magellan. Près de-là, nous découvrîmes une isle qui nous a paru avoir 200 lieues de circuit (*), & diſtante de 80 des côtes de l'Amérique. Nous n'y vîmes ni colomnes de fumées, ni aucun navire, & nous eûmes lieu de croire qu'elle était déſerte. Un armateur Français y avait abordé du côté du couchant & lui avait donné le nom de St. Louis ; nous l'appellions les Isles nouvelles, parce que des caps ou pointes en paraiſſent être ſéparées. Elle eſt ſous le 52° de latitude. Nous appellâmes ſes premières pointes du côté de levant, *Pointes de Roſendahl*, du nom d'un de nos capitaines qui les découvrit le premier. La dernière de ces pointes reçut le nom de *Nouvel an*, parce que nous la découvrîmes ce jour-là. Toute la côte eut le nom de *Belgie-Auſtrale*, parce qu'elle eſt ſous les mêmes degrés de latitude méridionale, que les Pays-Bas dans l'hémiſphère ſeptentrional.

Cette isle paraiſſait un beau & fertile pays, entrecoupé de vallées & de montagnes, ombra-

(*) On voit que cette isle était les isles Malouines ou de Falkland ; elles ont cette étendue, elles ſont à-peu-près à cette hauteur ; mais c'eſt un amas d'isles, non une isle unique. Cependant elles n'ont point d'arbres.

gées de beaux arbres. La verdure en eſt charmante, & ſans doute ſi nous y euſſions deſcendus, nous y aurions trouvé d'excellens fruits. Mais notre amiral craignait qu'en y perdant quelques jours, on ne ſe rendit impoſſible le paſſage du cap Horn ; il ſe propoſa d'y revenir à ſon retour, projet qu'il n'exécuta pas, puiſque les événemens nous conduiſirent aux Indes orientales.

Le vent du couchant vint nous favoriſer dans le paſſage du détroit de le Maire ; nous paſſâmes devant l'ouverture de celui de Magellan ; celui-ci eſt dangereux, ſujet à mille incommodités ; l'eau n'y eſt pas profonde, le fonds rempli de rochers y offre peu de bons ancrages, les flots & le flux de la mer du ſud & du nord s'y joignent, s'y entrechoquent ; les tempêtes ſe détachent avec rapidité du ſommet nuageux des hautes montagnes qui le dominent ; il a environ 120 lieues de long, ſur une largeur qui varie de 2 à 7. Le Tienhoven ſéparé de nous par l'ouragan, traverſa ce détroit, dont la découverte fut dûe plutôt au reſſentiment des mépris que Magellan avait eſſuyé de la cour de Portugal, qu'au deſir d'amaſſer des richeſſes. Peut-être en le découvrant, empêcha-t-il les Eſpagnols de couper l'iſthme de Darien pour joindre les deux océans ;

on y trouvait, il eſt vrai, bien des difficultés ; l'Iſthme eſt aſſez large ; une chaîne de montagnes le partage, & on alléguait encore que les inondations ſeraient plus fréquentes, que l'une des deux mers était plus élevée que l'autre, qu'il ne fallait pas changer ce que la nature avait fait, & bien d'autres mauvaiſes raiſons ; mais que ne peut la ſoif des richeſſes ? elle fait tout entreprendre & tout ſurmonter.

Les habitans voiſins du détroit ſont de races différentes ; il en eſt d'une hauteur extraordinaire, preſque tous ſont blancs ; ils ſe nourriſſent de fruits & d'animaux ſauvages. Les Eſpagnols avaient tenté d'y établir une ville qui ne put y proſpérer. Une partie de ſes habitans y périt ; l'autre regagna Rio de la Plata.

Le détroit découvert par Magellan fut quelque tems cherché par d'autres navigateurs qui ne le trouverent point, ou qui après l'avoir trouvé, ne purent ſe perſuader qu'il joignît les deux mers. Drak, Cavendish, furent plus heureux : le premier, fut l'homme de ſon tems qui connut une plus vaſte étendue de l'Amérique au levant & au couchant.

Lorſqu'on navige vers le pôle auſtral, on doit le faire, accompagné du ſoleil, pour ainſi dire ; ſi l'on néglige cette obſervation, on ne

pourra guères doubler le cap Horn, les vents du couchant nous en repouſſèrent toujours : c'eſt par des vents favorables que nous réuſſîmes à traverſer le détroit de le Maire ; mais ces vents du couchant vinrent enſuite nous tourmenter. Suivons notre relation.

En approchant du détroit, nous vîmes voler autour de nous une multitude d'oiſeaux aquatiques dont le plumage était brun ; des baleines nageaient lentement à nos côtés, d'autres monſtres marins jouaient ſur les ondes, l'un d'eux nommé par les Hollandais *diable de mer*, nous ſuivit pendant quatre ſemaines, & malgré tous nos efforts nous ne pûmes le prendre : il avait la queue d'une largeur extraordinaire, le corps large & court, la tête platte, large, circulaire, la peau unie ; il a deux eſpèces de corne, & c'eſt peut-être ce qui lui a fait donner le nom qui le diſtingue ; on dit que la chair en eſt venimeuſe.

Bientôt nous découvrîmes la Terre des Etats, & nous entrâmes dans le détroit ; les vagues y étaient ſi agitées, elles s'y choquaient avec tant de violence par l'effet des courans, que nos vaiſſeaux aſſaillis, balotés par elles, faillirent à s'entr'ouvrir & à perdre leurs mâts & leurs vergues. Nous aurions bien voulu deſcendre à terre : un ancrage ſûr ſe préſentait ; mais l'agitation de

l'air & de la mer ne nous le permit pas ; il fallut traverſer le détroit auſſi promptement que le courant rapide qui nous entraînait : il a 10 lieues de long ſur 6 dans ſa plus grande largeur.

Lorſque nous en fûmes ſortis, les mêmes courans qu'on y voit régner ſans ceſſe, nous rejetterent loin des côtes, & pour dépaſſer le cap Horn, nous cinglâmes juſqu'au-delà du 62° de latitude, où nous fûmes accueillis pendant trois ſemaines par des tempêtes qu'amenait le vent du couchant ; la grêle & la neige les accompagnaient, les brouillards nous enveloppaient preſque toujours : nous craignîmes que le vent ne nous rejetât dans les glaces que ces brouillards pouvaient nous cacher. Nous eûmes enſuite quelques jours d'un tems ſerain ; un ciel pur ne nous donnait point de nuit, un crépuſcule touchait à l'autre. Nous étions dans le mois de Janvier, & par conſéquent dans les jours les plus longs de cet hémiſphère.

Cependant nous ne vîmes point ces glaces que le capitaine David rencontra ſous le 63°. Son vaiſſeau, nous dit-on, fut ſi bien entouré de montagnes flottantes qu'il ſe crut perdu ſans retour : on en peut voir même à la hauteur du cap Horn, & elles prouvent qu'il eſt des terres plus au midi, près deſquelles elles ſe forment ;

elles ne pourraient croître dans une mer ouverte ; les courans qui tourmentent ces mers concourent encore à prouver l'exiſtence de ce continent encore inconnu. La multitude d'oiſeaux qui voltigeaient autour de nous fortifiait cette conjecture. Mais nous ne vîmes point de terres, & peut-être n'en aurions-nous tiré aucun ſecours. On doute que ſous un climat ſi rigoureux il puiſſe être habité; l'été y eſt ſi court, l'hiver ſi long, & quelquefois même il n'y a point de jour; cependant je crois qu'il peut l'être, au moins dans le tems le plus doux ; alors la pêche peut fournir à tous les beſoins de ſes habitans, puis quand le froid & les longues nuits s'approchent, ils peuvent s'éloigner vers le continent de l'Aſie, vers lequel il paraît que ces terres s'avancent. En Europe on trouve des habitans ſous le 70°; il eſt donc poſſible qu'il s'en trouve à la même hauteur vers le pôle méridional.

Les vents contraires nous avaient éloignés de la Terre de Feu, juſqu'à la diſtance de 500 lieues, & nous crûmes être bien au-delà du cap Horn ; nous cinglâmes donc entre le nord & le levant, direction dans laquelle nous crûmes devoir rencontrer les côtes du Chili. Mais ne découvrant aucune terre, nous conjecturâmes que les courans nous avaient jetés fort loin du continent de

l'Amérique en cinglant vers le nord. Mais à la hauteur de 37° & demi, nous eûmes la certitude du contraire : le 10 Mars, nous découvrîmes la côte du Chili, & des tranſports de joie éclaterent dans tout l'équipage.

Nous allâmes jeter l'ancre à *La Mocha*, isle ſituée à 3 lieues de la côte, où nous eſpérions trouver des rafraîchiſſemens dont nous avions grand beſoin, tels que des bœufs, des moutons, des légumes, des plantes antiſcorbutiques : vaine eſpérance. Il n'y avait plus d'habitans, plus de beſtiaux ; on n'y vit que quelques oiſeaux, quelques chevaux, & deux cabanes où nous trouvâmes deux ou trois chiens, qui paraiſſaient s'être ſauvés du naufrage d'un vaiſſeau Eſpagnol, dont on voyait encore les débris ſur le rivage. Peut-être les habitans, en ſe retirant ſur la côte du Chili, avaient-ils laiſſé ici des chevaux pour profiter des pâturages de l'isle & les y venir reprendre enſuite ; peut-être appartenaient-ils aux Eſpagnols. Nous eûmes lieu de penſer que l'isle n'avait jamais été bien peuplée ; puiſque les oiſeaux ne nous fuyaient point, & ſe laiſſaient prendre à la main. Nous y fîmes une aſſez grande proviſion d'oies, de canards & d'autres oiſeaux ſauvages.

Dans un jour nous fîmes le tour de cette isle ;

elle eſt aſſez élevée, hériſſée de broſſailles, & d'arbriſſeaux, ſi entrelaſſés dans la partie méridionale qu'il nous fut impoſſible d'y pénétrer. Son abord eſt difficile, ſes rivages ſont bordés de rochers accumulés qui s'étendent juſqu'à environ quatre lieues dans la mer; un navire ne peut paſſer entr'eux, & peu s'en fallut qu'une fatale expérience ne nous prouvât combien la navigation eſt dangereuſe autour d'elle. Pour arriver à la terre, il nous fallait jeter dans l'eau juſqu'au cou; mais nous trouvions ſur ces rocs, ſur les rivages, des moules fort rares & d'autres coquillages précieux.

Cette isle nous offrait peu de ſecours, & il fallut bientôt nous en éloigner. Le conſeil fut aſſemblé & il décida de ſuivre les côtes du Chili pour y trouver un port, des proviſions & des rafraîchiſſemens. Mais la crainte du canon des Eſpagnols ne nous permit pas de ſuivre cette détermination; cette nation était allarmée de notre approche, des gardes-côtes croiſaient ſans ceſſe ſur notre paſſage, & ils auraient rendu l'exécution de notre deſſein difficile & peut-être funeſte.

D'abord la côte du Chili nous avait paru fort élevée; mais enſuite elle ne nous ſembla pas l'être plus que celle d'Angleterre: la première apparence venait des montagnes qui ſont der-

rière, & dont la cîme toujours couverte de neige, ſe perd ſouvent dans la nue. Le pays paraît être beau & fertile ; le climat y eſt doux. Il fut découvert en 1540 par Diego d'Almagro. Il touche au Pérou, à Rio de la Plata, aux terres Magellaniques, & eſt baigné au couchant par l'Océan pacifique. Il a de grandes & belles villes, des ports ſûrs & commodes, beaucoup d'or, d'argent & de cuivre. Le commerce y eſt interdit aux étrangers ; mais malgré cette défenſe malgré les gardes-côtes qu'elle y multiplie, diverſes nations y trafiquent. Les Français ſurtout y viennent ſouvent de St. Malo.

On y voit beaucoup de moutons & d'autres bêtes à corne. Les moutons, nommés auſſi lamas, ſont ſi grands & ſi forts qu'ils portent pendant des journées entières une charge de 60 livres: la plupart des fruits qu'il produit ſont d'une ſaveur plus douce, plus agréable que celle des fruits d'Europe. Il y a des bois, des forêts très-étendues & remplies de gibier. On y trouve une eſpèce de tigres. Ses habitans ſont grands, robuſtes, ſujets à des paſſions violentes, adonnés à la ſuperſtition, aux ſortilèges : on dit qu'ils ont des moyens ſecrets pour ſe venger ; on dit encore que quelques-uns de ceux qui ne ſont pas ſoumis aux Eſpagnols, adorent un Dieu malfaiſant,

faiſant, qu'ils repréſentent ſous la figure que nous donnons au diable.

Comme nous n'oſions nous expoſer à une deſcente, l'amiral leva l'ancre, ſuivi de la galere Africaine, le ſeul des deux autres vaiſſeaux qui fut reſté près de nous. Nous cinglâmes vers l'isle Fernandez, reſſource ordinaire des navigateurs, & nous y arrivâmes quatre jours après.

D'abord, nous la vîmes ſans pouvoir l'atteindre; un calme profond nous enchaînait. Ce ne fut que le lendemain que nous pûmes en approcher; nous en découvrîmes le port; l'un de nous crut y découvrir un navire, & bientôt il fut impoſſible d'en douter. Eſt-ce un ami ou un ennemi? diſions-nous: eſt-il là pour prolonger nos miſères, ou pour partager notre joie? Tantôt nous le croyions Eſpagnol, tantôt Français, peut-être un pirate. Il fallait penſer à combattre, & nous étions languiſſans de maladies. Nous vîmes une chaloupe s'approcher de nous portant pavillon Eſpagnol; chacun prend ſes armes & ſe prépare à la défenſe. Elle approche: avec quel tranſport de joie nous la reconnaiſſons pour la chaloupe du Tienhoven que nous croyions perdu! En nous reconnaiſſant elle-même, la chaloupe ſe hâte, on ſe joint; ils accourent ſur notre bord, & nous nous embraſſons, nous nous félicitons de

nous retrouver. On doit penſer que ce jour fut regardé comme un jour heureux pour tous les équipages.

On était convenu qu'au cas de ſéparation, les vaiſſeaux chercheraient à ſe rendre dans cette isle & s'y attendraient pendant ſix ſemaines; que ſi l'on ne s'y rejoignait pas, il fallait continuer ſa route juſqu'à la hauteur de 27° de latitude méridionale, où nous devions croiſer encore pendant un eſpace de tems égal pour y découvrir la Terre de Davis. Là encore, ſi l'on ne s'était pas réunis, il fallait en préſence du conſeil ouvrir les inſtructions ſecrettes & cachées qu'on avait remiſes à chaque capitaine pour qu'on eut à s'y conformer. Heureuſement nous ne fûmes pas obligés d'en venir là.

Le capitaine du Tienhoven ſe trouva dans la chaloupe : il ſe nommait Bauman. Il fit un ſignal à ſon vaiſſeau pour annoncer qu'il n'y avait rien à craindre, & le canon fit éclater dans tous nos navires la joie que nous avions de nous réunir. Bauman nous raconta enſuite, comment il avait été ſéparé de nous, combien de peines & de dangers l'avaient accompagné dans le détroit de Magellan qu'il avait traverſé; combien de tempêtes & d'ouragans l'avaient aſſailli ſur les côtes de l'Amérique; que ſon vaiſſeau ébranlé, preſ-

qu'entr'ouvert, n'était arrivé qu'avec de grands efforts au port où il nous attendait. Dès que nous y fûmes entrés, il nous invita ſur ſon bord & nous regala de poiſſons frais qui étaient excellens, & dont ces côtes abondent.

Le calme ne nous permit pas encore de jeter l'ancre où nous le déſirions & près du Tienhoven où l'ancrage était bon & ſûr. Nous y parvinmes le lendemain : nous nous prémunîmes contre les tempêtes autant qu'il fut poſſible : le rivage n'était qu'à une portée de fuſil des vaiſſeaux, & nous deſcendîmes dans nos chaloupes avec une joie qu'on ne conçoit que lorſqu'on a été pluſieurs mois le jouet des vents ſur un océan immenſe.

J'avais été fort malade depuis une fête que nous avions célébrée à la hauteur du détroit de Magellan. J'y bus trop de punch, liqueur à laquelle je n'étais point accoutumé ; je fus ſi mal qu'on déſeſpéra de ma guériſon ; j'avais perdu les forces & preſque le mouvement. Les remèdes me furent prodigués, & s'ils ne me guérirent pas, ils permirent à la nature de me guérir, & & peut-être ils empêchèrent l'effet du ſcorbut ou des viandes ſalées. Auſſi fus-je des premiers à m'élancer ſur la terre que nous regardions comme une mère, une protectrice bienfaiſante.

Les plaines de l'isle étaient couvertes d'épis d'avoine hauts & preſſés, ſoit qu'elle y eut été ſemée ou qu'elle y ſoit un gramen naturel; nous en coupâmes de grandes gerbes, dont nous conſtruisîmes des cabanes chaudes & ſéches. Un homme à cheval ſerait à peine apperçu dans ces champs naturels. Nous y trouvâmes auſſi beaucoup de graines de moutarde & une eſpèce de raves, mais dont le goût était amer.

Cette isle eſt arroſée par un grand nombre de ruiſſeaux, dont les bords ſont couverts de plantes variées & de fleurs charmantes: cette eau qui deſcend des montagnes, eſt, dit-on, chargée de particules minérales & ne ſe gâte jamais. Vers l'orient on y voit trois montagnes, dont celle du milieu a beaucoup de l'apparence de la montagne de la Table au cap de Bonne-Eſpérance: derrière celle-là il y en a d'autres encore, dont l'aſpect ſemble annoncer qu'elles renferment des métaux; & l'on en voit ſortir une vapeur épaiſſe, qu'on regarde comme un indice des mines. Les vallées qui les ſéparent ſont agréables, riches en páturages; mais on n'y voit que des boucs & des chèvres ſauvages, dont le nombre eſt prodigieux.

Jean Fernandez, de la province de Biſcaye, découvrit cette isle, lui donna ſon nom, & la

peupla des ſeuls quadrupèdes qu'elle nourriſſe : il ſollicita encore le roi d'Eſpagne d'y envoyer une colonie, mais on ne l'écouta pas. Le terrain de cette isle eſt moins inégal au couchant qu'au levant. La mer y a formé un havre qui n'eſt pas ſûr. Les montagnes y ſont chargées d'arbres divers, parmi leſquels on remarque le palmier : il a la hauteur du cocotier ; à ſa cime eſt une couronne ou une eſpèce de bourrelet ; ſon tronc eſt mou, on peut le couper en deux avec un couteau ; la moëlle du ſommet eſt bonne à manger, coupée & bouillie, elle a le goût du chou pomme, on la mange auſſi en ſalade ; c'eſt le chou palmiſte du Hollandais ; ſon fruit eſt eſtimé. Les autres arbres ſont preſque tous du genre des palmiers ſauvages ; le tronc en eſt ſi dur qu'il fit rebondir la hache, & nous trouvâmes que c'était avec raiſon qu'on l'appellait bois de fer. Il eſt ordinairement d'une couleur jaunâtre ; le tronc en eſt fort gros ; cinq hommes enſemble peuvent à peine l'embraſſer ; on en fait des mâts, des ais, & d'autres parties d'un vaiſſeau. Les montagnes ont de beaux boſquets formés de ces arbres, autour des belles prairies & des champs d'avoine qui ſont ſur leur pente. Il paraît que tout ce qu'on y voudrait planter ou ſemer, y réuſſirait : c'eſt dommage que cette isle ſoit ſans habitans ; elle

pourrait offrir l'exemple d'une colonie heureuſe.

Il y a des chèvres comme nous l'avons dit; quelques chats ſauvages, des lions marins, des chiens marins, & même un animal amphibie que nos matelots nommaient vache marine. Le bouc ſauvage eſt aſſez grand & la chair en eſt bonne à manger: il y a du danger à pourſuivre les animaux au travers des montagnes eſcarpées où ils ont établi leur domicile. Un de nos officiers y périt: la nuit le ſurprit dans ces montagnes, il fit un faux pas & tomba d'une ſi grande hauteur que nous le trouvâmes en pièces le lendemain.

La pêche y eſt fort abondante; elle dédommage de la chaſſe que nous n'oſions y faire. On y prend du cabeliau, des écreviſſes de mer & autres poiſſons. Les vaches marines y peſent juſqu'à un millier de livres; cet animal a en effet de la reſſemblance avec la vache domeſtique; mais il n'a point de cornes: la chair en eſt bonne & d'un goût agréable. En Afrique elle ſert à guérir certaines maladies.

Les lions marins reſſemblent aux chiens de mer; mais ils ont la tête & le cou d'un lion de terre; ils ont dix à douze pieds de long, & autant de tour; la chair n'en eſt bonne que pour donner de l'huile qui ſert pour les lampes: l'air y rétentit pendant la nuit des beuglemens d'une

multitude de chiens marins & d'autres animaux qui ſe retirent le ſoir dans la mer. En deux heures on peut prendre aſſez de poiſſons pour y raſſaſier cent perſonnes ; nous en fîmes ſaler & ſécher pluſieurs milliers qui nous furent très-utiles dans la ſuite.

Je trouvai dans cette isle deux huttes ou cabanes, autrefois habitées, l'une par l'Ecoſſais Silkart, l'autre par un Indien nommé Hil. Le premier y fut relégué par Stratling, capitaine Anglais, parce qu'il était inſociable avec les autres gens de ſon équipage, & qu'il avait des volontés oppoſées à celles de ſon chef. Le ſecond était allé à la chaſſe des boucs ſauvages, lorſque des vaiſſeaux Eſpagnols forcerent le navire ſur lequel il était venu de s'échapper à la hâte. Il s'établit dans l'isle comme le pilote Silkart : leurs cabanes étaient couvertes de peaux de chiens marins & de boucs ſauvages. Ils y avaient vécu, l'un deux ans, l'autre trois ; celui-ci fut ramené par Wood Roger, l'autre l'avait été par Dampier. Leur hiſtoire a probablement ſervi de modèle à celle de Robinſon Cruſoë.

Nous vîmes ſur la côte les débris d'un vaiſſeau échoué, que nous reconnûmes pour être Eſpagnol : ſon équipage en avait ſauvé les effets & s'était retiré au Chili ; nous y trouvâmes ce-

pendant encore quelques pieces de vaiſſelle d'argent. Notre amiral médita de s'aſſurer de cette isle à ſon retour; ſa ſituation eſt avantageuſe, ſa fertilité pouvait la rendre très-utile. C'était un lieu de repos, & de rafraîchiſſemens pour les vaiſſeaux qui ſe rendraient aux terres Auſtrales, ou qui en reviendraient. On aurait pu y établir une colonie nombreuſe, puiſque ſix cent familles peuvent facilement y trouver leur ſubſiſtance. Il était probable encore qu'on y aurait trouvé quelque mine riche dans les montagnes. Mais comme le voyage aux terres Auſtrales n'eut pas de ſuccès, ce projet échoua auſſi.

Cette isle a 15 lieues de circuit, elle eſt à environ cent lieues des côtes du Chili. L'air y eſt ſain, les malades s'y rétablirent en peu de tems. Située au milieu du cinquieme climat, la température en eſt douce; c'eſt ſous ces latitudes qu'on trouve les pays les plus fertiles, les plus peuplés, les plus riches: plus près des pôles la terre eſt engourdie par le froid; l'air y eſt acre & glaçant; près de la ligne au contraire, les campagnes ſont brûlées du ſoleil; c'eſt vers le 33° de latitude qu'eſt la température moyenne. Parcourez les pays où paſſent ces degrés de latitude, vous verrez que là ſe trouvent l'abondance, la population & le bonheur, ſi les hom-

mes ne les dévaſtaient pas par leurs armes ou par leurs loix : c'eſt là que ſont ſituées les plus belles contrées de l'Afrique & de l'Amérique ; & plus les parties de la terre ſont éloignées de celle-là, moins elles ſont fertiles.

Après un ſéjour de trois ſemaines dans l'isle Fernandez, nous levâmes l'ancre & la quittâmes pour chercher la terre de Davis, qui doit faire partie du continent Auſtral, & que découvrit en 1680 le capitaine Anglais qui lui donna ſon nom. Nous vîmes en paſſant le petit Fernandez, isle déſerte, moins fertile & bien moins étendue que celle que nous venions de quitter. On dit qu'on y trouve des boucs ſauvages, & la chaſſe y doit être aiſée, parce que les montagnes n'en ſont pas hautes. Je ne puis dire s'il y a quelque havre, & ſi ſes côtes offrent un bon ancrage, parce que nous n'y abordâmes point. La mouſſon du ſud-eſt nous conduiſit ſeule au travers de la vaſte étendue de la mer du Sud. Nous arrivâmes enfin à la latitude où l'on place la terre de Davis, ſous le 251° de longitude. Les oiſeaux voltigeaient autour de nous & confirmaient nos eſpérances : une choſe les augmentait encore ; c'eſt que le vent devint variable, ce qui dans les parages où la mouſſon régne eſt un indice qu'il y a des terres dans le voiſinage. Nous en

étions ſi perſuadés que quelques matelots aſſurerent l'avoir vue. Mais au grand étonnement de l'amiſal, nous ne pûmes la trouver; nous l'avions paſſée, ou elle n'exiſte plus. Si les terres Auſtrales exiſtent, elles s'étendent du levant au couchant, ou de l'orient entre le midi & le couchant, & cette ſituation eſt la principale cauſe qui font qu'elles ne ſont point encore connues. Lorſqu'on eſt pouſſé par le vent du couchant tirant vers le nord, on les paſſe; par celui entre le nord & le couchant, on s'en éloigne. Nous pourſuivîmes notre route vers le couchant juſqu'au 263° de longitude; nous fûmes ſuivis dans cette route par des oiſeaux de terre & de mer, & ils nous accompagnerent juſqu'à la découverte d'une nouvelle isle. C'était le 6 Avril, jour anniverſaire de la réſurrection de Jeſus-Chriſt, & nous l'appellâmes l'*isle de Pâques*. Peut-être, elle eſt une des isles vues par Quiros; elle peut avoir 16 lieues de circuit & eſt ſituée ſous le 28° & demi de latitude méridionale, ſous le 239° de longitude. La galere Africaine en approcha de près, & nous dit qu'elle paraiſſait fertile, & que diverſes colonnes de fumées annonçaient qu'elle était habitée. Nous fîmes voile le lendemain pour y chercher un port. Un des habitans vint au-devant de nous dans ſon canot,

il entra dans le vaiſſeau Amiral où on le ſeta. On lui donna une pièce de toile pour ſe couvrir, du corail & d'autres brinborions pour ſe parer, & il pendit tout cela à ſon cou avec du poiſſon ſec. Son corps nud était peint de figures diverſes; ſon teint était brun, ſes oreilles très-longues pendaient ſur ſes épaules ; il était grand, fort, robuſte, d'une phyſionomie heureuſe; il paraiſſait vif & gai; ſes diſcours, ſes geſtes étaient agréables, quoique nous ne puſſions entendre ce qu'ils exprimaient. Nous lui donnâmes un verre de vin, qu'il ne but pas, mais qu'il ſe jetta au viſage, peut-être parce qu'il crût que nous voulions l'empoiſonner. Nous l'habillâmes comme nous, & l'affublâmes d'un chapeau ; mais ces habits le gênaient & rendaient ſes mouvemens fort lourds ; on lui donna à manger, & ce fut un grand embarras pour lui qu'une cuillere, un couteau, une fourchette. Le concert qui ſuivit lui donna de la gaieté, & chaque fois qu'on le prit par la main, il ſe mit à ſauter & danſer avec agilité. Son arrivée, ſa vue, ſes diſcours nous firent grand plaiſir. Comme nous ne pûmes pas jeter l'ancre ce jour-là, nous le renvoyâmes avec les préſens que nous lui avions faits, afin qu'il prévint ſes compatriotes en notre faveur. Il parut nous quitter à regret, leva ſes deux

mains, tourna les yeux vers l'isle, & cria de toute sa force : Odorroga ! Odorroga ! Il rentra avec peine dans son canot, & parut souhaiter qu'on le laissât dans le vaisseau. Peut-être ces cris étaient une invocation à son Dieu, & nous vîmes en effet un grand nombre d'idoles sur la côte.

Nous demeurâmes à la rade toute la nuit, & le lendemain nous entrâmes dans un golfe où nous jetâmes l'ancre. Plusieurs milliers d'insulaires y accoururent, & plusieurs nous apportèrent des poules & des racines : d'autres couraient incertains sur le rivage : ils vinrent en foule voir nos vaisseaux, ou pour les admirer, ou pour savoir ce que nous venions chercher chez eux. Ils allumèrent des feux aux pieds de leurs idoles, peut-être pour les implorer. La nuit vint, nous la passâmes sur nos vaisseaux, & le lendemain, au lever de l'aurore, nous les vîmes prosternés le visage tourné vers le soleil qui allait sortir du sein de la mer. Plusieurs feux étaient allumés, peut-être encore pour honorer leurs idoles.

Nous allions descendre, lorsque l'insulaire qui déjà nous avait rendu visite, vint avec plusieurs autres sur nos vaisseaux, & nous apporta une grande quantité de poules & de racines apprêtées à leur manière. Parmi eux était un

homme abſolument blanc, qui portait des pendans d'oreille gros comme le poing, de forme ronde & de couleur blanche; il avait l'air devôt & paraiſſait un de leurs prêtres. Un de ces inſulaires fut tué dans ſon canot d'un coup de fuſil ſans qu'on ait pu ſavoir comment il l'avait été. Cet accident répandit la conſternation parmi eux; les uns ſe jetterent dans la mer & s'enfuirent à la nage; les autres reſterent dans leurs nacelles, mais firent force de rames pour s'éloigner.

Enfin nous fimes notre deſcente au nombre de 150 hommes; notre amiral était à leur tête, & j'en commandais une diviſion. Je fus le premier ſur la terre, le premier qui éprouva le ſentiment de joie qu'on a de s'y retrouver: nous fumes bientôt accablés par une foule d'habitans, au travers deſquels il fallait des efforts pour ſe faire jour. Quelques-uns s'attachaient à nos armes: mais on fit feu ſur eux & l'effroi les diſperſa: peu de momens après ils ſe rallièrent, ſans cependant s'approcher davantage de nous que de dix pas, croyant peut-être que cette diſtance les mettait à couvert de nos armes. Mais ils ne purent ſe le perſuader long-tems: pluſieurs d'entr'eux avaient été tués, & dans ce nombre était le bon inſulaire qui le premier avait été

au-devant de nous: triſte récompenſe de l'affection qu'il nous avait témoignée. Ces bonnes gens, pour avoir les cadavres, nous apporterent toutes ſortes de vivres : s'ils avaient été moins doux, ils nous auraient fui comme des meurtriers, ils nous auraient chaſſé comme des hommes cruels. Leur conſternation était inexprimable ; ils faiſaient des cris, des lamentations lugubres. Hommes, femmes, enfans, allaient au-devant de nous avec des branches de palmier, & une eſpèce d'étendart rouge & blanc : ils nous offraient des figues d'Inde, des noix de coco, des cannes à ſucre, des poules, des racines : ils ſe jetaient à genoux, plantaient leurs drapeaux devant eux, nous tendaient leurs palmes en ſigne de paix ; ils nous montraient la plus grande, la plus humble ſoumiſſion, nous offraient leurs femmes, nous faiſaient entendre qu'on pouvait les emmener ſur nos vaiſſeaux. Touchés de toutes ces démonſtrations, nous ne leur fîmes aucun mal, c'était bien aſſez de celui que nous leur avions fait : nous leur fîmes préſent d'une toile peinte longue de 50 à 60 aunes, de coraux, de petits miroirs, &c. Alors voyant que nous voulions être leurs amis, ils nous apporterent encore 500 poules vivantes, ſemblables à celles d'Europe : ils y joignirent des racines rouges & blanches, &

une eſpèce de pommes de terre, dont le goût eſt à peu-près celui de pain, & qui leur en tient lieu ; quelques centaines de cannes à ſucre, des piſans ou figues d'Inde groſſes comme des courges & couvertes d'une écorce verte ; la chair en eſt douce comme du miel, ou comme celle de nos figues ordinaires ; on en trouve quelquefois cent à une ſeule tige : ſes feuilles ſont longues de 7 à 8 pieds, larges de 3, & furent, dit-on, celles dont nos premiers parens formèrent leur ceinture.

Nous ne vîmes dans cette iſle que diverſes eſpèces d'oiſeaux ; mais point de quadrupèdes : peut-être en eſt-il dans l'intérieur du pays ; au moins ils parurent connaître les porcs. Pour apprêter leurs mêts, ils ſe ſervent de pots de terre.

Il nous ſembla que chaque famille formait un hameau ſéparé. Leurs cabanes ſont longues de 40 à 60 pieds, larges de 6 à 8, compoſées d'un grand nombre de perches arrêtées par une terre groſſe & compacte, couvertes de feuilles de palmier. Les végétaux paraiſſent être leur principale nourriture ; tout y était planté, ſemé, labouré ; les champs étaient diviſés avec ſoin, & les limites tirées au cordeau : les fruits, les plantes y étaient alors en pleine maturité, les arbres

y étaient chargés de fruits (*). L'intérieur du pays nous aurait donné peut-être un ſpectacle plus riche encore.

Il y avait peu de meubles dans leurs maiſons ; on y remarquait, cependant, quelques couvertures blanches & rouges qui leur ſervaient quelquefois de matelats & quelquefois leur enveloppaient le corps ; l'étoffe en était douce au toucher, mais nous ne vîmes point les inſtrumens avec leſquels on les fabrique.

Ces inſulaires ſont vifs, agiles, bien faits, vigoureux, & courent avec beaucoup de viteſſe : leur phyſionomie eſt douce, agréable ; ils ont l'air modeſte & ſoumis, ils paraiſſent craintifs. Lorſqu'ils nous apportaient des poules ou des fruits, ils les jetaient à nos pieds, ils ſe retiraient enſuite avec précipitation : ils ont le teint brun comme les Eſpagnols : quelques-uns ſont preſque noirs, d'autres tout-à-fait blancs : il en eſt encore dont le teint rougeâtre ſemble brulé par le ſoleil : leurs longues oreilles ſont quelquefois décorées de deux boules blanches qu'ils eſtiment beaucoup ; ils ont le corps peint de diverſes figures d'oiſeaux ou d'autres animaux. Leurs fem-

(*) Cook, dans ſon ſecond voyage, en fait une deſcription un peu différente.

mes

mes ſont fardées d'un rouge extrêmement vif dont nous n'avons pu connaître la nature : elles ſont parées & vêtues de couvertures blanches & rouges, & portent un petit chapeau de roſeau ou de paille. Souvent elles venaient s'aſſeoir près de nous, ſouriaient, & ſemblaient nous inviter à s'approcher d'elles, même celles qui reſtaient dans leurs maiſons : leurs geſtes nous parurent indécens.

Les hommes n'y portent point d'armes ; il ſemble qu'ils attendent leur protection des idoles érigées en grand nombre ſur leurs côtes. Ces ſtatues étaient de pierre, avaient la figure d'un homme, avec de longues oreilles, & une tête ornée d'une couronne ; elles étaient bien proportionnées, & bien faites ; ce qui nous étonna beaucoup. Autour d'elles était une eſpèce de parquet de pierres blanches qui s'étendait à 20 ou 30 pas à la ronde. Il était des hommes qui paraiſſaient honorer ces idoles avec plus d'appareil & plus de zèle ; & cette dévotion jointe à de certaines marques extérieures & à leur tête raſée, nous perſuada qu'ils étaient des prêtres. Ils portaient un bonnet fait de plumes blanches & noires qui reſſemblent à celles des cicognes : cet oiſeau s'y retirerait-il des parties ſeptentrionales de la terre ? cette idée n'eſt point

vraiſemblable. Cet oiſeau quitte, ce ſemble, les pays du nord, parce qu'il n'y trouve plus ſa nourriture; mais il n'a pas beſoin de s'en écarter autant pour la trouver.

Vers le ſoir, nous nous retirâmes tous ſur nos vaiſſeaux, avec le projet de redeſcendre le lendemain & de parcourir l'intérieur du pays; mais nous nous flattions d'une vaine eſpérance; nous ne devions plus y remettre le pied.

Au reſte, ils ne paraiſſent ſoumis à aucun chef; tous ſemblent égaux, tous ſe voyent & ſe parlent ſans diſtinction; les plus âgés portent auſſi ſur leur tête des plumes, mais qui ont de la reſſemblance avec celles de l'autruche: ils portent encore un bâton à la main. Il nous parut que dans chaque famille, dans chaque maiſon, le plus ancien donnait des ordres. Cette iſle eſt commode pour former un lieu de relâche dans ces mers: il y a des bois, des forêts & beaucoup de culture: il m'a paru que les bleds y proſpéreraient & que la vigne réuſſirait ſur les pentes des collines.

Peu de momens après que nous fûmes rentrés dans nos vaiſſeaux, il s'éleva un vent du couchant ſi violent, que deux de nos ancres furent détachées & que nous fûmes forcés de gagner la haute mer pour ne pas échouer ſur les côtes. La plupart d'entre nous n'auraient pas

regardé le naufrage comme un grand malheur ; ils regrettaient la vie douce & paisible qu'ils pouvaient mener dans cette isle ; ils se flattaient de faire des chrétiens de ces insulaires. Mais on perdit cette idée avec la vue de l'isle qui l'avait fait naître. Nous flottâmes plusieurs jours, & en différentes directions, pour découvrir le pays de Davis ; nos peines furent inutiles. Alors nous cinglâmes vers la mer de Schouten, nous dirigeant toujours au couchant ; ce fut une faute peut-être. Il aurait fallu se diriger vers le midi ; car bientôt il s'éleva un vent aliſé qui venait d'entre le midi & le levant, il était très-fort, & nous ôta l'espérance d'être voisin de quelque terre: les oiseaux disparurent aussi. En navigeant plus au midi, je suis persuadé que nous aurions découvert quelques terres étendues ; il ne nous resta que l'espoir de retrouver quelques isles dispersées. Nous avançions avec beaucoup de vîtesse, & bientôt nous arrivâmes à la hauteur des *mauvaises eaux* de Schouten, partie de la mer du Sud que traversa ce voyageur en 1515. Nous crumes que nous y pourrions découvrir quelques terres avancées du continent Australe ; mais en nous dirigeant entre le midi & le couchant, nous nous en éloignâmes, loin de nous en rapprocher, comme nous l'espérions, & nous all-

mes au travers de mauvaises eaux plus de 150 lieues au-delà des parages où s'était arrêté Schouten.

Ce navigateur dit qu'il y découvrit un canot qui pour lui échapper prit sa course au midi; ceux qui le montaient en venaient peut-être, ou savaient qu'il y a des terres dans cette direction, & je pense qu'il y a tout lieu de le croire. Cependant nous n'en avions vu aucune dans la direction que nous avions choisie, & nous avions parcouru déjà 800 lieues depuis l'isle de Pâques, sans découvrir même une isle. Enfin, sous le 15° & demi de latitude, nous en vîmes une; son sol était fort bas, ses côtes étaient bordées d'un sable jaunâtre; à son centre était une espèce de lac, & ces indices nous firent d'abord penser qu'elle était l'*isle des Chiens*, où Schouten ne voulut pas aborder. Cependant on a des raisons pour en douter; elle n'a point la longitude, ni la latitude qu'assigne ce navigateur à l'isle qu'il découvrit, & sur un examen plus réfléchi, je crus pouvoir donner un nom à cette isle: je la nommai *Carls-Hof*, ou la Cour de Charles: son circuit est d'environ trois lieues: elle ne paraît point habitée, & nous nous en éloignâmes sans l'examiner de près.

Le vent alisé commençait à changer, & nous

annonçait des terres voiſines : il ſouffla d'entre le midi & le couchant, & il pouſſa nos vaiſſeaux pendant la nuit entre pluſieurs isles que nous n'avions point vues durant le jour, & que nous n'avions point lieu d'y ſoupçonner. La galere Africaine qui nous précédait, parce qu'elle prenait moins d'eau, s'engagea parmi des rochers dont elle ne put jamais ſe dégager; elle précipita ſes ſignaux ; le Tienhoven qui était le plus avancé ſe mit en devoir de la ſécourir, & le vaiſſeau Amiral ſe détourna pour remplir le même but; mais tout d'un coup une côte qui ſe montra près de nous, nous inſpira la plus grande terreur. On jeta la ſonde & on ne trouva pas de fond : alors nous mîmes en mer notre chaloupe pour tâcher de ſauver nos amis; on fit tout ce qui était poſſible pour dégager le vaiſſeau ; ce fut en vain ; la force du vent l'avait jeté trop en avant entre deux rochers qui le preſſait ; nous vîmes bientôt qu'il ne fallait penſer qu'à ſauver ceux qui le montaient. Nos tentatives ne furent pas ſans ſuccès : pluſieurs avaient été bleſſés par les ſecouſſes, par des pointes du roc, & un matelot du Tienhoven qui aidait ſes amis à ſe ſauver, ſe noya lui-même.

Cependant ces isles étaient habitées, & au bruit de nos efforts pour dégager la galere Afri-

caine, les Indiens accoururent, allumerent des feux & courraient en foule ſur le rivage. Ils ne voulaient peut-être que nous aider, & nous craignîmes qu'ils n'euſſent de mauvais deſſeins; on fit feu ſur eux pour les écarter. Tels ſont les effets de la crainte, que pour échapper à des maux imaginaires, elle nous en fait commettre de réels. Le jour vint enfin nous éclairer ſur nos malheurs, & nous montrer l'horreur du danger auquel nous venions d'échapper. Nous vîmes quatre isles autour de nous, entourées de rochers aigus, ſemés dans les détroits qu'elles formaient, & nous ne pûmes concevoir par quel lieu nous y étions entrés. Il nous fallut cinq jours d'eſſais, de tentatives, d'efforts ſucceſſifs pour ſortir de ce labyrinthe de rocs, tantôt allant à la bouline, tantôt gagnant le large après mille détours. Ceux qui étaient dans le vaiſſeau Amiral ignorerent pendant tout ce temps le ſort de l'équipage de la galere Africaine: la chaloupe du Tienhoven, après avoir fait le tour de ces isles, vint enfin le leur apprendre; ils ſurent qu'un ſeul matelot s'était noyé; que les autres avaient abordé dans l'isle voiſine dont les habitans s'étaient retirés quand on avait fait feu ſur eux.

Dès que nous nous vîmes en ſûreté, nous en-

voyâmes chercher l'équipage du vaiſſeau naufragé; mais quand la chaloupe fut arrivée ſur l'isle où il était deſcendu, on vit qu'il manquait encore cinq hommes: pendant le temps qui s'était écoulé entre leur deſcente dans l'isle & notre arrivée, ils s'étaient mutinés contre les officiers, avaient pris querelle entr'eux, s'étaient battus à coups de couteau, & quelques-uns furent bleſſés: les plus coupables furent menacés du dernier ſupplice par le capitaine, & à notre approche, ils s'enfuirent pour éviter le châtiment. J'allai les chercher à la tête d'un détachement, mais ils ſe cacherent dans les brouſſailles d'où ils firent feu ſur nous. Je m'arrêtai, je m'avançai ſans faire tirer ſur eux, je les appellai en les exhortant de revenir ſur les vaiſſeaux, je leur promis le pardon, & les aſſurai que l'amiral nous en avait donné ſa parole. Je ne pus diſſiper leur défiance; ils ſe refuſerent à tout ce que nous leur demandions. Comme je ne voyais point l'utilité de faire du mal à des gens qui paraiſſaient réſolus de reſter dans l'isle, je les laiſſai, & nous allâmes chercher des fruits, des plantes ſalutaires pour nos malades, qui s'y trouvent abondamment.

Ces isles ſont à douze lieues de celle de *Carls-Hof*, & chacune peut avoir quatre ou cinq

lieues de tour. Celle contre laquelle la galere Africaine avait échoué fut appellée l'*isle Pernicieuſe*, deux autres eurent le nom des *Deux Freres*, la quatrieme reçut celui de la *Sœur*. Toutes étaient tapiſſées de la verdure la plus riante, ombragées de beaux arbres, parmi leſquels on remarquait le cocotier. Ses herbes antiſcorbutiques furent d'un grand ſecours pour nos malades; nous y trouvâmes beaucoup de moules, de nacres, & d'huitres perlieres: nous nous perſuadâmes qu'il ſerait avantageux d'y établir une pêcherie de perles: nous y trouvâmes même des perles dans quelques huitres que les habitans avaient arrachées des rochers.

Ces isles ſont fort baſſes & unies; on y voyait divers endroits inondés où les habitans navigeaient avec de bons canots, & d'autres bâtimens pourvus de cables & de voiles. On y vit auſſi en diverſes parties du rivage des cordes dont le fil reſſemblait plutôt au chanvre qu'au lin. Les habitans de l'isle contre les rochers de laquelle ſe briſa la galere, nous parurent plus grands que ceux de l'isle de Pâques, & ce ſont les plus grands hommes que nous ayons vus dans notre long voyage. Quelques-uns de nos gens dirent avoir meſuré des empreintes de leurs pieds imprimés ſur le rivage & les avoir trouvées

longues de 20 pouces ; c'était une exagération, ou leurs pieds n'étaient point nuds. Ils avaient le corps peint de couleurs variées ; leurs cheveux ſont fort longs & fort noirs, quelques-uns nous parurent les avoir d'un brun tirant ſur le roux ; ils portaient dans leurs mains des piques longues de 18 à 20 pieds : leur phiſionomie eſt rude, menaçante ; elle ſemble annoncer de la cruauté, de la méchanceté. Ils marchaient par troupes de cent hommes & plus, nous invitaient à deſcendre ; mais ſemblaient s'occuper à nous préparer des embuſcades & à nous aſſaillir pour ſe venger de ce que nous avions tiré ſur eux. Mais comme il était inutile de lutter avec ces inſulaires, que les côtes ne nous offraient point d'ancrage ſûr, nous réſolûmes de continuer notre chemin avec toute la prudence dont le danger auquel nous venions d'échapper nous faiſait une loi, & de continuer à chercher quelque pays qui put nous être plus avantageux que ceux que nous avions découverts juſqu'alors.

Il y avait dix mois que nous parcourions les mers ; nos proviſions n'avaient pu être renouvellées, nous avions eu peu de rafraîchiſſemens ; il n'eſt donc pas étonnant ſi le ſcorbut, ſi d'autres maladies encore nous pourſuivaient, nous enlevaient chaque jour quelques hommes : nos

malades ne ſoupiraient qu'après des légumes frais ou des plantes anti-ſcorbutiques. Heureuſement nous ne les attendîmes pas long-temps. A huit lieues des *isles Pernicieuſes* nous en découvrîmes une nouvelle ; & nous la nommâmes l'*Aurore*, parce que nous la découvrîmes à la pointe du jour. Nous y aurions perdu encore le Tienhoven, ſi nous nous en étions approchés demi-heure plutôt. Au moment où l'on put diſtinguer les objets, il n'était qu'à une portée de canon de ces côtes eſcarpées. Cette vue nous inſpira de l'effroi. Un ſignal fit retourner le vaiſſeau ; mais cette manœuvre était difficile, & ce fut avec peine qu'on parvint à le ſauver. Ce nouveau danger fit naître un tumulte parmi les matelots déjà fatigués d'une longue navigation ; ils voulurent obliger l'amiral à retourner ſur ſes pas ; mais il réſiſta, il parvint à les calmer, & ils ſe bornerent à demander qu'on leur aſſurât leurs gages, quand même on perdrait encore un vaiſſeau ; leur demande était juſte ; la coutume qui prive de tout ſalaire ceux qui reviennent en Hollande ſans vaiſſeau, ne l'était pas, & l'amiral s'engagea par ſerment à les ſatisfaire, & malgré ſes malheurs, il tint parole.

L'isle de l'Aurore qui occaſionna tous ces mouvemens, a environ quatre lieues de circuit ;

elle eſt tapiſſée d'une belle verdure, variée par les arbres & les arbuſtes qui l'ombragent. Nous n'y trouvâmes point de rades & fûmes obligés de nous en éloigner ſans y deſcendre. Le jour commençait à baiſſer lorſque nous en découvrîmes une autre, que la circonſtance du moment nous fit nommer le *Vépre*. Celle-ci était plus grande; elle nous parut avoir douze lieues de tour; mais elle eſt baſſe, parée de verdure & de beaux arbres. Nous la dépaſſâmes encore ſans nous y arrêter, & le lendemain nous vîmes une terre étendue d'où s'élevaient çà & là des colonnes de fumée qui nous annonçaient qu'elle était habitée. Nous cinglâmes vers elle avec toutes nos voiles, & bientôt nous apperçûmes des habitans près du rivage dans des canots. Quand nous en fumes plus près, nous vîmes que cette terre n'était formée que par pluſieurs isles fort voiſines les unes des autres. Nous entrâmes inſenſiblement ſi avant dans les canaux qui les ſéparent, que nous commençâmes à craindre de ne pouvoir nous en dégager. On fit monter un pilote au haut du mât pour qu'il put nous guider, & nous indiquer la ſortie de ces détroits; le calme ſurvint, & ce fut un bonheur; une tempête aſſez légere aurait ſuffi pour nous jeter ſur les rochers qui bordaient ces isles, &

pour nous y briſer. Nous en ſortîmes ſans accident.

Ces isles ſont au nombre de ſix ; toutes ſont riantes, paraiſſent fertiles, & toutes enſemble ſemblent avoir une enceinte de trente lieues ; elles ſont ſituées à 25 lieues au couchant des isles Pernicieuſes, & nous leur donnâmes le nom de *Labyrinthe*, parce qu'il nous fallut faire pluſieurs détours pour en ſortir. Il y avait peu de ſûreté pour y jeter l'ancre, & les habitans s'étant éloignés des rivages, nous réſolûmes de ne point nous y arrêter. Nous pourſuivîmes donc notre courſe vers le couchant, & quelques jours après nous découvrîmes une isle encore.

Celle-ci nous parut élevée ; mais belle & bien parée de verdure. Comme on n'y trouvait point de fond avec la ſonde, & que nous craignions d'en approcher de trop près, on mit les deux chaloupes à la mer, chacune chargée de 25 hommes, pour ſe rendre à terre. Dès que les habitans nous virent approcher, ils ſe raſſemblerent en foule ſur le rivage, pour s'oppoſer à notre deſcente. Ils portaient de longues piques, & nous montraient qu'ils ſavaient les manier avec adreſſe. Mais leur rivage était bien mieux défendu par des rochers que par des piques, & nos chaloupes ne purent jamais en approcher.

Impatiens de toucher la terre, nos matelots s'élancent dans l'eau, tenant leurs armes, de la poudre & divers brimborions ſur leur tête, tandis que quelques-uns demeurés dans les chaloupes ſe préparaient à protéger leur deſcente par le feu de leurs fuſils, & à nettaier le rivage. Nous approchâmes de la terre. Le feu des chaloupes mit en fuite les inſulaires, & nous arrivâmes à terre ſans réſiſtance. Alors nous nous rapprochâmes des habitans, nous leur montrâmes des miroirs, du corail, d'autres objets encore, & ils s'avancerent ſans héſiter, ſans paraître avoir des craintes. Ils reçurent nos préſens, & ils nous menerent dans l'intérieur du pays, où nous cherchâmes & cueillîmes des herbes pour nos malades. Nous en trouvâmes en abondance, & nous en remplîmes en peu de temps douze grands ſacs, ſix pour chaque vaiſſeau. Les habitans nous aidaient amicalement dans notre travail: nous vîmes les fleurs du jaſmin parer les boſquets de cette isle qui nous plût encore par la bonté des inſulaires. Contens de notre expédition, nous revinmes rapporter à nos malades des ſecours après leſquels ils ſoupiraient depuis long-temps, & qui leur inſpirerent plus de joie que des tréſors accumulés autour d'eux. Le lendemain nous retournâmes

dans l'isle en plus grand nombre, pour y cueillir des plantes, & pour y faire encore quelques découvertes avantageuses. D'abord nous donnâmes à celui qui nous parût être le chef de l'isle des miroirs, du corail, de la quincaillerie. Il les accepta; mais avec indifférence, & presque avec dédain. Il envoya chercher des noix de cocos accommodées de deux manieres différentes, l'une servant à boire, l'autre à manger. Quelques ornemens de nacre de perles distinguaient ce chef des autres insulaires: il en portait autour du corps & des bras pour la valeur de 600 florins de Hollande. Les femmes admiraient notre teint blanc, nous caressaient, nous touchaient des pieds jusqu'à la tête; mais ces traitresses ne nous cajolaient que pour nous endormir & nous tromper; heureusement les hommes mirent moins d'adresse à exécuter leur mauvais dessein. Aussi-tôt que nous eûmes rempli une vingtaine de sacs de plantes, nous nous avançâmes sur des rochers escarpés qui dominaient sur une vallée profonde. Les insulaires nous précédaient; nous les suivions sans crainte; mais tout-à-coup ils nous quitterent brusquement, & bientôt nous en vîmes sortir des milliers des creux des montagnes; nous ne perdîmes point courage, & cherchâmes à regagner

la plaine où nous aurions eu de l'avantage. Leur chef nous fit ſigne de ne pas avancer, nous mépriſâmes ſes ordres & continuâmes notre marche. Mais alors il donna le ſignal, & nous fûmes aſſailli d'une grêle de pierres, lancées par des bras vigoureux. Nous portâmes des coups plus ſûrs & plus redoutables par notre mouſqueterie, & leur chef tomba au milieu de quelques autres. La mort de ceux-ci n'effraya point les autres, ils ne nous en aſſaillirent qu'avec plus de fureur, & bientôt nous fûmes tous bleſſés. Nous nous retirâmes derriere un rocher d'où nous continuâmes à tirer ſur eux avec ſuccès; un grand nombre d'entr'eux furent étendus ſur la pouſſiere. Mais telle fut l'opiniâtreté de ces ſauvages qu'il ne nous fut pas poſſible de les faire reculer, & pour ne pas être accablés ſous le nombre, il fallut nous retirer au milieu d'une grêle épaiſſe de pierres qu'ils firent pleuvoir ſur nous. Quelques-uns des nôtres tomberent morts, & les bleſſures des autres, d'abord peu conſidérables, leur devinrent funeſtes par le ſcorbut; de ſorte que peu en échapperent.

Dégagés de l'embuſcade où l'on nous avait attirés, nous prîmes nos ſacs remplis de plantes & rejoignîmes nos vaiſſeaux. Le récit de la trahiſon que nous venions d'éprouver, frappa ſi

vivement l'équipage que lorſqu'il s'agiſſait de deſcendre ſur quelqu'isle, il ne ſe trouvait perſonne qui voulut s'y haſarder.

Malgré cette deſcente malheureuſe, nous appellâmes cette isle, l'*Isle de la Recréation*, à cauſe des plantes ſalutaires que nous y avions trouvées : elle eſt ſous le 16° de latitude, & a un circuit de douze lieues. Le terroir nous en a paru très-fertile ; elle eſt ombragée d'un grand nombre d'arbres, & ſur-tout de palmiers, de cocos & du bois de fer. Il eſt vraiſemblable qu'elle recèle des métaux dans ſon ſein ; mais nous n'avons pu nous en aſſurer d'une maniere plus poſitive. Ses habitans ſont d'une taille médiocre, bien faits, adroits, forts & robuſtes ; ils montrent beaucoup de vivacité : leurs longs cheveux noirs & luiſans, ſont graiſſés d'huile de cocos ; ils ont le corps peint comme les habitans de l'isle de Pâques. Les hommes ont autour du corps une eſpèce de filet qui leur paſſe entre les cuiſſes ; les femmes ſont entiérement couvertes d'une étoffe auſſi douce au toucher que la ſoie. Elles portaient auſſi des nacres de perle autour du corps & des bras. Le fond n'offrant point de bon ancrage près de cette isle, & la hauteur des rochers qui l'environnent en rendant l'abordage difficile, & la perſpective bornée,

née, nous nous en éloignâmes ſans chercher à y faire de nouvelles recherches. Mais alors il fallut délibérer ſur la route à prendre : l'amiral fit aſſembler le conſeil ſur ſon vaiſſeau. Ses ordres portaient que, ſi à la latitude, à la longitude où l'on ſe trouvait dans ce moment, on ne découvrait aucun pays, il devait ne penſer qu'à ſon retour. Quelques officiers furent ſurpris & fâchés de cet ordre. Etre parvenu ſi loin, & ne pas faire plus de recherches pour arriver au but qu'on s'était propoſé, leur ſemblait au moins une légéreté impardonnable. Mais l'amiral appuya ſes ordres d'autres conſidérations. Il repréſenta la longueur du voyage que nous venions de faire, celui qui nous reſtait encore avant même d'arriver aux Indes orientales, les maladies qui nous dévoraient, les vivres qui diminuaient ; qu'il était imprudent & peut-être cruel de ſacrifier tant d'hommes à un projet auſſi incertain ; que ſi l'on perdait vingt hommes de plus, on ne ſerait plus en état de manœuvrer, de gouverner les vaiſſeaux. Il y avait d'autres difficultés ; mais ſi ces difficultés étaient grandes en effet, nos officiers principaux les rendaient plus grandes encore, parce qu'ils étaient poſſédés du déſir d'aller aux Indes orientales, & craignaient de manquer la mouſſon favorable, ce qui nous

aurait forcés de demeurer ſix mois de plus dans la mer du Sud. Ils firent déterminer qu'on prendrait la route de l'Inde, & ainſi s'évanouit le grand deſſein pour lequel on s'était tant donné de peines, & bravé tant de fatigues & de dangers.

Mais en faiſant réſoudre qu'on ſe rendrait aux Indes orientales avec toute la diligence poſſible, on ne pût éloigner les craintes de pluſieurs, qui prévîrent en effet les malheurs qui nous aſſaillirent dans cette route. Il eût mieux valu cingler vers le pays de Quier, dont par notre eſtime nous n'étions plus qu'à 150 lieues. Mais au milieu des débats violens pour décider ſi l'on devait reprendre le chemin que nous avions parcouru, ou le continuer, on ne vit point de moyens intermédiaires. Les uns voulaient qu'on rebrouſſât, qu'on cherchât quelque isle où l'on ferait une deſcente, où l'on fixerait nos malades pour les rétablir, où l'on élèverait un fort pour ſe mettre à couvert de la mauvaiſe volonté des ſauvages, qu'on aurait cependant traités avec la plus grande douceur, afin de vivre en paix avec eux. Là, on aurait appris leur langue, obſervé le pays, connu ce qu'ils ſavent de ceux qui les environnent. Là encore, on ſe ſerait mis en état de regagner le cap Horn, ſi l'on ne pouvait faire de nouvelles découvertes.

C'eſt une erreur de croire qu'on ne peut découvrir des pays ſans une troupe de gens armés. Si ſes habitans ſont guerriers, on les irrite, on en fait des ennemis qui rôdent nuit & jour pour vous ſurprendre, vous priver de vivres & de toutes les choſes néceſſaires. S'ils ſont lâches, ils vous fuient, vous trahiſſent & vous trompent. Le meilleur moyen ſera toujours la douceur & les careſſes: c'eſt le ſeul qui puiſſe ſuppléer à la langue qu'on ignore, & de ſe faire entendre. On s'attache les habitans lorſqu'on eſt dans l'heureuſe néceſſité de s'en faire aimer; on en connaît bientôt les mœurs, on en apprend l'idiôme, on leur eſt utile, & on l'eſt à ſoi-même. Mais revenons à notre voyage.

Dès qu'on eut déterminé d'abandonner la recherche des terres Auſtrales, nous prîmes notre cours vers la Nouvelle-Brétagne & la Nouvelle-Guinée: de là nous devions cingler vers les Moluques & juſqu'aux Indes & nous y pourvoir de vivres, de munitions, de matelots. Nous ne vîmes pas même le pays reconnu par Ferdinand de Quier, & qu'Alvarès de Savedra avait nommé les Isles de Salomon, parce qu'il crut que ce pays était l'Ophir où Salomon envoyait chercher de l'or dans ſes vaiſſeaux: erreur ridicule, quand on connaît avec quelle timidité les an-

ciens voyageaient & devaient voyager ſur mer. Ils n'abandonnaient point les côtes, en ſuivaient les ſinuoſités, entraient dans tous les ports, ainſi que fait aujourd'hui le vaiſſeau du grand Mogol qui va recueillir les tributs, & que les Hollandais appellent, le mendiant du Mogol. Ils attendaient les vents favorables dans ces ports, & ces vents ſe font attendre ſix mois. La mouſſon d'Eſt ou le vent d'orient, commence en Avril & Mai; celle d'Oueſt, en Septembre ou Octobre; mais il y a entr'elles des vents variables. Dans l'état imparfait de la navigation, dans un tems ſur-tout où l'on n'avait point de bouſſole, ces vents qui aident à la viteſſe de nos voyages, retardaient ſouvent celle des premiers navigateurs. Il y a toute apparence qu'Ophir était le nom général de l'Inde, qui le devait au fils d'Ebers. Joſephe appelle ce pays, le *Pays d'or.* Moïſe qui donne aux Indes le nom d'Hevila, ſemble le lui donner parce que le prince de ce nom, frère d'Ophir, y régnait auſſi. Je croirais qu'Ophir régnait dans la preſqu'isle de Malaca, qui eſt encore aujourd'hui la clef de l'Inde. A douze lieues de la ville de ce nom, eſt une montagne très-haute, qu'on apperçoit à une grande diſtance; les habitans lui donnent le nom d'Ophir, & l'on dit qu'elle

renferme des mines d'or; on y exploite peu d'or aujourd'hui, on n'en tire preſque que de l'étain; mais ces mines ſembient indiquer que c'eſt là qu'il faut chercher l'Ophir de Salomon.

Après la découverte des isles de Salomon, les Eſpagnols cherchèrent à découvrir des pays ſitués plus au midi. Quier & Torres y réuſſirent. Le premier dit dans les mémoires qu'il préſenta au roi d'Eſpagne, qu'il ſerait très-avantageux à ſa couronne d'y établir des colonies; que c'eſt une région qui fait à peu près la quatrième partie de la terre; que c'eſt un pays beau & fertile, qui produit tout ce qui eſt néceſſaire à la vie, tout ce qui ſert à l'ornement & à la force des trônes; de l'or, de l'argent, des pierreries, des noix muſcades, du poivre, du gingembre, de la canelle, &c.; que par ce qu'ils ont vu le long des côtes, l'intérieur doit être un pays délicieux (*).

On aſſure qu'il y a trois ſortes d'habitans dans les terres auſtrales: les uns ont le teint olivâtre, d'autres ſont noirs, & les troiſièmes ſont tout-à-fait blancs; j'y en ai vu de jaunâtres & de rougeâtres. De Quier dit qu'ils ſont extrê-

(*) On verra dans les Voyages de Cook, combien ces connaiſſances géographiques étaient imparfaites & exagérées.

ment adonnés à l'idolâtrie, & ſans doute ils ont le même culte que les habitans de l'isle de Pâques ; qu'ils ſont diviſés en pluſieurs factions, & le ſoin qu'ils ont de porter leurs armes dans leurs canots même, prouve qu'ils ont des ennemis à craindre. De Quier ajoute que leur gouvernement a la forme républicaine ; il paraît que l'aîné de la famille en eſt le chef, le maître abſolu.

On dit encore qu'il y a une ſi grande quantité de bêtes à cornes, de porcs, de poules & autres animaux, que le pays peut en nourrir ſes habitans & en fournir à d'autres : l'isle de Pâques ſemble appuyer cette aſſertion ; & ces hommes forts, robuſtes & grands, annoncent que leur nourriture eſt bonne & ſucculente. On aſſure que le pain dont ils ſe ſervent eſt nourriſſant, ſolide & de bon goût ; qu'il eſt fait de trois ſortes de racines. Nous mangeâmes en effet de fort bonnes racines dans les isles où nous abordâmes ; quelques-unes reſſemblent à la bette-rave ; quelques autres à la pomme de terre, mais nous ignorons ſi ce ſont celles dont ils font du pain.

On y trouve une grande quantité de plantes, beaucoup de cannes à ſucre, de belles fleurs de jaſmin, des noix, des cocos, des piſans, des figues d'Inde, des pommes de grenade & autres fruits inconnus.

Ces habitans aiment la danſe & ont des inſtrumens de muſique ; des chefs font jouer d'une eſpèce de flûte devant eux. Leurs uſtenciles ſont faits de terre. Ils ont des barques aſſez bien conſtruites, qui ont des voiles fabriquées comme celles de Hollande ; le fil reſſemble à celui du chanvre.

De Quier parle d'un beau golfe, auquel il donna le nom de Philippe, qui entre, dit-il, dans les terres juſqu'à la profondeur de vingt lieues, & où les vaiſſeaux ſont à couvert de la tempête. Taſman, Dampier diſent y avoir vu des golfes & des rivières conſidérables.

Il eſt étonnant qu'on ait négligé juſqu'à préſent de le reconnaître & d'y fonder des établiſſemens ; il faudrait y envoyer pluſieurs vaiſſeaux bien fournis de tout ce qui eſt néceſſaire à une longue navigation, plus forts en matelots qu'en ſoldats, les faire ſuccéder les uns les autres, afin qu'ils puſſent ſe ſécourir, les nouveaux arrivés par leurs vivres frais, les anciens par leur expérience & leur connaiſſance du pays; leur aſſigner un rendez-vous commun, & laiſſer à l'amiral tout le pouvoir de faire ce qu'il jugerait à propos. Mais c'eſt aſſez parler des terres Auſtrales que nous n'avons pu découvrir.

En quittant l'isle de la Récréation, nous cin-

glâmes entre le nord & le couchant, dans la direction de la Nouvelle-Brétagne. Dès le troisième jour après notre départ, nous découvrîmes à la fois plusieurs isles agréables par la perspective qu'elles offraient, & qui, lorsque nous en fûmes plus près, nous parurent couvertes de beaux arbres fruitiers, & de toutes sortes de légumes & de plantes. Les habitans accouraient au-devant de nos vaisseaux, & nous présentaient de beaux poissons, des noix de cocos & d'autres fruits excellens. Nous les acceptâmes quand nous fûmes descendus, & leur donnâmes en échange quelques brimborions de quincaillerie. Ces isles doivent être bien peuplées, car le rivage était couvert d'hommes & de femmes; les premiers avaient presque tous des arcs & des flèches. Parmi eux était un homme distingué par son extérieur, & qui paraissait respecté; nous jugeâmes qu'il était un des chefs. Il se mit dans un canot; une femme jeune & d'un teint blanc s'assit à ses côtés; d'autres nacelles l'entourèrent comme pour lui servir de gardes. Tous ces hommes ont le teint assez blanc; on voit que s'ils l'ont moins que nous, c'est qu'étant presque nuds, ils sont sans cesse exposés à l'action de l'air & du soleil. Ils paraissent assez vifs & gais dans leur conversa-

Digitized by Google

tion, doux & humains les uns envers les autres, point ſauvages dans leurs manières. Leurs corps ne ſont pas peints comme ceux des isles que nous avions parcourues; ils étaient vêtus de la ceinture aux talons de franges & d'une eſpèce de ſoie artiſtement tiſſue, dont ils ſavaient former auſſi le chapeau qui couvrait leur tête & qui était très-large, pour les préſerver du ſoleil: ils portaient des colliers de fleurs odoriférantes. Des objets rians s'offraient de toutes parts dans ces isles; elles avaient des montagnes agréables, des vallées charmantes; & pluſieurs ſemblaient avoir quinze à vingt milles de circuit. Nous les appellâmes les *Isles de Bauman*, du nom que portait le capitaine du Tienhoven, qui les vit avant tous les autres.

Il paraît que chaque famille y forme un gouvernement diſtinct; les poſſeſſions y ſont ſéparées avec ſoin les unes des autres, comme dans l'isle de Pâques; cette nation eſt la plus humaine, la plus honnête de celles que nous avions viſitées dans la mer du Sud. Ils nous reçurent comme des êtres ſupérieurs, parurent charmés de notre arrivée, & s'affligèrent de notre départ. Pluſieurs d'entre nous auraient voulu qu'on s'y repoſât plus long-temps; les vivres y étaient bons, ils y étaient abondans,

& nos malades s'y ſeraient rétablis ; toutes les côtes de ces isles offrent un ancrage sûr ; mais on craignait de manquer la mouſſon d'Eſt, néceſſaire au voyage qu'on méditait ; on ſe hâta, & l'on arriva deux mois trop tôt. Cette précipitation funeſte nous empêcha de viſiter ces isles, d'y faire peut-être des découvertes avantageuſes, d'y rétablir nos malades, dont le nombre s'augmenta au point que nous n'avions plus aſſez de bras pour la manœuvre, & qu'il fallut brûler un de nos vaiſſeaux, pour ne pas les perdre tous les deux.

On s'éloigna donc des isles Bauman, & le lendemain nous en vîmes deux autres qui nous parurent être, l'une l'isle des Cocos, l'autre celle des Traîtres de Schouten. Le capitaine Bauman voulait y aborder ; on ne le lui permit pas. La première eſt fort élevée, & peut avoir huit lieues de circuit ; la ſeconde eſt beaucoup plus baſſe ; le terroir en eſt rougeâtre, dénué d'arbres. Peu après, nous en découvrîmes deux encore, plus étendues que celles-là. Nous donnâmes à l'une le nom de Tienhoven, & à l'autre celui de Groningue ; cette dernière parut aux yeux de quelques-uns la Terre-Ferme même ; la première nous parut riante, couverte de verdure, ombragée de beaucoup d'arbres ; ſon

élévation était médiocre; nous la côtoyâmes pendant un jour entier ſans en voir l'extrêmité: nous remarquâmes qu'elle formait un demi-cercle vers l'isle de Groningue, & peut-être ne forment-elles qu'un long continent & une langue de la terre Auſtrale. Cependant il ſe trouve de grandes isles dans ces parages; le pays de Quier en doit être une, coupée de canaux. La Nouvelle-Guinée a paſſé long-tems pour un amas d'isles. Schouten aſſure que c'eſt un continent; mais Dampier a trouvé un détroit entre la Nouvelle-Brétagne & elle; l'une des deux doit donc être une isle. Quelques-uns de nous voulaient y deſcendre; mais les Indes orientales & la mouſſon d'Eſt s'étaient emparés des têtes de nos chefs; ils nous dirent que ſi quelques-uns de l'équipage venaient à être tués par les habitans, nous ne pourrions plus gouverner nos vaiſſeaux. Nous continuâmes donc notre route.

On nous fit eſpérer que nous ſerions bientôt à la vue de la Nouvelle-Brétagne & de la Nouvelle-Guinée; mais une attente de pluſieurs jours nous prouva qu'on s'était trompé. Nos malades cependant augmentèrent: nous perdions trois ou quatre hommes chaque jour; bientôt il fallut parler de brûler un de nos na-

vires, mais on retarda encore, dans l'eſpérance que s'il arrivait quelque malheur à l'un, l'autre pourrait le ſécourir.

Il ſerait difficile de peindre notre ſituation cruelle; de toutes parts on était frappé de l'odeur, de la vue des cadavres & des mourans; on n'entendait que gémiſſemens, que cris & lamentations; ceux que le ſcorbut laiſſait debout encore étaient ſi décharnés, ſi maigres, qu'on croyait voir des ſquelettes mouvans ſur les vaiſſeaux: au moins notre conſolation à tous était qu'ils ne ſouffraient pas; ils s'éteignaient comme un flambeau qui s'obſcurcit, lance par intervalles quelques étincelles & s'éteint. Mais ceux qui n'étaient pas atteints par le ſcorbut, ou auquel une autre maladie aiguë s'était jointe, s'enflaient, ſouffraient, tombaient dans le déſeſpoir, le délire, la rage. Quelques-uns étaient atteints de la dyſſenterie; ils ne rendaient d'abord que du ſang, puis une matière qui reſſemblait au ſoufre gris, & c'était alors l'annonce d'une mort inévitable & prochaine. Il en était de frappés de paralyſie, de rhumatiſme; leurs membres ſe rétréciſſaient, ſe deſſéchaient, perdaient tout mouvement, & ſouvent ces maux les conduiſaient à des inquiétudes cruelles, à des angoiſſes, au déſeſpoir. Un

anabaptiſte, jeune homme de vingt-cinq ans, demandait avec inſtance d'être baptiſé; le capitaine reçut ſa demande avec une ironie froide & cruelle. Il fallait faire, lui dit-il, cette cérémonie avant de s'embarquer, nous n'avons plus de prêtres. Il ne put être ſatisfait; ce malheureux ſe tranquilliſa enfin & mourut avec réſignation. Deux de nos malades étaient catholiques, & demandèrent qu'on fit pour eux des prières, & on le fit; mais voyant que leur maladie augmentait, ils donnèrent à leurs amis le peu d'argent qu'ils avaient, afin de faire dire des meſſes en Hollande pour le repos de leur ame. D'autres ne voulurent entendre parler ni de prières, ni d'évangiles, ni de Dieu même. Quelques-uns vécurent pendant vingt-quatre jours ſans boire ni manger. Il en eſt qui moururent au moment qu'ils s'y attendaient le moins; en cauſant avec leurs amis, ils ceſſaient de parler & de vivre. La mauvaiſe nourriture était la cauſe commune de ces diverſes maladies; les viandes ſalées & les eaux douces étaient corrompues; le ſang s'épaiſſiſſait & ne circulait plus; les médicamens retardaient la mort, ils ne l'évitaient pas; ceux qui étaient ſains ou le paraiſſaient, étaient défaits & pâles; toutes leurs dents étaient ébranlées, les gencives enflées & ſan-

glantes, leur corps était couvert de puſtules de couleurs diverſes. Il fallait des alimens frais, des plantes ſalutaires pour nous remettre, & nous commencions à en perdre l'eſpérance. Mon cher compatriote, me dit notre chirurgien, ſoulageons nos malades avec tous les médicamens qui nous reſtent, tandis que nous pouvons marcher encore. Nul ne pourra nous ſoulager quand nous ſerons accablés nous-mêmes; mais au moins, nous ne ſouffrirons qu'autant de jours qu'ils ont ſouffert de mois. Nous n'avions que des idées lugubres, que des objets effrayans ſous nos yeux, & nous nous attendions à périr tous, lorſqu'enfin nous découvrîmes les côtes de la Nouvelle-Brétagne.

Cette vue inſpira une joie inexprimable à nos malades. Nous ſemblions ſortir des angoiſſes de la mort la plus affreuſe: ces côtes & les isles voiſines ſont fort élevées; les nuages y cachent preſque toujours le ſommet des montagnes; mais les bords de la mer ſont rians, ornés de grands arbres, tapiſſés de la verdure la plus fraîche. Pluſieurs d'entre nous ſe mirent dans la chaloupe, & tentèrent d'y aborder pour ſe procurer des rafraîchiſſemens & de l'eau douce. Les habitans vinrent au-devant de nous pour s'y oppoſer; ils ſemblaient déſeſpérés de nous voir;

ils frappaient des mains, ils s'arrachaient les cheveux, & bientôt firent pleuvoir sur nous des flèches, des javelots, une grêle de pierres, dont heureusement personne ne fut blessé; notre mousqueterie les mit en fuite; à ce bruit inattendu, ils se précipitèrent dans l'eau, ils s'éloignerent à la nage. Ceux qui restèrent dans leurs canots s'enfuirent aussi, mais semblaient avoir perdu la tête, & ne plus retrouver les lieux d'où ils étaient sortis: des bas-fonds les arrêtèrent, & ne nous permirent pas non plus de les poursuivre. Cependant, résolus de descendre à quelque prix que ce fût, nous en préparions les moyens, lorsqu'il s'éleva un de ces ouragans terribles, que les Hollandais nomment *Traffat;* ils s'élèvent au moment où l'on a le moins de raisons de l'attendre; le ciel est clair & serein, l'air est calme, rien ne l'annonce, & il tombe tout d'un coup comme un aigle qui fond sur sa proie; il abat les mâts, déchire, emporte les voiles, renverse les hommes, & quelquefois jette le vaisseau sur les rochers. Ceux qui étaient sur les vaisseaux se hâtèrent de s'éloigner des rives pour ne point y être brisés; & nous qui étions dans les chaloupes, restâmes exposés à toute l'impétuosité de la tempête & des vagues qui nous jettèrent çà & là; ce fut

un bonheur pour nous d'échouer enfin ſur des bancs de ſable, où encore nous nous attendions à chaque inſtant de voir les chaloupes briſées par la violence du vent & des flots. Dans cette extrêmité, on s'animait, on s'encourageait les uns les autres; chacun mettait la main à l'œuvre, & après diverſes repriſes & des efforts répétés, abandonnés par faibleſſe, recommencés par néceſſité, nous tirâmes nos chaloupes au travers de ces bancs dans un eſpace de deux cents pieds juſqu'au bord. Nous fûmes étonnés d'avoir réuſſi, nous ne penſions pas avoir autant de forces; mais le danger les augmente & les renouvelle.

Auſſi-tôt que nous eûmes mis pied à terre, nous cherchâmes quelque aſyle où nous puiſſions nous repoſer à l'abri de l'orage; mais nos forces étaient épuiſées, & nous ne pûmes pénétrer dans le pays. Nous ramaſſâmes des branches d'arbres, & fîmes du feu pour ſécher nos habits, pour nous réchauffer & reprendre un peu de vigueur. La chaleur nous fit reprendre nos eſprits; nous nous répandîmes autour de notre foyer, & nous découvrîmes des filets aſſez bien faits, des cabanes abandonnées, & des cocotiers dont nous aurions bien voulu cueillir les fruits, mais il nous était impoſſible de monter

ter ſur ces arbres, & nous n'avions point de haches pour les abattre. Nous n'oſions nous écarter, ni nous ſéparer; les habitans s'étaient enfuis dans les bois, & nous entendions leurs cris, ou pour mieux dire, leurs hurlemens. Le pays nous parut fort beau; le ſol en eſt fertile & nourrit de grands arbres: derrière l'amphithéâtre que formait la colline au pied de laquelle nous étions, on voyait différentes montagnes, qui ajoutaient encore à la beauté de la perſpective. Le climat y eſt chaud & doit l'être, puiſqu'il eſt ſous le cinquième degré de latitude méridionale. Il y a de l'apparence qu'il n'eſt pas une isle, puiſque Abel Taſman a trouvé un paſſage à 6 degrés de cette même latitude; il doit être contigu à la Nouvelle-Hollande ou en faire partie. Les habitans ont le teint brun-jaune; ils ſont extrêmement ſauvages. Ils ſeraient riches, s'ils connaiſſaient le commerce, car leur terre eſt ſituée ſous le climat où l'on trouve ordinairement les épiceries, l'or, l'argent, les pierreries. Mais comme nous n'avons pu le viſiter avec ſoin, on n'en peut rien affirmer.

Après minuit la tempête s'abaiſſa, & on donna le ſignal pour nous faire retourner à bord des vaiſſeaux; nous nous mîmes donc dans nos chaloupes pour regagner nos navires. On nous

voyait revenir avec joie ; on eſpérait que nous apporterions des proviſions, puiſque nous n'étions point noyés, puiſque les habitans ne nous avaient pas donné la mort. On fut trompé dans cette eſpérance, & nos malades en furent affligés. Ils le furent plus encore, lorſqu'on vit qu'on ne pouvait aborder en ce lieu, & qu'il était dangereux d'y deſcendre, vu notre faibleſſe & les mauvaiſes diſpoſitions des habitans. Nous côtoyâmes donc ce pays en nous dirigeant entre le nord & le couchant ; nous y vîmes un grand nombre d'isles ; aucune ne nous offrit les facilités que nous cherchions, & notre malheur s'accroiſſait chaque jour. Il n'y avait pas dix perſonnes dans les deux vaiſſeaux qui ſe portaſſent bien : il n'y avait plus de matelots en état de manœuvrer, & nous étions trop faibles pour faire une deſcente. Cependant il fallait la haſarder, heureux ſi les habitans ne nous oppoſaient aucune réſiſtance. Il nous parut que pour moins courir de dangers, il fallait préférer de deſcendre dans une isle. Nous cherchames, nous tentâmes en vain dans celles qui bordent la Nouvelle-Brétagne & dans la Nouvelle-Guinée que nous avions toujours en vue. Enfin, le vent & nos eſpérances nous invitèrent à nous diriger ſur les isles que Dampier appelle, les *Isles*

Brûlantes, & que Schouten découvrit. Il donna ſon nom à l'une d'elles; il laiſſa aux autres celui de *Moa* & d'*Arimoa*. Nous les découvrîmes enfin ſous le 2e degré de latitude méridionale. Nous ſavions qu'elles étaient fertiles, & que les habitans en étaient aſſez doux. Je ne pourrais peindre nos tranſports, lorſque nous les vîmes à peu de diſtance de nous; on ſe hâta de préparer les chaloupes & de les lancer à l'eau pour deſcendre à celle d'Arimoa. Les habitans eux-mêmes ſe jettèrent dans un grand nombre de petits canots: tous étaient armés d'arcs & de flèches, hommes, femmes, enfans. Nous leur montrâmes des miroirs, du corail, des couteaux & autres bagatelles, pour recevoir en échange des cocos, des figues d'Inde, des racines & des plantes. Ils acceptèrent nos préſens avec plaiſir, & pluſieurs grimpèrent avec une incroyable légèreté ſur les cocotiers, ſur d'autres arbres, & nous apportèrent les fruits que nous déſirions. Qu'on juge avec quel délice nos malades les reçurent! Les bons inſulaires nous avaient ſuivi ſans crainte. Nous leur montrâmes ſur nos vaiſſeaux toutes les marchandiſes que nous avions, pour découvrir celles qui pouvaient leur plaire; ils n'en prirent aucune & s'en retournèrent dans leur isle: mais le lendemain

ils revinrent en plus grand nombre & nous apportèrent des figues, des cocos, des racines, toutes ſortes de légumes ; il y avait des racines d'une amertume extrême : c'était peut-être celles qui nous firent le plus de bien. Nous avions cherché à leur faire entendre la veille que nous déſirions des cochons ; ils nous amenèrent des chiens, croyant nous ſervir comme nous l'avions déſiré. Nous eûmes cependant encore des cochons ; cuits avec nos herbages, ils furent pour nous un repas délicieux qui commença à ranimer nos malades. J'étais dans ce moment ſi faible moi-même, & ſi languiſſant, que je me traînais avec peine d'un lieu à l'autre. Mais l'air pur & ſain qu'on reſpire dans la rade de ces isles, & les alimens frais me redonnèrent bientôt une nouvelle vigueur, une nouvelle vie. Il ne me manqua qu'un ſéjour de deux ou trois jours à terre pour être entièrement rétabli. Les inſulaires nous ſollicitaient de les y ſuivre, & nous n'oſions, il nous ſemblait voir dans leur phyſionomie qu'ils méditaient quelque deſſein ſiniſtre contre nous.

L'isle d'Arimoa eſt extrêmement peuplée. Nous crûmes nous appercevoir qu'ils étaient en guerre avec les habitans de Moa. Ils ont une eſpèce de drapeau blanc qui paraît annoncer la

paix ou la trêve avec leurs ennemis. Le petit nombre des habitans de Moa, la crainte que ceux d'Arimoa en avaient, nous inſpira l'idée d'aborder à cette première, d'y faire une deſcente, & d'y enlever tous les vivres que nous y trouverions. Pour cet effet, nous deſcendîmes ſur le rivage, nous nous diſperſâmes, après être convenus des ſignaux & des moyens de nous réunir. Tout fut exécuté heureuſement. Nos gens abattirent des cocotiers ſur leſquels ils ne pouvaient monter pour en recueillir les fruits. Les habitans cachés dans les buiſſons, nous décochèrent une grêle de flèches, ſans que nous fuſſions bleſſés d'aucune. Nous tirâmes ſur eux, quelques-uns tombèrent morts, les autres s'enfuirent dans leurs canots, jettant des cris lugubres, implorant en vain le ſecours de leurs compatriotes. Nos diſpoſitions pour nous défendre nous mettaient à l'abri de leurs entrepriſes, & ne leur permettaient pas d'en former : d'ailleurs, la mort de quelques-uns des leurs avait répandu tant d'effroi, qu'ils n'oſèrent ſe montrer que de loin ; triſte néceſſité que celle qui impoſe de faire de grands maux pour échapper ſoi-même à la mort, à une mort lente & cruelle. Cette néceſſité ſeule nous juſtifiait.

Nous eûmes ainſi la facilité de cueillir huit

cents noix de cocos, & avec ce butin, plus précieux pour nous que de l'or, nous rentrâmes dans nos chaloupes & rejoignîmes nos vaiſſeaux.

Puiſque les cocos nous furent ſi utiles, je parlerai de l'arbre qui les produit. Son tronc eſt grand, droit, pyramidal: ſes fruits repoſent ſur ſa cîme, attachés en bouquets par une longue queue: ſes fleurs ſont jaunâtres, diſpoſées comme celles du châtaigner: ſes branches ſortent de ſa partie ſupérieure: chaque mois il pouſſe des bouquets de fruits, & l'on y trouve toujours des fruits mûrs, d'autres qui commencent à meûrir, d'autres encore qui commencent à paraître. Le fruit eſt triangulaire, verdâtre, les uns plus grands que les autres: il en eſt comme la tête d'un homme, d'autres ne ſont guères plus gros que le poing. Deux écorces le recouvrent: l'une eſt unie, compoſée de longs filamens rouſſâtres: c'eſt l'extérieure: la ſeconde eſt épaiſſe comme le crâne d'un homme: entr'elles eſt une ſubſtance blanche qui a le goût de l'amande douce: les Indiens la mangent avec la viande, ils la brûlent, ils s'en frottent le corps. Dans la ſeconde écorce eſt une eau claire, belle, fraîche, ſucrée. On en fait auſſi par la fermentation le *ſura*, liqueur agréable, ayant le goût du vin d'Eſpagne, mais qui s'aigrit lorſqu'on la garde

deux jours ; on l'expoſe au ſoleil & elle devient un très-bon vinaigre : on mêle le ſura avec l'eau douce de la noix pour en tempérer l'activité & la rendre moins énivrante. On en tire auſſi l'*orraqua*, par le moyen du feu ; & par une eſpèce de diſtillation un *arac*, liqueur forte, préférable à celle qu'on fait aux Indes orientales, & qu'on nomme *kehlteufel*, ou diable du goſier. Les Anglais s'en ſervent quelquefois pour faire le punch.

Nous trouvâmes encore dans cette isle des pommes de grenade d'un goût exquis, & des piſans ou figues d'inde : tous ces rafraîchiſſemens nous ſauvèrent de la mort.

Dès que nous eûmes atteints nos vaiſſeaux, nous nous diſpoſâmes à lever l'ancre pour continuer notre voyage. Nous nous en occupions, lorſque les inſulaires accoururent ſur plus de deux cents canots avec toutes ſortes de vivres pour les échanger ; ils craignaient peut-être une ſeconde deſcente, & voulaient la prévenir en nous fourniſſant eux-mêmes ce que nous cherchions. Nous les reçûmes bien : mais n'en laiſſâmes pas entrer un grand nombre à la fois dans nos vaiſſeaux, de peur d'en être accablés ; nous fîmes même feu ſur ceux qui s'approchaient trop près de nous ; & quand nous tirions un coup,

ils se baissaient & riaient ensuite aux éclats. Enfin, nous réglâmes tout à l'amiable & partîmes. Nos malades les plus vigoureux furent guéris, les autres languirent encore & moururent.

Peu de temps après, nous nous trouvâmes dans une mer semée d'un nombre infini d'isles; nous les appellâmes les *mille Isles*. Leurs habitans sont noirs, velus, courts, ramassés; ils ont une physionomie traîtresse; ils sont fort sauvages & très-impudens. Hommes, femmes, enfans, tous sont nuds; ils n'ont qu'une ceinture large de deux doigts où sont entrelassées des dents de cochon; leurs bras, leurs jambes sont chargés du même ornement. Sur leur tête est un chapeau de paille, relevé de plumes de l'oiseau de paradis, qui ne se trouve, dit-on, que dans ces isles; car celui d'Afrique diffère de celui-ci par son plumage.

Celles de ces isles qui se rapprochent de la Nouvelle-Guinée sont appellées encore *Isles des Papoes* ou *Papous*: elles trafiquent avec les Moluques, & fournissent celles-ci d'oiseaux de paradis, qu'on y porte toujours morts; les habitans disent qu'ils ne savent d'où ils viennent, ni où ils naissent, mais qu'on les trouve morts, le bec planté en terre dans leurs isles. Ce qui me paraît certain, c'est que cet oiseau est tou-

jours en l'air, qu'il vole avec une facilité extrême, parce qu'il n'eſt preſque compoſé que de plumes. Celles de ſa tête ont la couleur de l'or poli; celles de ſa gorge ont le velouté des plumes du canard; ſa queue & ſes ailes réunis forment un panache brillant; la forme de ſon corps & de ſon bec reſſemble à celle de l'hirondelle; mais il eſt plus grand qu'elle. On dit que ces oiſeaux n'ont pas de pieds, & que pour dormir ils ſe ſuſpendent à leurs plumes; c'eſt un conte qui ne peut être adopté que par ceux qui préfèrent le merveilleux au vrai; on leur coupe les pieds, & la peau & les plumes ſe rejoignent ſi bien, qu'on n'en voit plus de traces; c'eſt par-là qu'on rend l'oiſeau plus ſingulier, & les acheteurs étrangers plus curieux. C'eſt de l'intérêt des vendeurs que naiſſent les particularités qu'on en raconte, comme celle-ci. Le mâle a une cavité ſur le dos où la femelle pond & couve ſes petits juſqu'à ce qu'ils aient la force de voler. On les appelle *manucodiata*, & on les envoie juſqu'à Batavia où on les vend trois écus. Les Mores, les Arabes, les Perſans les recherchent comme une rareté; ils ornent de ſes plumes les ſelles des chevaux & leurs voitures; ils y mêlent des perles & des diamans, en décorent leurs turbans, ſur-tout quand ils vont

à la guerre, parce qu'ils leur croient une vertu ſecrette qui les préſerve des traits de leurs ennemis. Le Sophi & le grand Mogol annonçaient leur bienveillance par le don d'un de ces oiſeaux.

Les habitans des *mille Isles* ſe percent la cloiſon du nez & y paſſent une baguette de la longueur du doigt & de la groſſeur d'un tuyau de pipe : ils ſont fiers de cette parure, ils le ſont autant que les vieux ſoldats de leurs mouſtaches. Cette nation paraît être la moins ſociable & la plus féroce des nations de la mer du Sud.

La Nouvelle-Guinée eſt un pays très-élevé, & chargé d'arbres & de plantes. Nous en avons ſuivi les côtes dans un eſpace de 400 lieues, & nous n'y vîmes point de lieux qui annonçaſſent la ſtérilité ; ſans doute elle renferme bien des minéraux, des épiceries, & des pierres précieuſes. On m'aſſura aux Indes que des habitans des Moluques y portaient du fer & l'échangeaient contre des noix de muſcade. Schouten fait l'éloge de ce pays ; mais les habitans en ſont armés & redoutables.

Nous prîmes notre courſe au travers de toutes ces iſles, parce que c'était le chemin le plus court ; mais il était auſſi le plus dangereux. Notre chemin le plus ſûr eut été de ſe diriger vers les iſles de Tydor, de Ternate & de Ba-

tian, dont les rois ont pour tributaires ceux des iſles qui les avoiſinent, & ſont payés par la compagnie hollandaiſe pour arracher tous les arbres aromatiques qui ſont dans leurs iſles. C'eſt de là, dit-on, que ſont venus les mages d'Orient, & l'on aſſure que l'on trouve des traces de cette tradition dans quelques vieux livres faits d'écorces d'arbres. Cette opinion a engagé les matelots hollandais à venir faire leur cour à ces rois le jour de l'Epiphanie ; ils ont une étoile à la main, & ces rois flattés les traitent ſomptueuſement & leur font beaucoup de préſens. Le roi de Ternate eſt le ſeul qui ait embraſſé la religion chrétienne. Je me ſuis ſouvent entretenu avec des prêtres Malais verſés dans l'hiſtoire ancienne & qui avaient voyagé à la Mecque. Ils me dirent que dans une bibliothèque de cette ville, il y avait une chronique où l'on parlait des rois des Moluques, & qu'on diſait que trois de ces rois avaient paſſé en Arabie pour ſe rendre en Judée pour y obſerver un phénomène extraordinaire qui avait alors paru dans le ciel, & qu'ils étaient enſuite revenus heureuſement dans leur pays. Retournons à notre voyage.

Nous ſuivîmes la Terre-Ferme au travers d'iſles innombrables, ſituées entre la Nouvelle-Guinée & Gilolo : nous fîmes ce paſſage ſans eſſuyer d'accidens, mais toujours ſuivis de dan-

gers, & nous vinmes jeter l'ancre dans l'iſle Boere ou Bouro, ſous le 2° de latitude méridionale, où la compagnie des Indes orientales a établi ſon premier comptoir à l'oueſt.

L'iſle Boere eſt remplie de montagnes & de bois. Dès que nous y fûmes arrivés, un petit navire portant pavillon hollandais & ſur lequel il y avait deux hommes blancs, & quelques nègres, vint nous demander qui nous étions, d'où nous venions, où nous allions. Nous ne leur dîmes pas que nous étions de la compagnie des Indes orientales qui ne veut ſouffrir dans ces mers d'autres vaiſſeaux que les ſiens, & qui a donné ordre d'attaquer tous ceux qu'on y trouverait. Malgré ces ordres, les Anglais paſſent dans ces mers, & c'eſt la raiſon qui fait redoubler de vigilance à nos marchands qui veulent ſeuls être les maîtres du commerce des épiceries. Il y a des aromates dans pluſieurs iſles, & peut-être dans un grand nombre que nous ne connaiſſons pas: il paraît que les Anglais en avaient découvert quelques-unes peu de tems avant notre départ d'Europe; car ils en vendaient publiquement en Angleterre, ſans qu'on put ſavoir d'où ils les tiraient.

L'iſle de Boere a 40 ou 50 lieues d'étendue; elle eſt aſſez fertile. Les Hollandais y avaient bâti un fort que les habitans détruiſirent; & l'on ſe borne aujourd'hui à y entretenir quel-

ques ſoldats occupés à en arracher les arbres aromatiques, & ſur-tout celui qui donne le girofle. Après qu'on nous eut viſité, nous continuâmes notre route ; un vent favorable nous pouſſait le long des côtes de l'iſle, & enſuite au travers d'un grand nombre d'iſles ; nous nous dirigions vers celle de Button pour y prendre quelques rafraîchiſſemens avant d'en embouquer le détroit. Nous y arrivâmes bientôt, & cinglâmes pendant un jour à la vue de ſes côtes, ſans appercevoir le détroit que nous cherchions. Il fallut du tems pour nous appercevoir que nous l'avions paſſé, & que nous étions à 8 lieues au-deſſous : en vain nous voulumes le regagner ; nous ne pumes vaincre à la fois la mouſſon & le courant. Nous jetâmes un triſte regard ſur ce beau pays que nous ne pouvions atteindre ; nos malades ſemblaient, en lui diſant adieu, le dire auſſi à la vie ; & en effet ils périrent preſque tous dans notre paſſage à l'iſle de Java.

Button eſt ſituée entre le 4 & le 6° de latitude méridionale ; ſon étendue eſt à peu près la même que celle de Boere : elle eſt fertile en riz & nourrit beaucoup de beſtiaux ; ſes rives ſont abondantes en poiſſon : on y trouve des noix de muſcade & des cloux de girofle. Le roi y a un fort où il abore pavillon hollandais, quoiqu'il n'y ait point de ſoldats de cette nation. La compagnie

y envoye des députés pour en arracher les arbres, & paye un tribut au roi qui le permet. Ses peuples ſont leſ plus fidèles des Indes orientales pour la compagnie ; ils l'ont ſoutenue, ils ont combattu pour elle, & c'eſt par eux que ſon commerce domine dans toutes ces mers : auſſi leur a-t-elle accordé de grands priviléges. On a vu le fils du roi à Batavia en qualité d'ambaſſadeur de ſon père ; ſans le turban enrichi de broderies & de pierres précieuſes qui couvrait ſa tête, on l'eut pris pour un Européen ; il était habillé à la françaiſe & portait une épée : ſa nombreuſe ſuite était habillée à l'Indienne, & pluſieurs d'entreux étaient armés de cuiraſſes & de boucliers. Une maladie épidémique régnait alors dans la ville ; c'était une fièvre chaude qui enleva dans une année 150000 perſonnes à Batavia, de toutes les nations différentes qu'elle raſſemble : 500 perſonnes de la ſuite du prince de Button en moururent. De là cette maladie ſe repandit dans le Bengale, dans les Etats du Mogol, au Japon même. On en attribuait la cauſe à une ſéchereſſe de deux ans qui avait répandu dans l'air une grande quantité de vapeurs minérales.

Nous paſſâmes au travers de diverſes iſles ſans oſer nous y arrêter, & nous arrivâmes enfin à la vue de Java, au mois de Septembre 1722. Nous

allâmes d'abord jeter l'ancre à la rade de Japara & ſaluâmes la ville de quelques coups de canon.

Notre amiral & nos capitaines députèrent d'abord chez celui qui réſidait dans Japara au nom de la compagnie : c'était un honnête homme nommé Kuſter ; il fit aſſembler le conſeil ; tous plaignirent notre ſituation, elle était en effet déplorable. Il n'y avait plus que 10 hommes en ſanté dans nos vaiſſeaux ; vingt-ſix y étaient très-malades, & nous avions perdu ſoixante & dix hommes. On ordonna de tranſporter nos malades à terre dans des hamacs. Quatre ne purent ſupporter le mouvement & demeurerent dans les vaiſſeaux ; ils y moururent le lendemain. Ceux qu'on avait tranſportés furent placés ſous des tentes dans une isle ; on en eut tous les ſoins imaginables ; & cependant pluſieurs ne purent échapper à la mort.

Notre arrivée fut annoncée à Batavia au gouverneur général : c'était alors Mr. *Swaardekroon ;* la réponſe parut favorable ; on promettait d'aſſiſter, de fournir des vivres & du monde pour nous rendre à Batavia où l'on nous engageait à nous rendre le plus promptement qu'il ſerait poſſible. En attendant que nous puiſſions le faire, nous jouimes de quelques plaiſirs à Japara : les habitans avaient eu pitié de nos

misères ; ils nous reçurent avec amitié ; nous commençâmes à renaître ; nos malheurs passés furent oubliés dans l'ivresse de quelques heures de joie. Mais je fus révolté de la vie scandaleuse de nos matelots. Tel qui les jours précédens priait, gémissait, se plaignait, se mit à jurer, à s'énivrer, à fréquenter les lieux les plus infames : le peuple de Japara les y excitait, parce qu'il est lui-même très-dépravé, & l'une des premières demandes de ces hommes fut de demander à ceux qui débarquaient s'ils n'apportaient point quelques nouvelles manières de faire des juremens & des exécrations.

Japara est située au pied d'une montagne ; sa grandeur est médiocre ; des Javans, des Chinois, des Hollandais en sont les habitans. Elle était plus grande lorsque les Portugais la possédaient. La compagnie y avait établi un entrepôt d'où ressortissaient tous les autres ; mais il tomba & fut transporté à Sameran. Cependant le port de Japara est facile & sûr ; un fort de bois construit sur la montagne qui la domine, commande à la rade. Les Portugais donnent à cette montagne le nom d'Invincible, parce qu'ils y vainquirent leurs ennemis. Le roi de Japara demeure à Katasure, ville située à 29 lieues de là, dans l'intérieur du pays, où les Hollandais ont une

garnison

garniſon pour veiller ſur les habitans qui leur ſont ſoumis, & ſur le roi qu'ils gardent moins pour le garantir de ſes ennemis, que pour lui interdire les moyens d'agir comme le leur. Il eſt mahométan & ſe fait ſervir par ſes femmes dont le nombre dépend de ſon caprice. Quelques-uns de ſes prêtres ſe rendent tous les ans à la Mecque pour y faire des vœux en ſa faveur, vœux qui ne l'ont point empêché de tomber ſous la dépendance des Hollandais. Ses ſujets lui ſont dévoués; ils ne l'approchent qu'en rampant, cérémonie dont il les diſpenſe en tems de guerre. La moindre faute qu'ils commettent, ſur-tout envers lui, eſt punie par un coup de *krid*, eſpèce de poignard dont la bleſſure eſt mortelle; & c'eſt preſque la ſeule punition uſitée.

Les habitans du pays ſont bruns, de taille médiocre, bien faits; ils ont les cheveux noirs & longs qu'ils raccourciſſent ſouvent; le nez plat & écraſé, de vilaines dents, noircies par le betel & le faufel qu'ils mâchent ſans ceſſe: le faufel eſt une eſpèce de noiſette, inodore, pleine d'un ſuc rouge dont on ſe ſert auſſi pour teindre les toiles connues ſous le nom de *zits*, & que produit un arbre à tige droite, qui a des feuilles ſemblables à celles du cocotier: le betel eſt un arbuſte à branches rampantes & longues, dont

les feuilles reſſemblent à celles du citronier, & d'un goût amer. Son fruit a la figure d'une queue de lézard, long de deux travers de doigt, d'un goût aromatique, d'une odeur agréable. Les Indiens mêlent cette feuille avec le faufel ou l'areca, & des écailles d'huitres calcinées; quelques-uns y joignent de la chaux, de l'ambre & du cardamone. Les Européens s'y habituent & ne peuvent plus s'en paſſer.

Un des grands plaiſirs de ce peuple eſt le ſpectacle. Des actrices extrêmement ornées, y jouent des comédies qui ne conſiſtent preſque qu'en chants & en danſe: leurs inſtrumens ſont de petits tambours dont ils ſe ſervent pour régler leur ton: leurs danſes ſont mêlées de contorſions groteſques & très-difficiles à imiter. On y fait auſſi des tournois où aſſiſtent les princes, & des combats de coqs, objets de paris ſouvent ſi conſidérables qu'ils ruinent ceux qui les font.

Le pays eſt abondant en tout ce qui eſt néceſſaire à la vie; les bêtes à cornes, les cochons y ſont communs; mais ſur-tout les poules & les pigeons. Les moutons y ſont plus rares, parce que les roſées & les pâturages leur y ſont ſouvent funeſtes. On trouve dans les montagnes des bufles, des cerfs, des tigres, des rhinocéros: la corne de ce dernier ſert à des vaſes à boire

recherchés, parce qu'on y croit qu'il ſe fend lorſqu'on y met du poiſon. Un ſol fertile y produit abondamment du poivre, du gingembre, de la canelle, du ris, du cardamome; le caffé y proſpère; les cocotiers, les figuiers, & d'autres arbres fruitiers y ornent les champs & les bords des rivieres; ils y forment des promenades charmantes: la canne à ſucre y eſt cultivée. La vigne y porte, dit-on, ſept fois dans l'année des raiſins dont on ne peut faire du vin, parce que la mâturité en eſt trop précipitée. La mer, les rivieres y ſont riches en poiſſons, & l'on peut dire que Java eſt une des isles les plus riches, les plus belles de l'univers.

Nous en partîmes après un ſéjour d'un mois, pour nous rendre à Batavia, où l'on nous promettait plus de plaiſirs, plus de ſecours encore. Nos amis nous donnerent toutes ſortes de proviſions, & nous quittâmes Japara avec regret; mais ſans crainte, ſans inquiétude. Nous ſuivîmes les côtes dans un eſpace de ſoixante & dix lieues, & pouſſés par un vent favorable, nous jetâmes l'ancre dans la rade de Batavia, auprès des vaiſſeaux qu'on chargeait pour l'Europe.

Dès que nous fûmes arrivés, notre amiral & le capitaine de ſon vaiſſeau deſcendirent dans une chaloupe pour ſe rendre à la ville. Ils s'éloi-

gnaient à peine du vaiſſeau, qu'ils virent venir le commandant de Batavia, le fiſcal & d'autres magiſtrats qui lui dirent de retourner à bord, & l'y ſuivirent. Là, on nous ſignifia que nous étions aux arrêts. De gros vaiſſeaux nous environnerent pour que nous ne puſſions échapper, & quelques centaines de ſoldats vinrent s'emparer de nos navires. Notre amiral fut conſterné, il ſe répentit d'être venu à Batavia. Il était trop tard. Nos vaiſſeaux furent déclarés de bonne priſe; tout ce qu'ils renfermaient fut confiſqué, tous les effets en furent vendus à l'enchère, & nous fûmes ſéparés & diſtribu és en différens vaiſſeaux de la còmpagnie.

On fonda ce traitement odieux ſur un bill publié par les Etats de Hollande, qui défendait à tout vaiſſeau particulier, ou appartenant à la compagnie des Indes occidentales, d'aborder en aucun port appartenant à ceux des Indes orientales, ſous peine d'être traités comme ennemis, & le vaiſſeau confiſqué. C'était appliquer une loi dure d'une maniere injuſte; car nous ne venions point faire le commerce; nous ne venions que chercher du ſecours, & un aſyle chez nos compatriotes. Notre but n'avait été que de faire des découvertes dans la mer du Sud, & le non-ſuccès put ſeul nous conduire à Batavia.

Cet événement ſi triſte pour nous, fit naître un procès entre les deux compagnies, & les Etats-Généraux, après de longues délibérations, décidérent en notre faveur. La compagnie qui nous avait dépouillés, fut obligée de donner deux beaux vaiſſeaux pour ceux qu'elle nous avait ſaiſi; la charge fut eſtimée & reſtituée, & on put payer aux matelots tous leurs gages, & même leur retour en Hollande. Tous les frais furent à la charge de nos oppreſſeurs, & ils furent condamnés à une ſatisfaction conſidérable en argent.

Batavia eſt une ville d'une lieue & demi de circuit, traverſée par la riviere de Jacatra, qui s'y diſtribue en quinze canaux d'eaux-vives, bordés d'arbres toujours verts, & qu'on traverſe ſur 56 ponts; les rues en ſont tirées au cordeau & ſont larges de trente pieds; les maiſons ſont de pierres de taille. On en ſort par cinq portes; on en a muré une ſixieme. On y voit une belle maiſon de ville, & quatre égliſes réformées: dans deux d'entr'elles on prêche en Hollandais; la troiſieme eſt pour les Portugais réformés; la quatrieme pour les Malais qui ont embraſſé la religion comme on l'enſeigne en Hollande. Il y a d'autres égliſes pour les cultes divers qui ſont ſuivis dans cette ville, des hôpi-

taux, une maiſon de correction, & de nombreux magaſins. Sa citadelle fut bâtie au commencement du dix-ſeptieme ſiecle; on y entre par un pont de pierres de taille de quatorze arches; elle a encore une autre grande porte & deux petites. C'eſt dans ſon enceinte que réſide le gouverneur, dans un hôtel conſtruit en briques & à façade italienne. Là auſſi, ſont le directeur-général, les conſeillers & les principaux officiers de la compagnie. On y voit une petite égliſe octogone, divers arſenaux, des magaſins militaires, les archives & tout ce qui concerne le gouvernement.

Ses habitans ſont Hollandais, Portugais, Français & d'autres nations Européennes qui s'y ſont établis pour le commerce; mais le plus grand nombre ſont des Indiens, Javanois, Chinois, Malais, Nègres, Arméniens, Amboiniens, Balyens, Mardykers, Macaſſars, Timoriens. On aime à y voir cette multitude formée de nations différentes, ayant un culte différent, des mœurs, des uſages divers, vivant tranquille & chacun à ſa maniere, bigarée de viſages de couleurs différentes, diſtincte par ſes habillemens, ſa langue, & vivant unie ſous la protection de loix douces, impartiales & ſages. Il n'y eſt défendu qu'aux moines catholiques-

romains de paraître dans les rues dans les habits de leur ordre, & qu'aux jéſuites de s'y montrer jamais.

Chaque nation indienne y a ſon chef dont l'autorité ne s'étend guères que ſur la religion de ſes compatriotes, & ſur les diſputes légères qui peuvent s'élever parmi eux. Preſque toutes ces nations ont un caractere & des occupations différentes. Les Javanois cultivent la terre & pêchent: ils ne portent qu'une eſpece de jupon qui va de la ceinture au genou, ſur lequel paſſe une écharpe où ils attachent une petite épée: leur tête eſt couverte d'un petit bonnet; leurs cabanes ſont propres, & conſtruites de bambou fendu: leur toit s'avance ſur le devant pour couvrir un banc où ils viennent reſpirer un air frais. Les Chinois y ſont au nombre d'environ cinq mille; nés pour le commerce, ils déteſtent l'oiſiveté, & ne voient rien de pénible dans ce qui leur paraît avantageux: ſobres, hardis, entreprenans, adroits, induſtrieux, mais fourbes, ils ſe plaiſent à tromper, & s'honorent de l'avoir fait; ils ſurpaſſent les autres nations indiennes pour la navigation & l'agriculture: ils poſſédent preſque tous les moulins à ſucre de Batavia, & diſtillent beaucoup d'arac qu'ils tranſportent dans toute l'Aſie. Ils ſont bouti-

quiers, aubergiſtes, péagers. Ils ne ſe coupent point les cheveux comme ceux qui rentrent dans leur patrie. On les voit toujours la tête nue & l'éventail à la main, armés de longs ongles qui ne leur ſont pas inutiles pour faire le métier d'eſcrocs : ils portent de longues robes fort amples, à manches larges, & des culottes qui leur deſcendent juſqu'au talon : ils n'ont point de bas, & ont des mules en place de ſouliers ; ils aiment tous les alimens & ſe font de tout un aliment : ils recherchent les feſtins & les ſpectacles, danſent au ſon des baſſins, des trompettes & des flûtes. Leurs comédies ſont partie en récits, partie en chants ; ils y célèbrent leurs héros & leurs ſaints ; les théâtres ſe dreſſent dans les rues à la porte de celui qui donne le ſpectacle à ſes frais. Les riches ſont enſevelis avec un convoi pompeux, les femmes les ſuivent vêtues de blanc ; la muſique les accompagne avec des dais, des pareſols, des drapeaux. A une lieue de la ville ils ont une pagode : ils reconnaiſſent qu'il n'y a qu'un Dieu, qui eſt un bon homme, ne faiſant mal à perſonne ; mais ils honorent *Jooſtje*, eſprit malfaiſant dont ils ont tout à craindre.

Ils aiment beaucoup les paris & les jeux : ſouvent après y avoir perdu leur bien, ils

jouent ou parient pour la valeur de leurs meubles, engagent leurs femmes, leurs enfans, leur barbe, leurs ongles, que dans ce cas ils ne peuvent plus laiſſer croître ; ils engagent même les vents, c'eſt-à-dire, qu'ils renoncent à tout trafic maritime, & deviennent ainſi les plus miſérables des hommes.

Les Malais s'attachent à la pêche & aiment à ſe ſervir de bateaux propres & luiſans ; leurs voiles ſont de paille treſſée ; ils ſont fourbes & méchans, leurs habits ſont de toiles de coton ou d'étoffe de ſoie ; leurs cheveux noirs ſont noués par derriere : les femmes riches ont des robes d'étoffe de ſoie qu'elles font flotter avec grace : ils ſont Mahométans.

Les Nègres ſont auſſi de cette religion : ils viennent preſque tous du Bengale, s'habillent comme les Malais, habitent le même quartier, travaillent à différens métiers, ſont colporteurs, merciers, vendeurs de brimborions & de pierres à bâtir qu'ils apportent des isles voiſines.

Les Amboiniens bâtiſſent les maiſons de bambous, & en arrangent les fenêtres en cannes fendues, ingénieuſement arrangées pour former diverſes figures ; hardis, courageux, peu endurans, on les a crus dangereux dans l'enceinte de la ville, & ils en habitent le dehors. Ils ont

un chef, ſont idolâtres, & ont pour armes de grands ſabres & de longs boucliers. Une toile de coton enveloppe leur tête avec des fleurs : les femmes portent un habit fort mince au milieu du corps, & une toile de coton couvre leurs épaules en leur laiſſant les bras nuds.

Les Mardykers ou Toupaſſes ſont un ramas de diverſes nations de l'Inde ; munis de paſſeports, ils vont dans leurs propres navires faire toutes ſortes de commerce dans les isles voiſines : il en eſt qui ſont jardiniers, qui nourriſſent du bétail & de la volaille. Les hommes s'habillent comme les Hollandais, les femmes comme les Indiennes ; les uns habitent la ville, les autres la campagne ; leurs maiſons ſont aſſez hautes, & conſtruites de pierres ou de briques.

Les Macaſſars ſont connus par les petites flèches empoiſonnées qu'ils lancent avec des ſarbacanes : ce poiſon eſt le ſuc d'un arbre dans lequel ils trempent leurs armes.

Les Bougis ſont originaires de trois ou quatre isles voiſines de Borneo ; ils ſervent de ſoldats à la compagnie, & ſont armés de ſabres, de flèches & de boucliers.

Les Arméniens & d'autres peuples qui viennent s'établir à Batavia, n'y ont d'autre but que le commerce, & n'y demeurent qu'autant qu'il les y fixe.

Les originaires de Java, habitent un diſtrict de 40 lieues, dans les montagnes, le long du royaume de Bantam : le gouverneur général leur envoye des droſſars ou baillifs pour y exercer la juſtice, & veiller ſur les revenus; ces intendans ſont ſujets à être accuſés par ceux qu'ils gouvernent.

Deux conſeils adminiſtrent toutes les affaires, ſoit de Batavia, ſoit des Etats qui en dépendent. Ce ſont le *conſeil des Indes* & celui de la juſtice : l'un a pour objet le gouvernement politique, l'autre l'adminiſtration de la juſtice. Le premier eſt compoſé de vingt perſonnes, s'aſſemble deux fois par ſemaine, décide de tout en Aſie, & dépend pour les affaires importantes des directeurs de la compagnie des Indes en Europe. Le ſecond n'eſt compoſé que de dix à onze juges, tous docteurs en droit, préſidés par un membre du conſeil des Indes. L'un de ſes membres eſt un fiſcal, qui veille à ce que rien ne ſe faſſe contre les loix & l'autorité du gouvernement; & pour l'intéreſſer à exercer ſa charge avec ſévérité, on lui aſſigna le tiers des amendes au-deſſous de cent florins de Hollande, & le ſixieme de celles qui ſont au-deſſus de cette ſomme. Il y a encore un fiſcal de la mer, charge lucrative, créée pour prévenir ou pour punir les

fraudes qui ſe commettent dans le commerce maritime au préjudice de la compagnie.

Il y a encore un tribunal de neuf perſonnes, pour la ville de Batavia & ſon territoire. Le gouverneur-général eſt le chef de tous les tribunaux; il eſt le ſtadhouder des Indes; mais il y eſt moins dangereux, parce que ſa charge n'eſt point à vie, qu'il peut être rappellé dès qu'il le plaît aux directeurs de la compagnie en Europe, & qu'il eſt reſponſable de ſes actions; ſans cela, il ſerait une eſpèce de roi, car il préſide le conſeil des Indes & y a deux voix; il a une clef de tous les magaſins; il commande ce qui lui plaît, & perſonne ne peut refuſer de lui obéir. Le conſeil des Indes l'élit; mais ſon choix doit être approuvé des directeurs en Hollande pour être valable; il doit l'être encore des Etats-Généraux: ordinairement il l'eſt; mais on a des exemples de refus. Sa paye eſt de treize cents rixdales par mois; c'eſt la moindre des branches des revenus dont il jouit; on ſait & l'on voit tous les jours qu'en peu de tems il peut acquérir des richeſſes immenſes. Pour le rendre reſpectable, on l'a environné d'un faſte royal. Lorſqu'il ſort, il eſt précédé par un maréchal de logis avec ſeize cavaliers & un trompette; deux hallebardiers à cheval, marchent devant

ſon caroſſe; un écuyer eſt à la portiere droite, ſix hallebardiers le ſuivent, deux autres caroſſes, quarante-huit cavaliers, un capitaine, trois maréchaux de logis, & un trompette encore ferment la marche.

Tout n'eſt pas jouiſſance dans cette charge. Du matin au ſoir, il doit être prêt à donner audience, à lire les lettres, à y répondre, à donner des ordres. Il ne reſte pas plus de demi-heure à table. Il eſt ſans ceſſe occupé.

Après lui eſt le premier conſeiller des Indes qui a le nom de directeur-général. Il achete toutes les marchandiſes dont la compagnie a beſoin, il vend celles dont elle veut ſe défaire, a la garde des magaſins, & dirige tout le commerce. Le major-général eſt la troiſieme perſonne du gouvernement; il commande à toutes les troupes de la compagnie qui ſont au nombre de douze mille hommes, ſans y comprendre les milices. Ces forces n'ont pour but que de protéger ſes poſſeſſions & ſon commerce, but pour lequel encore elle entretient 180 vaiſſeaux de 30 à 60 pieces de canon.

Une conſpiration tramée en 1722, fut ſur le point de faire diſparaître ce riche établiſſement de la compagnie des Indes. Un Javan, nommé Catadia, l'avait méditée & préparée pendant ſix

ans ; il y avait engagé les petits princes du pays, qui devaient lui fournir des troupes, & un bourgeois riche de Batavia nommé Eberfeld, qui devait en être le chef au moins apparent. Ils devaient attaquer à la fois Batavia & la citadelle, égorger les chefs, s'emparer des magasins, & régner sur les ruines des richesses des Hollandais. Déjà ils s'étaient partagés les emplois, déjà ils pouvaient compter sur environ 17000 hommes armés : mais l'indiscrétion de quelques-uns avait répandu des craintes, que le roi de Bantam vint éclairer. Les conjurés s'étaient adressés à ce prince, qui redouta plus encore les projets qui suivraient le succès des conspirateurs, que la puissance de la compagnie. Ils furent saisis, livrés aux supplices les plus cruels & consacrés à une infamie éternelle.

Onze ministres de la religion réformée, ont l'inspection sur la religion & forment le gouvernement ecclésiastique. Trois sont pour instruire & prêcher les Portugais convertis, deux pour les Malais : ces cinq-là doivent être Hollandais de naissance, mais prêchent dans la langue des peuples auxquels ils s'adressent. La Bible a aussi été traduite par eux dans les deux langues : ces ministres s'assemblent & délibèrent sur les objets de leur ressort, sous la présidence d'un commis-

ſaire nommé par l'Etat. Quand ils forment le conſiſtoire, il s'y joint huit anciens & douze diacres. La compagnie nomme des miniſtres pour ſes autres établiſſemens, mais ſeulement pour un petit nombre d'années, & quant aux places trop peu conſidérables pour y tenir un paſteur, on y en envoie un tous les trois ou quatre ans pour y adminiſtrer le baptême & la ſainte cène. La compagnie accorde le libre exercice de leur religion à tous les Indiens; mais elle s'eſt toujours oppoſée à celui des Catholiques-romains & des Luthériens.

Les environs de Batavia ſont charmans, ſemés de jolies maiſons, de promenades riantes, de beaux jardins arroſés par des canaux bordés d'arbres fruitiers; la nature & l'art s'uniſſent pour en rendre la perſpective délicieuſe.

L'isle de Java a environ trois cents lieues de circuit; elle renferme pluſieurs petits royaumes qui dépendent preſque tous du prince qui réſide à Kattaſura. Elle eſt entrecoupée de rivieres, de bois, de montagnes où la nature a répandu ſes tréſors. On y trouve des mines d'or, & on y en a exploité dans la montagne de Parang; le produit n'a pas encouragé, & on s'eſt perſuadé que le commerce était encore la mine la plus abondante en richeſſes. On croit que les habi-

tans en connaiſſent d'autres qu'ils cachent avec ſoin : on a vu de certaines contrées dévaſtées par la guerre à diverſes repriſes, ſe montrer riches en une année, & vendre de la poudre & des lingots d'or.

Les montagnes s'y élevent à une telle hauteur qu'on les découvre à la diſtance de plus de trente lieues ; la plus haute eſt la montagne bleue. Les tremblemens de terre y ſont terribles ; la mer en eſt agitée & paraît bouillonnante, la terre s'entr'ouvre & ſe referme, les maiſons ſont ébranlées, quelquefois elles s'écroulent. On dit que ces ſecouſſes viennent des amas de ſoufre, de ſalpêtre & de bitume renfermés dans la montagne de Parang, & qu'elle exhale alors des tourbillons de fumée. Un général nommé Rybeck, fit deſcendre dans un des goufres qui s'y ſont ouverts, un homme, pour en examiner l'intérieur : on l'en tira enſuite, & il raconta qu'il avait vu un abîme immenſe où l'on entendait un bruit horrible cauſé par les torrens, qu'il y avait vu des flammes çà & là ; mais que les vapeurs toujours plus épaiſſes à meſure qu'il avançait, ne lui avaient pas permis d'aller plus avant. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les eaux qui en ſortent ne ſont pas ſaines ; que celles même de Batavia ſont imprégnées de ſoufre,

fre, & qu'il faut la faire bouillir pour la boire ſans danger.

Les fruits y ſont excellens & très-nombreux. Les cocos y tiennent le premier rang, & l'on dit que le pere de famille auquel il nait un enfant y plante un cocotier ; il ſert à connaître l'âge de l'enfant, par le nombre de cercles qui ſe marquent ſur ſon écorce, comme ſur la corne d'un bœuf. Les citrons, les limons, les pommes de Chine, de grenade, les figues d'Inde, y ſont très-abondantes ; la variété des plantes y eſt admirable.

Les bois & les forêts ſont peuplés de tigres, de bufles, de rhinoceros, de chevaux ſauvages, d'un grand nombre de bêtes fauves : on y voit des ſerpens d'une longueur prodigieuſe ; de grands crocodiles s'y cachent dans les rivieres, & il y a peu de tems qu'on en trouva un à l'orient de Batavia qui, à ce qu'on aſſure, avait trente-trois pieds de long. On y trouve beaucoup de paons, de faiſans, de perdrix, de pigeons ramiers, & d'une eſpèce de chauve-ſouris qui ont cinq pieds d'envergure. Le poiſſon y eſt ſi commun que pour trois ou quatre ſous, on peut en raſſaſier huit perſonnes. La chair des tortues y ſurpaſſe celle du veau en délicateſſe. Le commerce y rend abondant le bois, le ris, l'indigo,

le poivre, le cardamome, le café, le thé, &c.

La compagnie a partagé les états qu'elle a conquis en pluſieurs gouvernemens : ce ſont ceux de Ceylan, d'Amboine, de Banda, de Macaſſar, de Ternate, de Malaca & du cap de Bonne-Eſpérance. Nous paſſons rapidement ſur la deſcription de ces pays (*) ainſi que ſur les quatre directoires de Coromandel, de Surate, de Bengale & de Perſe. Elle nomme encore les commandeurs ou chefs de Malabar, de Gallo, de Java & de Bantam. Le premier réſide à Cuſchien, ſur la côte de Malabar ; le ſecond dans la ville de ce nom dans l'isle de Ceylan ; le troiſieme à Samaran, dans celle de Java ; le dernier à Bantam même, & réſide dans une citadelle qui tient en bride, & le peuple inquiet de ce royaume, & ſon chef ſouvent indolent & jaloux. Elle défend auſſi le détroit de la Sonde : car tous ceux qui veulent le paſſer, ſont obligés de ſe diriger ſur le haut pays de Bantam. Le royaume de ce nom eſt un des plus grands de l'isle de Java ; ſes habitans ſont courageux, vindicatifs & ennemis des chrétiens ; ils ont ſou-

(*) Par la raiſon que l'auteur n'en parle que ſur les récits des autres : il faut ſe borner à ce que chaque voyageur a vu lui-même.

vent attaqué les Hollandais & les ont obligés de renforcer la garniſon de la citadelle pour reprimer leurs entrepriſes ; ils ſont preſque tous mahométans ; ils ſont agiles, de moyenne taille, de couleur brune. Le pays eſt abondant en fruits & en plantes ; on y trouve toutes ſortes de bétail & de gibier. Le dernier de ſes rois mourut à l'âge de cent ans. J'ai vu ſon ſucceſſeur ; il était aimable & gracieux ; avant de monter ſur le trône, il exerça la piraterie ; depuis qu'il y eſt aſſis, il eſt devenu auſſi débauché que ſon pere, qui avait quatre à cinq cents concubines, & n'a reſpecté ni ſes belles-ſœurs, ni ſes ſœurs, ni même ſes filles. Le gouverneur de Batavia lui fit faire des reproches ſur cette derniere infamie ; mais il répondit qu'il était ſouverain, le maître de ſes ſujets & de ſes enfans, & qu'il dépendait de lui d'introduire quelle coutume il lui plaiſait, ſans que la religion ni les hommes euſſent rien à y voir. Qu'après tout, un jardinier qui avait planté des arbres, avait le droit de jouir de leurs premiers fruits. Il pria la compagnie de lui envoyer une jeune Européenne pour en faire ſon épouſe ; mais elle crut devoir ſe borner à lui envoyer le portrait d'une jeune beauté de grandeur naturelle. Ses excès lui firent craindre tous ceux qui l'entouraient,

& il n'osa plus sortir de son palais fortifié. Il mourut subitement.

Les matelots & les chefs de notre petite flotte furent embarqués après quelque séjour à Batavia, sur des vaisseaux qui retournèrent en Europe: je le fus comme eux: un vent favorable nous fit arriver en deux mois & demi au cap de Bonne-Espérance, sans qu'il nous arrivât aucune aventure qui mérite d'être rapportée. J'en excepte une tempête violente qui nous surprit à la hauteur d'Angola, sur la côte d'Afrique: nous fûmes sur le point d'être jetés sur les rochers qui la bordent, & où nous voyons flotter les débris du vaisseau appellé le Schonenberg, qui peu de jours auparavant y avait été brisé.

Dès que nous eûmes découvert la rade, nous y vîmes les pavillons d'un grand nombre de vaisseaux Hollandais, Anglais, Français, dont les uns partaient pour l'Inde & les autres pour l'Europe. Avant d'y entrer, on rencontre la petite isle des Chiens de mer. On y tient un sergent avec quelques soldats qui s'occuppent à apprêter l'huile de baleine, & à ramasser des coquilles de moules pour faire de la chaux. On y relégue les malfaiteurs & on les y force aux travaux les plus fatigans. Dès que le sergent découvre des vaisseaux, il fait arborer un drapeau, & tirer

autant de coups de canon qu'il découvre de bâtimens, afin d'avertir le gouverneur du cap.

La baie eſt étendue ; elle peut recevoir cent vaiſſeaux ; mais le fond n'en eſt pas par-tout également bon. Un fort garni d'une centaine de canons la commande : ce fort & la ville ſont ſitués au pied de trois montagnes, à l'extrêmité d'une plaine de trois lieues de circuit. On diſtingue à la diſtance de 20 lieues l'une de ces montagnes qu'on nomme *de la Table*. Les vents de ſud-eſt ne permettent pas d'élever les maiſons de la ville de plus de deux étages. Ses habitans ſont Européens ou d'origine Européenne : il y a des colons qui ont des établiſſemens à 300 lieues de-là, ils ſont obligés de venir paſſer en revue une fois chaque année à Shellenboſch où le droſſard du pays réſide ; ils ſe ſervent de ſe voyage ordonné par le gouvernement pour acheter les choſes qui leur ſont néceſſaires. Ils cultivent la terre, ſèment du ſeigle, de l'orge, des pois, des fèves, plantent la vigne, mais leurs plus grandes richeſſes ſont en troupeaux.

La colonie de Drachenſtein, ſituée à 8 lieues de la ville, eſt compoſée de réfugiés Français : ils ſont auſſi cultivateurs & ont leur égliſe & leur miniſtre. Une partie des habitans du cap ſont au ſervice de la compagnie, les autres ſont bour-

geois libres : là comme dans les établiſſemens éloignés, les magiſtrats jugent des affaires civiles & criminelles peu importantes ; mais toutes les autres ſont portées au gouverneur.

Les payſans ſont exercés à tirer au but dès leur première jeuneſſe ; ils vont ſouvent à la chaſſe, & attaquent avec une hardieſſe qui étonne les bêtes les plus féroces : s'ils voyent un lion endormi, ils le réveillent pour l'attaquer : deux d'entr'eux étaient à la chaſſe, l'un tira ſur un lion & le manqua ; l'animal irrité s'élança ſur lui, ſon compagnon arriva, prit le fuſil que ſon compagnon avait abandonné pour mieux ſe défendre, & tomba ſur le lion avec tant de fureur qu'il l'eut bientôt aſſommé. Le payſan ſauvé voyant ſon fuſil en pièces, ſe fâcha, & prétendit qu'il n'aurait pas eu beſoin du ſecours de ſon compagnon, & ſa prétention ne fut point trouvée déraiſonable. On y tue preſque auſſi ſouvent des lions qu'en Europe on tue des lièvres.

Le pays eſt montueux, il y a des vallées agréables & fertiles, où tout ſe reproduit avec abondance : on dit que les montagnes y recelent des métaux précieux : il n'y manque que du bois, mais on en trouve plus avant dans le pays. On y compte ſept nations différentes de Hottentots. L'une eſt ſans chef, & preſque entière au ſer-

vice des Européens; la ſeconde habite les montagnes, les collines, vit de rapine & de vols, & fait une guerre continuelle aux autres Hottentots. La troiſième eſt appellée la *petite Maqua*, la quatrième la *grande Maqua*, les deux ſuivantes, la *petite* & la *grande Kircqua*. Ces quatre dernières ſont fort diſtinctes des autres; leurs noms Maqua & Kircqua équivaut à celui de prince ou de roi. Toujours armées les unes contre les autres, elles ſe balancent, ſe ſecourent mutuellement l'une contre l'autre, & cherchent à ſe tenir en équilibre. C'eſt l'image de ce qui ſe paſſe en Europe où la crainte du puiſſant fait aider le faible. Les Hollandais échangent leur arak, leur tabac, leur chanvre & les graines de toute eſpèce contre leur bétail.

Ceux qui ſont ſoumis à la compagnie ſont déteſtés des autres qui leur font une guerre continuelle. S'ils ſont preſſés trop vivement & ne peuvent plus ſe défendre, leur chef vient implorer le ſecours du gouverneur; ſi celui-ci lui en refuſe, il jette à ſes pieds le bâton qu'on lui a donné & ſur lequel ſont gravées les armes de la compagnie, & lui déclare qu'il ne veut plus être ſon Hottentot; mais il eſt rare qu'il eſſuye un tel refus.

Cette nation eſt ſale & groſſière; elle a des

uſages cruels : quand une femme accouche de deux enfans, l'un des deux eſt condamné à périr, & il eſt attaché à un arbre juſqu'à ce qu'il périſſe. Cet uſage barbare en a fait naître un autre ; on ôte un des teſticules aux enfans qui naiſſent afin qu'ils ne ſoyent pas expoſés un jour au malheur d'avoir deux enfans à la fois, & l'expérience n'a pu les convaincre que ce moyen n'arrivait point à ſon but. (*)

Ils ont peu de religion, ou n'en ont point : ils admirent cependant les aſtres, & diſent que celui qui les gouverne doit être un homme grand & puiſſant.

Ils ſont d'une figure déſagréable ; leur peau eſt brune quoiqu'ils naiſſent blancs ; mais le ſoleil & la graiſſe dont ils ſe couvrent ont bientôt effacé leur blancheur : leur taille eſt moyenne, leur nez plat, écraſé ; leurs lèvres ſont groſſes, leurs dents blanches, longues, difformes ; quelques-unes leur ſortent de la bouche comme les défenſes du ſanglier : leurs cheveux ſont noirs, & friſés comme de la laine. Ils courent d'une vîteſſe extrême, couverts d'une peau de mouton, ayant un carquois ſur le dos & un arc à la main : ils danſent & font de grands cris lorſqu'ils vont à l'ennemi.

(*) Ce fait eſt exagéré ou n'arrive plus.

La ſeptième nation qui habite aux environs du cap de Bonne-Eſpérance ſont les Cafres; ils ſont antropophages, rôtiſſent leurs ennemis, & pendant long-tems n'ont voulu faire aucun commerce avec les Hollandais. Elle eſt puiſſante & nombreuſe, redoutée de ſes voiſins. Le Cafre eſt robuſte, bien fait, de couleur tannée; il a un viſage plein & mâle, & les cheveux friſés.

Il y a un autre port à dix-huit lieues du cap, nommé la baye de Saldengey. On y entre dans tous les tems, dans tous les orages; le fond en eſt excellent; mais on n'y peut faire de l'eau. Tout le pays eſt rempli d'animaux féroces d'une forme effrayante. J'ai vu la peau d'un de ces monſtres; il était gros comme un veau de ſix mois, il avait quatre yeux & ſa tête reſſemblait à celle du lion, mais il avait le poil droit & uni partout le corps: ſa couleur était griſâtre; il avait des défenſes comme le ſanglier, ſes jambes de derrière reſſemblaient à celle du porc, & celles de devant aux jambes du tigre.

La variété des oiſeaux y eſt infinie. C'eſt ici qu'on trouve principalement l'autruche, le plus grand des oiſeaux: ſa hauteur ordinaire eſt de ſept pieds; ſon bec eſt court & pointu, ſon cou très-long: les mâles ont un plumage varié de blanc & de noir; celui des femelles de gris, de blanc & de noir. Les plumes du mâle ſont plus

eſtimées que celles de la femelle, elles ſont plus larges, mieux fournies, leur extrêmité plus touffue & leurs ſoies plus fines. L'autruche court avec beaucoup de vîteſſe; il ſe ſert de ſes ailes pour aider à la rapidité de ſa courſe; car il ne vole point. Cet oiſeau avale du fer; mais c'eſt une erreur de croire qu'il le digère.

On a vu, il y a quelques années, ſur la montagne de la Table un oiſeau d'une grandeur extraordinaire : ſon plumage était noir & gris, ſon bec était noir & crochu comme celui d'un aigle, ſes griffes étaient terribles. Le peuple le prit pour l'oiſeau fabuleux qu'on nomme un grifon. Il enlevait des moutons, des veaux, dévorait des vaches; on craignit qu'il n'enlevât des hommes, & on le tua : ſa peau fut envoyée en Europe.

Les montagnes de ce vaſte pays ſont remplies de minéraux & de criſtaux. Il y en a une à cinq cents lieues du cap qu'on nomme la Montagne de Cuivre, parce qu'elle eſt remplie de ce métal qui renferme de l'or : des Européens voulurent s'y rendre, pouſſés par le déſir de s'enrichir; mais ils y furent tous maſſacrés. On aſſure qu'on en a trouvé dernièrement dans une caverne d'où ſuintait le venin avec lequel les Hottentots empoiſonnent leurs flèches. Une découverte qui ſem-

ble plus utile eſt celle de bains chauds & férugineux, dont l'uſage a été prouvé utile par l'expérience. C'eſt là tout ce que j'ai vu & appris d'intéreſſant au cap de Bonne-Eſpérance.

Nos vaiſſeaux ayant été ravitaillés, nous ſortîmes de cette dangereuſe baie par un vent qui venait du ſud-eſt, ſur la fin de Mars 1723. Ces vaiſſeaux étaient au nombre de 23, dont la plupart appartenaient à la compagnie & les autres étaient Anglais. Nous cinglâmes vers *Ste. Helène*, où nous arrivâmes trois ſemaines après. Lorſqu'on crut en être près, deux vaiſſeaux, les meilleurs voiliers de la flotte, prirent les devants pour reconnaître s'il n'y avait point de corſaires dans les environs : nous y en trouvâmes un qu'on pourſuivit ſans pouvoir l'atteindre. En approchant de l'iſle on ſe mit en ordre de bataille, précaution prudente, quoique ſouvent inutile ; elle le fut au moins pour nous.

Ste. Helène peut avoir douze lieues de circuit ; elle eſt ſous le 16° de latitude méridionale : elle eſt montueuſe, fertile en fruits, en plantes, pourvue de bétail. Les vivres ſont toujours prêts, & l'on peut la regarder comme un magaſin de rafraîchiſſemens pour les vaiſſeaux Anglais qui viennent y relâcher. Les Hollandais en ont été les maîtres ; les Anglais le ſont au-

jourd'hui ; mais les premiers y peuvent aborder encore en toute ſûreté. Ses habitans ſont Anglais, au moins d'origine ; on y célèbre leur culte.

De là nous navigâmes vers l'iſle de l'Aſcenſion, ſous le 8° de latitude méridionale : elle a la même étendue que Ste. Helène ; mais ſes côtes ſont hériſſées de rochers eſcarpés qui la rendent d'un abord difficile, & elle eſt déſerte. Il y a cependant un havre où l'on peut aborder, & on y peut faire de l'eau. On y laiſſe ſouvent des malfaiteurs. Nous nous éloignâmes bientôt de cette iſle, & nous paſſâmes la ligne ſans être beaucoup incommodés de la chaleur, parce que le vent ſoufflait avec force. Enfin, nous découvrîmes avec joie l'étoile polaire que nous n'avions point vue depuis 18 mois. Nous atteignîmes le 18° de latitude ſeptentrionale, où la mer eſt ſi couverte d'herbes qu'elle paraît de loin comme une prairie verte & ſans bornes. Cette herbe a une teinte jaune ; elle eſt creuſe, & quand on la preſſe, il en ſort un ſuc viſqueux. Il y a des années où elle ne paraît point : les uns diſent qu'elle croît au fond de la mer, & les plongeurs aſſurent qu'il eſt tapiſſé de verdure & de fleurs : d'autres croient qu'elle eſt détachée par les vagues des côtes d'Afrique & que les vents la cha-

rient dans l'Océan : mais comme on ne la voit qu'ici & que les côtes d'Afrique n'offrent point de telles herbes, il eſt plus croyable qu'elle vient d'Amérique, du golfe de Bahama où on la retrouve très-abondante.

Nous entrâmes enſuite dans les mers d'Eſpagne où notre vaiſſeau d'avis perdit ſon gouvernail, accident qui l'obligea de jeter l'ancre près des côtes d'Angleterre pour s'en pourvoir d'un nouveau. Pour nous, nous cinglâmes vers l'iſle de Hitland ; car les vaiſſeaux de la compagnie ont ordre de faire le tour de l'Irlande pour éviter d'être forcés par le mauvais tems d'aborder ſur les côtes d'Angleterre. On n'en excepte que ceux qui ſont endommagés & ne peuvent tenir la mer, comme il arriva au nôtre.

Pendant trois ſemaines, nous navigâmes encore enveloppés d'épais brouillards. Nous vîmes cependant les Orcades, à la hauteur de 60°, où les Hollandais ont leur pêche de harang ; nous y trouvâmes quelques vaiſſeaux qui nous y attendaient pour nous eſcorter juſqu'en Hollande où chacun chercha le port qui lui était déſigné. Pour nous autres, tous priſonniers de la compagnie, nous arrivâmes au Texel le 11 Juillet 1723, & cinq jours après devant Amſterdam, préciſément le même jour que nous en étions ſortis deux ans auparavant.

VOYAGE
DU COMMODORE BYRON.

Ce voyage eut pour but de faire de nouvelles découvertes, de chercher ſur-tout entre le cap de Bonne-Eſpérance & le détroit de Magellan, des terres inconnues, & d'examiner les isles Pépys & Falkland. J'avais ſous mon commandement deux vaiſſeaux; l'un nommé le Dauphin, portait vingt-quatre canons, trois lieutenans, trente-ſept bas-officiers, & cent-cinquante matelots; l'autre était la Tamar, frégate de ſeize canons, commandée par le capitaine Mouat, portant trois lieutenans, vingt-deux bas-officiers & quatre-vingt-dix matelots. Forcé par un accident de relâcher à Plymouth, je donnai à mes matelots deux mois de paie d'avance afin qu'ils puſſent ſe procurer les facilités qu'ils voudraient, & je partis le 3 juillet 1764. Un vent frais favoriſait notre marche; mais il ſervit toujours plus à nous prouver que la frégate portait mal la voile, & retarderait notre courſe. Trois jours après notre départ,

durant la nuit, l'officier qui veillait vit un phénomène extraordinaire ; c'était un météore qui paraiſſait un vaiſſeau en feu, & qui dura une heure, puis diſparut.

Ce fut le 12, que nous découvrîmes les rocs voiſins de Madere, nommés les ſauvages, ou les déſerteurs, parce qu'ils ont un aſpect triſte, déſert, ſtérile. Le lendemain nous jetâmes l'ancre dans la rade de Funchal. Nous nous ſaluâmes & nous viſitâmes réciproquement avec les Portugais, y vîmes deux vaiſſeaux Anglais, y prîmes des proviſions, ſur-tout des oignons, & continuâmes notre route le 19. Trois jours après nous découvrîmes l'isle de Palme, l'une des Canaries.

Notre eau commença à ſe corrompre quelques jours après, & nous la purifiâmes avec une eſpèce de ventilateur qui force l'air de traverſer l'eau en formant un courant continuel qu'on prolonge auſſi long-tems qu'on le croit néceſſaire. Mais nous n'avions pas une proviſion ſuffiſante de cette eau, & nous penſâmes aux isles du cap Verd. A peine eûmes nous découvert l'isle de Sel, que nous vîmes des tortues ; elles échapperent à nos efforts pour les prendre.

Le 30, nous jetâmes l'ancre dans la baie de Praïa, le meilleur port peut-être de l'isle St.

Jago. Son mouillage eſt très-dangereux dans la ſaiſon pluvieuſe, c'était celle où nous étions; les vents du midi y ſoulèvaient la mer en groſſes lames qui ſe briſaient avec fureur ſur le rivage; elles annoncent des tempêtes & nous firent faire de l'eau avec toute la diligence poſſible. La chaleur humide y corrompit la chair de trois jeunes bœufs que nous y achetâmes, dès que nous les eûmes tués.

Nous y reſtâmes trois jours & remîmes à la voile, pourvus de volailles, de chèvres maigres & de ſinges, que nos gens échangerent contre de vieilles hardes & du vieux linge; mais nous en emportâmes auſſi des fievres accablantes, malgré le ſoin que je prenais, de faire changer de linge aux matelots, avant de s'endormir, lorſqu'ils étaient mouillés.

La Tamar nous retarda encore parce qu'elle perdit une vergue, il fallut l'attendre. Nous voguâmes cependant ſans accident, & vinmes mouiller dans la rade de Rio-Janeiro. Une obſervation qui nous fit de la peine, c'eſt que le poiſſon s'éloignait de notre vaiſſeau, ſans doute parce qu'il était doublé de cuivre; la pêche eſt abondante dans ces latitudes, & nous ne pûmes prendre que des goulus de mer.

Rio-Janeiro préſente un très-beau coup d'œil; ſon

ſon gouverneur eſt deſpotique; il nous reçut avec faſte; les Portugais y font un grand commerce, & employent toutes ſortes de moyens pour faire déſerter les matelots des bâtimens qui jettent l'ancre dans le port.

Les malades de la Tamar s'y rétablirent promptement; il n'y en avait pas ſur mon navire; mais les chaleurs inſuportables qu'on y reſſent nous rendirent impatiens de le quitter; nous calfatâmes promptement nos vaiſſeaux; nous levâmes l'ancre; mais il fallut attendre un vent de terre pour en ſortir. Nous ne franchîmes pas ſans danger ſon entrée, elle eſt étroite & la mer y bat avec violence.

Le Kent, vaiſſeau qui portait le lord Clive, & qui était parti un mois avant nous, entra dans cette rade tandis que nous y étions. La lenteur de ſa marche lui était ſur-tout funeſte par le ſcorbut qui déja le déſolait.

Dès que je fus ſortis de Rio-Janeiro, j'aſſemblai mon équipage & fit venir le capitaine de la Tamar. Là, n'ayant plus d'indiſcrétions à craindre, je leur appris le but de notre voyage: ils m'écouterent avec joie lorſque je leur dis que nous devions entrer dans la mer du Sud, pour chercher à y faire des découvertes importantes, qu'ils auraient double paie & des gratifications

s'ils rempliſſaient leur devoir avec zele. Tous m'aſſurerent qu'ils iraient par-tout où je voudrais les conduire; qu'ils braveraient tous les dangers pour ſervir la patrie, & que je pouvais compter ſur leur obéiſſance.

Le 29 Octobre, les vents ſouffllerent par raffales violentes; il falut abattre une partie de nos voiles; la mer devint affreuſe, le vaiſſeau fatiguait beaucoup, je fus réduit à faire jeter quatre canons à la mer pour le ſoulager. La tempête ne s'appaiſa que le lendemain; mais quoique nous fuſſions encore dans des climats tempérés, le froid devint très-vif; il nous fut d'autant plus ſenſible qu'il n'y avait que huit jours que nous avions éprouvé des chaleurs exceſſives; nos matelots qui ne s'attendaient pas à voyager dans des climats froids, avaient vendu leurs habits d'hiver & leurs couvertures dans les ports où nous avions relâché, & ils furent obligés d'en acheter du magaſin qu'on en avait fait par précaution.

Quelques jours après nous vîmes divers oiſeaux voltiger autour de nous: il y en avait de très-gros à plumage blanc & à plumage noir: des pintades tachetées de ces deux couleurs volaient en troupes: elles nous parurent un peu plus groſſes que des pigeons; nous découvrîmes

ces herbes que la mer détache des rochers & des veaux marins, ſignes du voiſinage des terres, l'eau changea enſuite de couleur, & bientôt nous cinglâmes vers la côte & trouvâmes fond à 52 braſſes. Le ſoir du 12 Novembre, j'entendis crier *terre ;* l'horiſon était chargé de nuages que les éclairs ſillonnaient, ce qui avait paru une isle à mes gens, me préſenta l'aſpect de deux montagnes eſcarpées qui ſe joignaient à une terre, s'étendant entre le midi & l'orient. Je fis mettre en panne, & ſondâmes. Comme je voyais la terre preſque par-tout autour de nous, je crus être entré dans une baie ; les montagnes paraiſſaient bleues ; on croyait entendre le bruit des flots qui ſe briſent ſur un rivage de ſable : mais après nous être avancés pendant une heure, avec une circonſpection craintive, nous vîmes les monts diſparaître, le ſilence ſuccéder au bruit des vagues, & la terre s'évanouir. Un brouillard épais avait produit cette illuſion. Il y a vingt-ſept ans que je parcours les mers, & je n'ai pas vu d'exemple d'une apparence auſſi générale, auſſi ſoutenue. Si le brouillard ne s'était pas diſſipé, nous aurions cru pouvoir faire ſerment que nous avions vu la terre ; de telles illuſions ont ſouvent placé des isles où il n'y en eut jamais.

Le temps devint ſerein le lendemain ; mais ſur le ſoir le vent ſouffla avec furie, il amena de grands nuages noirs, & l'équipage fut effrayé d'un bruit ſubit & extraordinaire, ſemblable au mugiſſement des flots agités. Je fis abattre nos voiles élevées ; mais avant qu'on pût le faire, la mer ſe ſouleva en lames énormes qui s'avançaient ſur nous ; il fallut plier toutes les voiles pour échapper au danger qui nous menaçait ; elles coucherent en effet le vaiſſeau ſur le côté ; une de nos voiles qui n'avait pu être pliée fut miſe en pieces, un de mes officiers fut renverſé & bleſſé. Sans nos précautions, nous aurions coulé à fond, & ſi cet ouragan nous eût attaqué de nuit, nous euſſions pu difficilement échapper à ſa fureur. Il nous fut annoncé par les cris perçans d'un grand nombre d'oiſeaux qui le fuyaient ; il ne dura que vingt minutes. La Tamar qui eut plus de temps pour ſe préparer, n'eut que ſa grande voile déchirée. La mer demeura encore agitée, quoique l'air ſe fut calmé.

Les premiers rayons du jour, le 14 Novembre, nous montrerent la mer teinte d'un rouge de ſang, couverte de coquillages de cette couleur, ſemblables à de petites écreviſſes ; nous en prîmes beaucoup avec des corbeilles. Le

lendemain nous vîmes la terre ; elle avait l'apparence d'une isle longue de huit à neuf lieues : il me parut que c'était le cap Ste. Helène, qui s'avance au loin dans la mer, & forme deux baies, l'une au midi, l'autre au nord ; le tems était beau ; mais je ſavais que le rivage était bordé de rocs à fleur d'eau, & je m'en écartai. La terre offrait l'aſpect d'une chaîne de rocs nuds, où l'on ne découvrait ni arbres, ni arbuſtes. Je dirigeai ma route ſur le cap Blanc, un vent terrible vint retarder encore une route que j'étais impatient de faire, parce que j'avais mes trois lieutenans & le maître malades, quoique le reſte de l'équipage fut en bon état. Une mer agitée, un temps très-froid malgré, que nous fuſſions dans l'été de ces climats, nous donnaient des inquiétudes ſur l'avenir.

Ce fut le 17, que nous découvrîmes le cap Blanc ; mais la violence du vent, qui ne ceſſait que pour renaître avec plus de force, nous arrêta encore ; la nuit fut cruelle & le vaiſſeau en butte aux vagues irritées fatiguait extrêmement. Le jour n'apporta que peu de ſoulagement ; la tempête fut moins forte, mais la neige & la pluie furent très-incommodes. Tant d'obſtacles ne faiſaient qu'irriter le deſir qu'on avait d'arriver au port Deſiré. Nous en approchâmes

deux jours ; mais en paſſant ſur l'extrêmité d'un banc qui nous eut fait échouer ſi notre route eût été un peu plus au nord. Le cap Blanc était à quatre lieues de nous vers le couchant.

Le port Deſiré eſt décrit par Narborough d'une maniere confuſe, & nous ne ſavions quelle route prendre pour nous y rendre. Ce navigateur place une baie au midi du cap Blanc, cependant je ne découvris rien de ſemblable ; je ſuivis le rivage à quelque diſtance en me dirigeant au midi, pouſſé par un bon vent qui venait de la terre : diverſes colones de fumée nous annonçaient des habitans, & nous ne voyions que des collines de ſables arides, aucune plante élevée ne frappait nos regards. Quelquefois à ſept ou huit milles du rivage il y avait très-peu de fond. Enfin, après avoir ſuivi la côte tout le jour, nous apperçûmes vers le ſoir une isle qui nous parut être l'isle des Pingoins, & qui l'était en effet ; elle était à ſix lieues de nous, & le port Deſiré n'en eſt qu'à trois lieues : le lendemain nous nous en approchâmes à la diſtance de quatre à cinq milles : la mer y était couverte de veaux marins & de pingoins. L'isle qui prend ſon nom de ces derniers nous parut bordée de rochers : il en eſt un qui s'éleve de la mer comme une pyramide dans la partie mé-

ridionale de l'entrée du port ; c'eſt l'indice qui permet le moins de la méconnaître : elle eſt étroite, bordée de rocs & de bancs de ſable, & le flot y forme un courant d'une rapidité extrême. Je crus devoir mouiller au dehors, au milieu des vagues qu'un vent impétueux élevait ; afin d'avoir le temps de le faire viſiter. Ce port eſt étroit dans un eſpace de deux milles ; il s'élargit enſuite ; dans l'intérieur on ne découvre qu'une campagne déſerte, que des collines ſablonneuſes : nous y vîmes quelques quadrupèdes qui s'enfuirent à notre approche, & nous ne pûmes en connaître l'eſpèce. C'étaient ſans doute des guanaques, animaux ſemblables aux daims, moins grands, & très-légers à la courſe. En remontant le canal, nous abordâmes à une isle où nous tuâmes cinquante veaux marins, dont quelques-uns étaient auſſi gros que de jeunes bœufs : nos bateaux étaient auſſi chargés d'oiſeaux.

Parmi ces derniers, il en eſt un qui mérite une deſcription particuliere. Sa tête ſerait parfaitement ſemblable à celle de l'aigle, ſi l'eſpece de huppe dont elle eſt ornée était un peu moins touffue ; un cercle de plumes d'une blancheur éclatante forme autour de ſon cou une palatine ou colier naturel de la plus grande beauté ; ſur

le dos, ſon plumage eſt d'un noir auſſi brillant que le jais le plus poli; ſes jambes ſont remarquables par leur groſſeur & par leur force; mais les ſerres en ſont moins acérées que celles de l'aigle; il a près de douze pieds d'envergure.

La Tamar entra dans le port avant moi; je crus devoir attendre un vent favorable; il ſe fit ſentir & je levai l'ancre, mais il changea que nous étions encore à l'embouchure & nous fûmes forcés d'y jeter l'ancre. Le vent ſoufflait avec des raffales ſi violentes que le vaiſſeau traîna ſon ancre & vint échouer ſur une pointe de gravier. La marée accourut avec violence & le vent qui ſe renforça encore augmenterent les dangers de notre ſituation, & ce ne fut qu'après quatre heures du travail le plus pénible, que nous parvinmes à faire flotter le vaiſſeau. Mais nous craignîmes que ce ne fut pas pour long-tems; les raffales toujours plus violentes nous rejetaient ſur le rivage malgré tous nos efforts, quand enfin, les ſecours de la Tamar vinrent nous tirer de cette ſituation dangereuſe, & nous permirent de jeter l'ancre de nouveau ſur un fond plus ſûr.

Nous y reſtâmes le 23: pendant ce jour, nous viſitâmes le port; nous y trouvâmes une ſource d'une eau ſaumâtre, & nos excurſions

dans les campagnes ne nous offrirent au loin qu'une contrée nue & déſolée. Nous diſtinguâmes les traces de divers animaux ſur les bords d'un étang d'eau ſalée ; nous crûmes y voir ceux d'une eſpèce de tigre. Un nid d'autruches ſe préſenta ſous nos pas, & les œufs nous parurent un excellent mets. Les animaux ne trouvent peut-être que de l'eau ſalée dans ces triſtes campagnes, & c'eſt la raiſon qui paraît les attirer autour de l'étang. La ſource que nous avions découverte était juſqu'à ce jour, la ſeule des environs du port, & ne pouvant en boire l'eau, nous fûmes obligés de creuſer des puits, qui nous en donnerent, mais très-peu, quoiqu'ils nous impoſaſſent de grands travaux pour les faire & les conſerver.

La mer devint enfin plus tranquille, & nous pûmes chercher un lieu commode où le vaiſſeau ſeraît en ſûreté ; nous le trouvâmes, & après l'y avoir amené, nous deſcendîmes à terre, & nous amuſâmes à chaſſer. Nous tuâmes beaucoup de lievres auſſi gros que de jeunes chevreuils ; la chair en eſt très-blanche & d'un goût agréable ; l'un de ceux que nous avions tiré, courut encore l'eſpace de deux milles quoique la balle lui eût traverſé le corps. Nous apportâmes encore des canards ſauvages & un

petit vilain animal qui répandait une odeur infecte ; un guanaque que nous chaſſâmes longtems, nous échappa ; c'était le plus gros que nous euſſions vu ; quand ſa courſe rapide l'avait éloigné de nous, il s'arrêtait pour nous regarder & pouſſait des henniſſemens aſſez ſemblables à ceux du cheval ; puis il reprenait la courſe ; enfin il diſparut. Une autre troupe de nos gens fut plus heureuſe que nous ; ils avaient tué deux guanaques & un faon que leur peſanteur fit laiſſer ſur le lieu même. Les plus peſans que nous y avons vus, peſaient environ trois cents livres. On les envoya chercher le lendemain, mais les tigres n'en avaient laiſſé que les os.

Nous trouvâmes près du rivage un canot à deux rames, d'une forme ſinguliere, & le canon d'une arme à feu, ſur lequel étaient gravées les armes d'Angleterre ; il y fut laiſſé ſans doute, ou par l'équipage de Jean Narborough, ou par celui de Wager : il était ſi rongé par la rouille, qu'il tombait en pouſſiere ſous les doigts.

Les végétaux des environs du port ſe réduiſent à une eſpèce de pois ſauvages : nous ne découvrîmes aucun habitant, mais nous apperçûmes des veſtiges du feu qu'ils y avaient fait.

Le vent toujours très-violent s'oppoſait à nos opérations ; nous voulions réparer notre vaiſ-

ſeau, le leſter, deſcendre nos canons au fond pour faciliter notre courſe & la rendre moins dangereuſe ; mais les tempêtes & la marée même retardaient nos travaux ; cette derniere eſt d'une ſi grande rapidité, qu'un matelot, excellent nageur, étant tombé dans la mer, fut entraîné hors de notre vue avant qu'on put courir à ſon ſecours : cependant, facilité par nos ſoins, aidé de ſon adreſſe, il parvint ſur le rivage. Dans le milieu de la nuit, notre canot à ſix rames fut rempli d'eau par les vagues & jeté à la mer par elles ; celui qui le gardait n'échappa à la mort que par un heureux haſard. Il fallut chercher ce canot le lendemain, & le ramener quand nous l'eûmes trouvé à pluſieurs milles de là, ſur le rivage. Tant d'inconvéniens, tant d'accidens me firent hâter nos réparations, afin de ſortir plus vîte de ce port Deſiré.

Nos gens trouverent dans les jours ſuivans, le crane & les os d'un homme ; cependant, ce qui nous fit le plus de plaiſir fut qu'ils réuſſirent à ſe ſaiſir d'un jeune guanaque : c'était le plus bel animal que nous euſſions jamais vu, nous parvinmes à l'apprivoiſer au point qu'il venait nous lécher les mains ; mais malgré tous nos ſoins pour le nourir, il mourut en peu de jours.

L'accident arrivé à notre canot nous fut de quelque utilité ; ceux qui le raccommoderent ſur la rive méridionale y trouverent deux ſources dont l'eau pouvait ſe boire : c'était une découverte intéreſſante pour nous, car la diſette d'eau commençait à ſe faire ſentir.

Le 28, je remontai le canal dans mon bateau juſqu'à la diſtance de vingt milles ; mais la mer devenant très-agitée, je deſcendis ſur le rivage dans un lieu d'où j'avais peine à diſtinguer la rive oppoſée, ce canal parait s'avancer quatre ou cinq fois plus avant dans les terres. On y voyait diverſes isles dont quelques-unes étaient aſſez grandes : je mis pied à terre ſur l'une d'entr'elles ; telle était la multitude d'oiſeaux qui s'y trouverent, qu'en s'élevant pour fuir, ils formerent une nuée qui obſcurcit le ciel : nous ne pouvions marcher ſans écraſer leurs œufs : nous en tuâmes en l'air avec des bâtons, avec des pierres. Leurs œufs fournirent un repas à nos matelots.

Aucun veſtige d'homme ne ſe montra ſur les bords de ce canal ; ſes ſeuls habitans paraiſſent être des multitudes d'oiſeaux, des troupeaux de guanaques & des bêtes féroces. Les guanaques marchent en troupes de 60 à 70 ; elles ne ſe laiſſent point approcher ; ſouvent après avoir

fuit derriere les collines, on les voyait au ſommet qui attachaient ſur nous leurs regards. Nous y tuâmes un chat tigre, petit animal, mais fier, intrépide, qui ſe défendit long-tems, quoique mortellement bleſſé.

Enfin, nous parvinmes à leſter notre vaiſſeau, malgré les vents & la rapidité du flux, nous préparâmes nos agrêts, nous fîmes de l'eau. Les deux matelots qui arriverent les premiers au puits dont il fallut faire encore uſage, y trouvèrent un tigre couché par terre; l'animal les regarda l'un & l'autre avec une indifférence ſtupide, ils eurent la ſottiſe de s'en irriter, & lui lancerent des pierres: malgré cette inſulte, il demeura couché & ne prit la fuite que lorſqu'il eut vu arriver la troupe. Je fis planter un pôteau près de ce puits, afin d'y diriger les pas des navigateurs qui auraient les mêmes beſoins que nous.

Nous prîmes les ſondes du port avec le plus grand ſoin & nous vîmes que dans la longueur du canal, il n'y a point de rocs cachés; & qu'il ſerait un port commode pour les vaiſſeaux qui voudraient y relâcher; il n'y a que deux inconvéniens, la diſette d'eau, & la rapidité du flot. Le bois y eſt rare, quelques broſſailles y offrent la facilité d'y faire du feu; il n'y a pas de

plantes ſalutaires : mais la contrée abonde en guanaques, en guanacos, en oiſeaux d'eſpèces différentes, en canards, en oies ſauvages ; les moules y ſont ſi abondantes, que lorſque la mer eſt baſſe, on peut aiſément en charger un bateau.

Après avoir réparé notre vaiſſeau & notre canot, nous abatîmes nos tentes, levâmes l'ancre & partîmes le ſoir du 5 décembre. Nous cherchions l'isle *Pépys*, qu'on dit être ſous le 47e degré de latitude. C'eſt Cowley qui la détermine ; Halley ſe borne à dire qu'elle eſt à 80 lieues du continent. Le vent était favorable, le ciel beau, le ſoleil quelquefois nous faiſait ſoupçonner que ces climats n'étaient pas ſans été. Je plaçai la Tamar à vingt lieues de moi, pour embraſſer un plus vaſte eſpace dans nos recherches, & marchant au midi, revenant à l'orient & vers le nord, croiſant dans les diverſes directions, la place qu'on aſſigne à cette isle, je ne pus la rencontrer, & me perſuadai qu'elle n'exiſte pas. Perſonne en effet ne dit y avoir abordé. Cowley parle de la beauté de ſon port, mais dit qu'il n'y put entrer. Peut-être il ſe ſera trompé de latitude.

Je ceſſai de faire de vaines recherches, & réſolus de me rapprocher du continent & de re-

lâcher dans le premier port commode pour y faire de l'eau & du bois dont nous avions grand beſoin ; d'ailleurs la ſaiſon était fort avancée, & nous n'avions pas de tems à perdre. En nous rapprochant des terres, je cherchais à découvrir les isles *Sebaldes*, qui ne devaient pas être éloignées de la route que nous tenions. Dans l'air, nous étions environnés de compagnies d'oiſeaux ; ſur la mer, de peſantes baleines nous ſuivaient. La chaleur, même dans un beau tems, était faible, & nous éprouvâmes que l'été de ces climats ne différait de l'hiver d'Angleterre que par la longueur des jours.

Le 15, nous eſſuyâmes une nouvelle tempête ; la mer devint affreuſe ; les lames étaient plus hautes, plus terribles que je ne les avais vues même en doublant le cap Horn avec le lord Anſon ; à chaque inſtant je croyais voir le vaiſſeau ſubmergé ; notre plus grande sûreté eût été de nous abandonner aux flots ſans voiles ; mais notre proviſion d'eau était ſi près d'être epuiſée, que nous devions craindre de nous éloigner du continent, ou de périr de ſoif. Il nous fallut donc garder une voile ; nous reçûmes des coups de mer terribles ; cependant nous reſiſtâmes, & le lendemain le vent s'affaiblit. Nous reprîmes notre route, & découvrîmes la terre le

18. Nous étions alors à dix-neuf lieues du cap des Vierges, qui forme au nord l'entrée du détroit de Magellan. Le calme alors ne nous permit pas d'approcher du rivage; il ceſſa, & je voulus entrer dans une large baie au fond de laquelle je croyais voir un port; mais nous le trouvâmes fermé par une chaîne de rocs cachés. La mer eſt en cet endroit très-poiſſonneuſe. Nous y vîmes pluſieurs marſouins pourſuivre d'autres poiſſons; ils étaient d'un blanc de neige tacheté de noir, & offraient un ſpectacle agréable & toujours varié. La terre paraiſſait ici, comme au port Déſiré, nue & déſolée, on n'y voyait que des dunes & point d'arbres.

Le 20, nous étions à la hauteur du cap Beautems; & à quatre lieues de diſtance, nous ne trouvâmes que peu de fond: il ſerait probablement dangereux d'en approcher de plus près. Nous allâmes juſqu'au cap des Vierges, & trouvâmes que la côte s'avance plus à l'orient qu'on ne le marque ſur les cartes. Nous paſsâmes ſur un banc de ſable large d'une lieue, & y laiſsâmes tomber l'ancre pour attendre la Tamar qui louvoya toute la nuit. Nous vîmes des guanaques paître dans les vallées, & à environ quatre ou cinq lieues du détroit, une colonne de fumée nous annonça des hommes. Nous la vîmes

vîmes encore le lendemain, & c'eſt vers elle que je dirigeai notre courſe. Je jetai l'ancre à deux milles du rivage; c'était en ce même lieu que les gens du Wager, après avoir franchi le détroit dans leur chaloupe, virent des hommes à cheval qui arborerent un drapeau blanc & les inviterent à deſcendre; ils ne purent le faire, quoiqu'ils le déſiraſſent; le vent ſoufflait avec une violence qui les obligea de s'éloigner de la côte; ils douterent ſi ces hommes étaient des Indiens ou des Européens qui avaient fait naufrage ſur ces côtes.

Mais il y a lieu de croire que c'étaient des Indiens; car à peine me fus-je approché du rivage, que le même ſpectacle s'offrit à mes yeux. Je vis une troupe de cavaliers arborer une eſpèce de pavillon ou de mouchoir blanc, & qui du rivage nous faiſaient ſigne de deſcendre ſur la terre. Curieux de connaître ce peuple, je deſcendis dans un canot avec des ſoldats bien armés, & m'approchai du rivage. Nous découvrîmes bientôt que cette troupe était d'environ 500 hommes, dont le plus petit nombre était à pied. Ils s'étaient avancés autour d'un eſpèce de promontoire, faiſaient flotter leur pavillon, & nous invitaient par des geſtes & des cris à nous rendre auprès d'eux. Je ne leur vis point

d'armes : cependant la prudence m'engagea à leur faire ſigne de ſe retirer en arriere, & ils le firent ſur le champ ſans ceſſer de nous appeller à grands cris.

Nous abordâmes avec beaucoup de peine, & après avoir fait ranger ma troupe, & lui avoir ordonné de garder ſon poſte, je m'avançai ſeul vers les Indiens. Ils reculerent à meſure que j'avançai ; alors je leur fis entendre qu'ils devaient m'envoyer un des leurs. Ils me comprirent, & un de leurs chefs qui, en comparant ſa taille avec la mienne, me parut avoir près de ſept pieds de haut, s'approcha de moi. La peau d'un animal ſauvage couvrait ſes épaules ; ſon corps était peint d'une manière hideuſe, l'un de ſes yeux était entouré d'un cercle noir, l'autre d'un cercle blanc, & le reſte de ſon viſage était ſillonné de raies de couleurs diverſes. A l'inſtant où ce coloſſe me joignit, nous prononçâmes l'un & l'autre quelques mots en ſigne de ſalut ; & j'allai avec lui joindre ſes compagnons à qui je fis ſigne de s'aſſeoir, & ils eurent cette complaiſance. Il y avait auſſi parmi eux de fort grandes femmes. Le ſon de pluſieurs voix réunies ſe fit entendre, & bientôt je vis des vieillards qui chantaient d'un ton grave & plaintif. Je ſuppoſai qu'ils célébraient

quelque acte de religion ; tous étaient vêtus de la même maniere. Les cercles autour de leurs yeux variaient par la couleur: les uns les avaient blancs & rouges, d'autres rouges & noirs: leurs dents blanches & bien rangées avaient l'éclat de l'ivoire : tous portaient une peau sur leurs épaules, quelques-uns avaient des especes de bottines avec une cheville de bois pour servir en guise d'éperons. Le reste de leur corps était nud. D'autres vinrent au galop se joindre à cette troupe. Je leur distribuai des grains de rassade jaunes & blancs, qui parurent leur faire plaisir. J'étendis une piece de ruban vert que je leur fis tenir: tous resterent tranquillement assis, & quoique ce ruban parut leur faire plus de plaisir encore que les grains de rassade, ls ne tenterent point de se l'arracher l'un à l'autre. Je le leur coupai en portions, longues environ de trois pieds, je les leur attachai autour de la tête, & ils les garderent sans y toucher tout le tems que je fus avec eux. Cette conduite leur fit honneur dans mon esprit ; & quoique mes présens ne pussent s'étendre à tous, ils ne témoignerent ni impatience de posséder ces brillantes bagatelles, ni curiosité pour les voir de plus près ; ils demeurerent à la place qu'ils avaient prise.

Ceux qui ſe formeraient l'idée d'un Indien preſque nud qui, paré des colifichets d'Europe, vient retrouver ſes compagnons dans les bois, pourraient le comparer à la fable de Gay, où il nous peint le *ſinge qui a vu le monde*. Cependant, à conſidérer ces ſauvages avec un œil philoſophique, leur paſſion pour des bagatelles reſſemble à la nôtre; nous ſommes peut-être plus ridiculement parés, plus avides & plus fiers de l'être; toute la différence eſt dans la variété de nos parures, dans l'abondance des moyens, & ſur-tout dans l'habitude de nous voir toujours chargés de ces bagatelles; le ſauvage aime le verre comme nous aimons le diamant, & nous n'avons pas plus de raiſon que lui.

Ces Indiens décorés par mes mains n'étaient point abſolument étrangers à ces colifichets brillans. En les conſidérant avec plus d'attention, j'apperçus parmi eux une femme qui avait des bracelets de cuivre jaune ou d'un or pâle, & quelques grains de colier de verre bleu attachés ſur deux longues treſſes de cheveux qui lui pendaient ſur les épaules; elle était d'une taille haute & maſſive, & ſon viſage était barbouillé de couleurs diverſes comme ſon corps. J'eſſayai de lui demander par tous les ſignes dont je pus m'aviſer d'où elle les tenait: mais je

ne pus m'en faire entendre. Un de ces Patagons me montra le fourreau d'une pipe de terre rouge ; c'était pour me faire comprendre que la troupe manquait de tabac, & qu'ils déſiraient que je leur en donnaſſe. Je fis un ſigne à mes gens, qu'ils crurent être une demande de ſecours, & trois ou quatre accoururent. Les Indiens avaient toujours eu les yeux fixés ſur eux, & dès qu'ils en virent quelques-uns s'avancer, ils ſe leverent en pouſſant un grand cri, & voulurent aller prendre leurs armes que ſans doute ils avaient laiſſées à quelque diſtance. Pour prévenir un accident & diſſiper leurs craintes, je courus au devant de nos gens, & du plus loin que je pus m'en faire entendre, je leur criai de retourner & d'envoyer quelqu'un avec tout le tabac qu'on pourrait lui donner. Les Patagons revinrent alors de leur frayeur, ils reprirent leur place à l'exception d'un vieillard qui s'approcha de moi pour me réciter une longue chanſon que je regrettais de ne pouvoir entendre. A peine il l'avait finie, que M. Cuming arriva avec le tabac. Cet officier avait ſix pieds de haut, & fut étonné de ſe voir métamorphoſé en petit homme devant ces Patagons, dont les moins grands étaient plus grands que lui, & dont la carrure était proportionnelle à la hauteur, ce qui eſt

aſſez rare dans les Européens de haute taille.

Après leur avoir diſtribué le tabac, les principaux d'entr'eux s'approcherent de moi; ils parurent m'inviter à monter à cheval avec eux & à les ſuivre vers leurs habitations; il eût été imprudent de ſe rendre à leurs inſtances; je leur fis entendre qu'il fallait que je retournaſſe au vaiſſeau; ces chefs me comprirent, furent fâchés & reprirent leur place.

Durant cette conférence muette, un vieillard poſait ſouvent ſa tête ſur des pierres, fermait les yeux pendant près de demi-minute, portait enſuite ſa main à la bouche & montrait le rivage. Je ſoupçonnai que le ſens de ces démonſtrations était que ſi je paſſais la nuit avec eux, ils me fourniraient quelques proviſions; mais je ne pouvais accepter ces offres, & bientôt je les quittai. Aucun d'eux ne ſe préſenta pour me ſuivre. Ils avaient un grand nombre de chiens dont ils ſe ſervent ſans doute pour la chaſſe des bêtes ſauvages, & de la chair deſquelles ils ſe nourriſſent en partie. Ils ont de très-petits chevaux, mal faits & mal tenus, mais très-vîtes à la courſe: leurs brides ſont des courroies de cuir avec un petit bâton qui ſert de mors; leurs ſelles reſſemblent aux couſſinets dont ſe ſervent les payſans Anglais. Les femmes montent à cheval

comme les hommes & ſans étriers ; tous allaient au galop ſur la pointe de terre où nous deſcendîmes, quoiqu'elle fut couverte de cailloux arrondis & gliſſans.

Dès que je fus de retour au vaiſſeau, je fis mettre à la voile. Nous entrâmes dans le détroit de Magellan ; ſa largeur eſt d'environ neuf lieues à ſon embouchure ; mon deſſein n'était pas de le traverſer, mais d'y chercher un mouillage commode pour y faire notre proviſion d'eau & de bois. Il me ſembla que ce parti était plus sûr que d'eſpérer trouver l'un & l'autre dans les isles de Falkland que je ne connaiſſais pas, & où je ne pouvais arriver qu'au travers d'une route incertaine. La marée, qui nous était contraire, me força de jetter l'ancre à trois milles du cap de Poſſeſſion, au levant de ces mondrains remarquables que Butkeley, d'après les apparences, a nommé les *Oreilles d'âne*.

Nous avançâmes le lendemain dans un eſpace d'environ douze milles ; nous paſsâmes dans cette route ſur un banc ignoré juſqu'ici, & qui ne laiſſa une fois que ſix braſſes & demie de fond. Nous pouſsâmes plus avant, juſqu'à l'entrée de ce qu'on appelle le premier goulet ; la marée montante en rendit le paſſage très-rapide. Durant cette courſe, nous ne vîmes ſur

le rivage qu'un ſeul Indien : c'était ſur la rive méridionale. Il nous fit des ſignes auſſi longtems qu'il put nous découvrir, mais nous ne pouvions, ni ne voulions les entendre. Nous apperçûmes quelques guanaques ſur les collines ; Wood avait tort d'aſſurer qu'on n'en trouve point ſur la Terre de Feu. Au-delà du premier goulet, le canal s'élargit beaucoup ; ce n'eſt que deux lieues plus loin qu'on découvre l'entrée du ſecond. La diſtance de l'un à l'autre eſt d'environ huit lieues. Le ſecond goulet eſt bordé dans l'eſpace de cinq lieues d'une côte très-élevée, nous le paſsâmes & fîmes des efforts pour arriver à l'isle S^e^ Eliſabeth ; mais le vent étant devenu contraire, il fallut jetter l'ancre à un mille du rivage de cette isle.

Sur le ſoir, nous y vîmes ſix Indiens qui ſemblaient nous appeller ; ils faiſaient de grands cris en y joignant des ſignes : la curioſité nous faiſait déſirer de deſcendre ; la fatigue des matelots fit que je m'oppoſai à ce déſir ; je voulus qu'ils ſe repoſaſſent, & pendant leur repos, les Indiens voyant leurs efforts inutiles, diſparurent & ne ſe montrerent plus.

La mer a dans cette partie du détroit différentes directions ; près de l'entrée, elle court au midi ; dans le premier goulet, elle a une

direction contraire; plus loin; elle retourne au midi, mais en conſervant une pente vers le couchant. Entre les isles Sainte-Eliſabeth & Saint-Barthelemi, elle court encore impétueuſement au midi; elle eſt là très-profonde, & le canal n'eſt large que d'un demi-mille.

Le 23, nous franchîmes l'eſpace entre ces deux isles, & nous approchant de la côte ſeptentrionale, nous jettâmes l'ancre à trois lieues de l'isle Saint-George, & attendîmes que la marée eut changé; nous allâmes quelques lieues plus loin, & alors je m'embarquai dans mon canot pour découvrir la baie d'Eau-douce. Nous deſcendîmes ſur la pointe *Sandy*, ou *Sablonneuſe*, & je ſuivis la côte en me promenant, tandis que le canot la prolongeait. Cette pointe eſt couverte de bois, elle a des ſources d'eau douce; les arbres, la verdure y offraient un coup-d'œil agréable, au moins dans une étendue de quatre à cinq milles. Au-deſſus de la pointe, on voit une plaine unie dont le ſol paraît fertile; la terre y était couverte de fleurs qui répandaient un parfum délicieux. On diſtinguait une quantité de graines différentes dans les endroits où les fleurs étaient tombées; nous y vîmes des pois dont la tige était fleurie. Au milieu de cette riante prairie, colorée de fleurs

diverſes, on voyait voltiger pluſieurs centaines d'oiſeaux, auxquels nous donnâmes le nom d'oies peintes, parce qu'elles avaient un plumage nuancé des plus belles couleurs. Nous fîmes près de douze milles ſur les bords de cette contrée coupée de jolis ruiſſeaux dont l'eau était pure & tranſparente.

Cependant il fallut abandonner ces lieux ſans nous y approviſionner; la baie ne s'offrit point à nos regards, & la côte était ſi bordée de rocs, que le canot ne pouvait y aborder ſans danger; l'eau y était baſſe & la mer s'y briſait avec force. Nous y trouvâmes un grand nombre de cabanes abandonnées il y avait peu de jours, car dans quelques-unes les feux allumés par leurs habitans, étaient à peine éteints; toutes étaient placées près des ruiſſeaux, ou dans le voiſinage de quelques ſources. En pluſieurs endroits on voit du céleri ſauvage & diverſes plantes ſalutaires pour les marins qui ont fait un long voyage.

Le ſoir, nous regagnâmes la pointe Sandy, & y trouvâmes nos vaiſſeaux à l'ancre à demi mille du rivage. L'air vif qu'on y reſpirait donnait à nos gens un appétit ſi violent, qu'ils auraient mangé en un jour la ration de trois. Les uns chaſſaient: les autres pêchaient; ceux-ci

prirent ſoixante gros ſurmulets ; ceux-là nous apporterent des oies, des ſarcelles, des bécaſſines & d'autres oiſeaux d'un très-bon goût. C'en était aſſez pour faire quelques bons repas.

Le 25, jour de Noël, nous allâmes plus avant ; nous apperçûmes la baie d'Eau-douce ; mais nous n'y arrivâmes pas, & nous réſolûmes de venir jeter l'ancre dans le port *Famine*. Bientôt nous découvrîmes la pointe Anne qui en forme la pointe méridionale ; nous ſuivions la côte, la mer y eſt très-profonde juſqu'à un mille du rivage. De la pointe que je viens de nommer, une chaîne de rochers s'étend dans la mer juſqu'à la diſtance de deux milles ; la pointe elle-même eſt très-eſcarpée, & pour arriver au port ſans danger, il faut s'avancer avec la plus grande circonſpection. Si l'on va au midi juſqu'à la riviere Sudger, on riſque d'échouer ; à un mille du rivage, on n'a plus que neuf pieds d'eau. Si on ſuit de près la pointe Anne, le fond eſt d'abord ſuffiſant ; mais il s'éleve ſubitement, & il ſerait imprudent de s'en approcher davantage quand la ſonde ne trouve que ſept braſſes. Le détroit n'a ici que quatre lieues de largeur.

Ce fut le 27 Décembre, qu'aidés de vents faibles, retardés par des calmes profonds, nous

nous vîmes en sûreté dans le port Famine : nous le trouvâmes tel que nous le désirions. On y est à l'abri de tous les vents, à l'exception de celui qui souffle entre l'orient & le midi ; le fond en est excellent ; on y peut même échouer sans danger. Le bois y est abondant, il y a de grandes forêts, & il n'est pas besoin de l'y aller chercher, les rivieres en amenent & en couvrent la côte, on pourrait charger mille vaisseaux de celui qui flottait dans les environs.

L'eau de la Sudger est excellente ; elle se décharge dans la baie ; mais on ne peut la remonter avec des bâtimens à rames que dans le tems du flux. J'y éprouvai un autre inconvénient : les arbres, que la violence des vents y fait tomber, y frappent les bateaux avec force, parce que le courant y est rapide ; plusieurs troncs demeurent enfoncés sous l'eau, & mon canot ayant donné contre l'un d'eux, fut percé du coup qu'il reçut, & dans un instant il fut rempli d'eau. Nous nous hâtâmes de gagner le rivage où nous eûmes de la peine à échouer ; là nous réussîmes à boucher sa voie d'eau, assez pour nous permettre de regagner l'embouchure de la riviere. Ses bords sont plantés d'arbres grands & superbes, je ne crois pas qu'on en voie de plus beaux ailleurs, ils pourraient four-

nir d'excellens mâts aux vaiſſeaux : il y en a qui ont plus de huit pieds de diamètre, quatre hommes en joignant les mains ne pouvaient les embraſſer. Le poivrier & la fauſſe canelle qu'on nomme l'écorce de Winter, y ſont très-communs. Ces beaux arbres, malgré la rigueur du climat, ſont animés par une foule innombrable de perroquets & d'autres oiſeaux du plus brillant plumage. La chaſſe des oies & des canards nous fourniſſait des repas excellens & variés : nous avions des poiſſons en abondance, & ce port Famine était pour nous un port d'abondance.

J'y ai ſouvent ſuivi les traces que les animaux y imprimaient ſur le ſable, mais je n'ai pu en voir aucun. J'y ai trouvé pluſieurs cabanes & pas un Indien. Tout le pays renfermé entre ce port & le cap Forward eſt très-agréable ; la terre y ſemble produire toutes les plantes utiles ; elle y eſt arroſée par trois belles rivieres & pluſieurs ruiſſeaux.

Je vins un jour au cap Forward, qui eſt à quatre lieues du port, & je déſirais aller plus loin encore : mais l'orage & une pluie violente nous forcerent de nous arrêter, d'y deſcendre pour y allumer un grand feu & y ſécher nos habits. Il y avait ſi peu de tems que les Indiens avaient quitté

la place où nous nous établîmes, que le bois à demi brûlé qu'ils y avaient abandonné, était chaud encore. A peine avions-nous allumé notre feu, que nous en vîmes briller un autre ſur la rive oppoſée dans la Terre de Feu. C'était probablement un ſignal que les Américains auraient entendu : nous nous embarraſsâmes peu de le déviner ; & après avoir ſéché nos habits & pris quelques rafraîchiſſemens, nous traversâmes le cap pour nous aſſurer de la direction du détroit ; nous vîmes qu'elle était vers le couchant en tirant un peu vers le nord. Les montagnes que je voyais dans l'éloignement me parurent d'une hauteur immenſe, taillées preſque à pic, & couvertes de neige de leur cîme juſqu'à leur baſe.

Je fis auſſi quelques incurſions le long de la côte du nord. Pendant pluſieurs milles, la campagne ſe préſenta ſous un aſpect digne de piquer la curioſité du voyageur ; la terre en quelques endroits était couverte de fleurs qui égalaient celles de nos jardins par leur éclat, par la variété de leurs couleurs & le parfum qu'elles exhalaient. Sans l'extrême rigueur des hivers, ce pays pourrait devenir par la culture un des plus beaux de la terre. J'avais fait dreſſer à l'entrée du bois une petite tente près d'un ruiſſeau, où trois hommes lavaient notre linge. Ils

s'endormirent ſur ſes bords ; mais après le coucher du ſoleil, les rugiſſemens des bêtes féroces vinrent les réveiller : les ténèbres & l'eſpèce d'abandon où ils ſe trouvaient dans ce lieu ſolitaire, en augmentaient encore l'horreur à leur imagination effrayée. Ces hurlemens qui devenaient toujours plus aigus, annonçaient l'approche de ceux qui les pouſſaient, leur force prouvait leur taille ; la terreur les glaça ; ils ſe leverent tremblans & parvinrent à faire un grand feu, qu'ils eurent ſoin d'entretenir. Sans doute ce feu empêcha ces animaux de pénétrer juſqu'à la tente : mais ils roderent autour toute la nuit, en rugiſſant d'une maniere effrayante ; à la pointe du jour, ils diſparurent, à la grande ſatisfaction de nos matelots tranſis de peur.

Dans ce port, non loin du lieu où le Dauphin était à l'ancre, il y a une montagne dont la forêt avait été abattue, & nous pensâmes que c'était dans le voiſinage que les Eſpagnols avaient fait un établiſſement. Un de nos matelots, en traverſant cette montagne, s'apperçut qu'en un lieu la terre réſonnait ſous ſes pas, comme s'il y eût eu un ſouterrain ; il revint, repaſſa, trouva que l'effet était toujours le même, & ſoupçonna qu'il y avait là quelque choſe d'enterré. Il m'en informa, nous nous y

rendîmes munis de bêches & de pioches. Je fis ouvrir la terre, aucun veſtige ſouterrain ne s'offrit à nos yeux: il ne parut pas même que jamais la terre y eut été remuée. Comme nous retournions au travers des bois, nous trouvâmes deux crânes extraordinaires, qui à l'inſpection des dents, paraiſſaient avoir appartenu à quelque bête de proie: mais nous ne pûmes en deviner l'eſpèce.

Nous avions fait notre proviſion d'eau, notre proviſion de bois: nous nous étions rafraîchis, rien ne pouvait donc nous retenir dans le port Famine, & nous en partîmes le 5 Janvier pour rentrer dans l'Océan & y chercher les isles de Falkland. Un vent contraire nous fit franchir avec lenteur le canal entre les isles Sainte-Eliſabeth & Saint-Barthelémi, les deux goulets & l'eſpace qui les ſépare; la marée nous força même de jeter l'ancre pour n'être pas forcés de reculer plus loin que nous ne le voulions. J'étais dehors des deux goulets; épuiſé de fatigues je crus devoir prendre quelque repos, & j'entrai dans ma chambre. Je n'y fus pas long-tems, que j'entendis le talonnement du vaiſſeau ſur un banc; je ſautai de mon lit, & courus ſur le pont. Je vis que le vaiſſeau avait donné ſur un banc fort dur, mais heureuſement il faiſait

un

un calme profond. Je fis porter une ancre en arriere où il y avait plus de profondeur, l'ancre prit fond, & le vaiſſeau coula vers lui & ſe dégagea. Il n'y avait pas quinze pieds d'eau où nous touchions,& la derniere ſonde avait donné treize braſſes ; de ſorte que le fond s'était élevé ſubitement de ſoixante-trois pieds. Aucun navigateur n'a fait mention de ce banc d'autant plus dangereux, qu'il ſe trouve ſur la route entre le cap des Vierges & le premier goulet, à une diſtance égale des côtes oppoſées ; il a plus de deux lieues d'étendue & une largeur preſque égale ; on en découvre quelques pointes lorſque la mer eſt baſſe, la mer briſe ſur d'autres, un bon vent rendrait ce banc funeſte à un vaiſſeau qui viendrait y donner. Nos chaloupes découvrirent un canal entre le banc & le rivage méridional, & les deux vaiſſeaux y jetterent l'ancre.

Nous ne marchions qu'avec de grandes précautions ; nos canots nous précédaient pour ſonder ; ils trouvaient toujours le fond très-inégal. Nous étions à peu près hors du canal, & nous attendions la Tamar qui était encore loin derriere nous, lorſqu'on me vint avertir que notre grand mât était fendu par le haut. J'y montai ſur le champ & le trouvai fendu en

effet dans une longueur conſidérable. Sans doute nous devions ce dommage à un violent coup de vent que nous avions eſſuyé il y avait quelques jours: nous ne pouvions que le fortifier avec une jumelle, & nous nous trouvâmes bien de cet expédient.

Des vents variables, quelquefois violens, quelquefois faibles, nous ſuivirent juſqu'à la pleine mer. Déjà nous avions perdu la terre de vue, quand il nous fallut attendre la Tamar. Le 12, j'apperçus de nouveau la terre, & j'imaginai que les isles qui paraiſſaient devant moi étaient celles de *Sebald de Wert*; elles avaient en effet l'apparence de trois isles; mais en nous approchant je trouvai qu'elles étaient réunies par une terre baſſe, dont la courbure formait une baie profonde. Je dirigeai les vaiſſeaux vers cette terre; elle s'étendait bien avant vers le midi, & je ne doutai plus que ce ne fût celle qui eſt marquée dans les cartes modernes ſous le nom de *New-Islands*. Deux chaînes de rochers qui ſe prolongeaient au loin, ſemblent en défendre l'approche. Si on en excepte la partie baſſe, elle n'offre que des rochers eſcarpés dont les cîmes pelées s'élèvent à une grande hauteur, ce qui lui donne beaucoup de reſſemblance avec la Terre de Feu. Tandis que je n'étais occupé

qu'à l'obſerver, j'entrai dans une baie dangereuſe où la mer devient ſi agitée au moindre vent qu'il eſt impoſſible de s'approcher du rivage. Les loups marins & les oiſeaux y couvrent la mer & la terre; nous y vîmes pluſieurs baleines nager lentement autour de nous.

Après nous être ſortis de cette baie, je m'approchai de la côte ſeptentrionale; le calme nous y ſurprit, la pluie tomba avec une violence extrême; bientôt des lames, plus élevées que je n'en avais vu encore, venant du couchant, coururent avec tant de rapidité que nous nous attendions à quelque ouragan; elles nous porterent vers le rivage avec violence & nous y auraient briſés, ſi un vent frais du ſud-eſt n'était venu à notre ſecours: il nous éloigna de cette côte, mais bientôt après le ciel ſe chargea de nuages épais, & la pluie devint plus forte; elle eût accéléré notre naufrage, ſi nous ne nous étions pas trouvés à quelque diſtance de la terre.

Le lendemain, 14 Janvier 1765, nous cotoyâmes le rivage & découvrîmes une petite iſle baſſe & unie, couverte de hautes touffes d'herbes qui avaient l'apparence de buiſſons: nous allâmes ſix lieues plus loin, & en vîmes une ſeconde, plus baſſe, pierreuſe, éloignée de la terre de

trois lieues qui forme en cet endroit une baie profonde. La mer écumait dans preſque tout cet eſpace & nous annonçait les rocs qu'elle cachait. Nous cherchâmes à entrer dans la baie. La côte depuis l'iſle pierreuſe, s'étendait au levant dans un eſpace de 7 à 8 lieues, elle était terminée par deux iſles baſſes : en nous approchant davantage, nous vîmes une ouverture qui avait l'aſpect d'une baie enfoncée & nous envoyâmes nos canots pour la reconnaître ; mais le vent s'étant renforcé, le ciel s'étant couvert de brouillards, il fallut nous éloigner, & nous n'évitâmes qu'avec peine les deux iſles baſſes. La mer était très-agitée, & je craignais avec raiſon que cette tempête ne nous devint funeſte ainſi qu'à nos canots expoſés à la merci des vagues. Cependant vers le ſoir le ciel s'éclaircit, & je revins vers l'ouverture d'où la crainte de nous perdre nous avait éloignés. Bientôt nous apperçûmes un des canots à une très-grande diſtance. Je m'en approchai ; c'était celui de la Tamar, qui après avoir reconnu l'ouverture, y avait pris terre, & s'était enſuite expoſé à l'impétuoſité des lames, à l'obſcurité des brouillards & à la pluie pour venir nous annoncer que cette ouverture offrait une baie commode. Nous y tendîmes avec toutes nos voiles, & nous trouvâ-

mes qu'elle ſurpaſſait même nos eſpérances. L'entrée eſt large d'un mille, l'ancrage y eſt par-tout ſûr, & l'on a près du rivage un fond ſuffiſant. Cette baie en a deux petites où l'on peut mouiller en toute ſûreté : chacune d'elles eſt embellie par un ruiſſeau qui vient s'y rendre & dont les eaux ſont pures & fraîches. Peu après, nous entrâmes dans une baie plus étendue encore qui offre le plus beau port du monde, & que nous nommâmes port Egmont : l'entrée eſt éloignée de 7 lieues de la petite iſle pierreuſe qui peut ſervir à y conduire les navigateurs : à trois lieues au couchant du port on voit une pointe de terre remarquable par le ſable blanc dont elle eſt couverte, & où les vaiſſeaux peuvent, à l'ancre, attendre le vent favorable pour entrer dans le port.

Nous jetâmes l'ancre dans le port Egmont, & là nous vîmes revenir l'autre canot. Tous les vaiſſeaux de l'Angleterre pourraient mouiller dans ſa vaſte enceinte à l'abri de tous les vents : au nord, il eſt défendu contre les vagues par des iſles entre leſquelles il n'y a point de paſſage pour les vaiſſeaux, excepté dans un ſeul que le vent du couchant rend dangereux, & que les écueils dont il eſt ſemé rendent plus dangereux encore. Une multitude de ruiſſeaux ſe déchargent dans cette baie & donnent les plus grandes

facilités pour y faire ſa proviſion d'eau. Les oies, les canards, les ſarcelles & d'autres oiſeaux s'y trouvent ſi abondamment que la ſatiété nous en fit perdre le goût : un canot revenant de la chaſſe nous rapportait ordinairement ſoixante & dix oies, & ſans tirer un coup de fuſil ; on ne les chaſſait qu'avec des pierres. Mais on n'y trouve point de bois ; quelques troncs d'arbres flottent le long des côtes, amenés ſans doute par les vents des bords du détroit de Magellan. Le céleri, l'oſeille ſauvage y donnent un ſecours ſalutaire contre le ſcorbut ; on y trouve des coquillages de toutes les eſpeces. Les loups marins & les pingoins y ſont en ſi grand nombre qu'on ne peut marcher ſur la terre ſans les faire fuir par troupes ; on rencontre encore le long des côtes des lions marins, dont pluſieurs ſont d'une taille énorme : cet animal nous parut très-formidable ; l'un d'eux m'attaqua inopinément, & j'eus bien de la peine à m'en dégager. Nous leur donnâmes ſouvent la chaſſe, & un ſeul de ces terribles animaux ſe défendait pendant une heure contre douze chaſſeurs qui avaient de la peine à le tuer. J'avais avec moi un excellent chien, mais une morſure d'un lion marin le mit preſqu'en pieces. Et ce ne ſont pas les ſeuls animaux qu'on doit redouter ſur ces côtes. Un de

nos officiers me raconta qu'il avait vu quatre animaux aſſez ſemblables à des loups, qui s'étaient avancés avec férocité pour attaquer les gens du canot où il était, & que n'ayant point d'armes à feu, ils avaient été contraints de fuir leur attaque. J'allai le lendemain ſur la rive méridionale & nous apperçûmes un énorme lion de mer; nous l'attaquâmes, & pendant le combat, un de ces quadrupedes vus la veille accourut ſur nous; mais il tomba mort au premier coup de feu qu'il reçut. J'aurais déſiré le prendre vivant & nous y aurions réuſſi, ſi ſon attaque eût été moins inopinée. A quelque diſtance que ces animaux viſſent nos matelots, ils couraient tout de ſuite ſur eux, & dans ce jour on en tua cinq. Ce quadrupede que nos gens appellaient un loup, a beaucoup de reſſemblance avec le renard excepté dans ſa taille & dans la forme de ſa queue : il eſt de la groſſeur du chien ordinaire, & ſes dents ſont longues & tranchantes. On en trouve un grand nombre ſur ces côtes; d'où y ſont-ils venus? c'eſt ce qu'on ne peut dire; car ces iſles ſont éloignées de cent lieues du continent. Ils ſe creuſent des terriers comme les renards. Autour de leurs trous, nous avons ſouvent vu épars des membres de loups marins & des peaux de pingoins qu'ils dévorent.

Pour éloigner ces animaux, nos gens mettaient le feu aux herbages, & la campagne était en feu pendant plusieurs jours, ils couraient alors ça & là, pour chercher une autre retraite.

La terre de ces isles est noire, friable, & sous cette premiere couche est un lit de terre glaise légère : elle pourrait être cultivée avec succès. Le chirurgien de la Tamar choisit un terrain près de l'aiguade, l'environna d'une haie & y planta divers légumes qui pourront être utiles à ceux qui viendront y relâcher après nous.

Pendant le séjour que nous y fîmes, nous forgeâmes une grande quantité d'ouvrages de fer qui nous étaient nécessaires. On y donnait chaque jour à l'équipage un excellent déjeuné : c'était une soupe de gruau & de celeri sauvage. Je pris possession de ce port & des isles adjaçantes au nom du roi de la Grande-Bretagne.

Ces isles paraissent être l'isle Pepys de Cowley. Il est dit dans la relation de ce voyage qu'il vit la terre sous le 47° de latitude méridionale, qu'elle lui parut inhabitée, qu'elle a une très-belle baie où mille vaisseaux pourraient être à l'ancre en sûreté ; qu'on y voit un nombre prodigieux d'oiseaux ; que la côte paraissait être très-poissonneuse. Mais il ajoute que la violence du vent était telle qui lui fut impossible d'y aborder &

qu'il fut obligé de cingler vers le midi jusqu'au 53° de latitude. Tous les traits avec lesquels il distingue l'isle Pepys conviennent aux isles Falkland, excepté la latitude qu'il lui assigne & les bois qu'il crut y voir; mais quant à ce dernier point, l'immense quantité de glayeuls & de joncs qui y croissent, donnent par leurs tiges élevées & rapprochées l'apparence d'une forêt, sur-tout à une certaine distance: les Français qui y descendirent en 1764, y furent trompés comme Cowley. Quant à la latitude, on a cru d'abord qu'il y avait erreur dans les chiffres & que 51 écrits d'une main tremblante ou peu exercée avaient été pris pour 47. Mais dans une relation écrite par Cowley lui même & déposée dans le Musеum Britannique, on a trouvé 47°, 40′ en toutes lettres; & comme il est certain qu'il n'y a point de terre à cette latitude, on peut croire que Cowley s'est trompé en l'observant; le tems était mauvais & son but n'était point de prendre des mesures exactes. D'ailleurs sa carte est très-conforme à celle qu'on a faite depuis: on y voit même le détroit qui sépare les deux principales isles, lesquelles reçurent le nom de Falkland par Stroug qui les visita en 1689, comme il donna le nom de Falkland-Sond au détroit même.

Il y a des raiſons pour croire que le premier qui a vu ce pays fut le capitaine Davis, aſſocié de Cavendish & qui navigeait dans ces mers en 1592. Sir Richard Hawkins vit deux ans après une terre qu'on croit être la même, & qu'en l'honneur de la Reine Elizabeth, il lui donna le nom de Virginie d'Hawkins. Long-tems après elles furent apperçues par deux vaiſſeaux Français qui étaient vraiſemblablement de St. Malo, & c'eſt la raiſon qui les fait appeler par Frezier les *Malouïnes*, nom qui leur a été conſervé par les Eſpagnols qui les poſſedent aujourd'hui. Je ſéjournai dans le port Egmont juſqu'au 27 Janvier; ce jour nous mîmes à la voile par un vent du couchant; mais à peine en étions nous déhors, que le vent devint un orage lequel, nous envelopa d'un brouillard épais qui nous cachait la vue des iſles pierreuſes, & nous expoſait au danger de nous briſer contre elles ou contre des rocs. Heureuſement le brouillard ſe diſſipa, & nous longeâmes la côte orientale: après avoir ſuivi cette direction pendant l'eſpace de cinq lieues, nous découvrîmes un cap remarquable, & d'un rocher voiſin, je donnai à celui-là le nom de la Tamar. Nous prolongeâmes notre courſe dans la même direction cinq lieues plus loin, & découvrîmes un rocher éloigné de la terre d'en-

viron cinq milles, je le nommai Editone : ſur la terre & vis à vis était un cap qui reçut le nom du Dauphin : la diſtance entre les deux caps eſt de 8 lieues. Il paraît qu'il y a là un grand enfoncement que j'apellai canal de Carliſle ; mais nous vîmes enſuite que cet enfoncement était l'entrée du détroit qui ſépare les deux iſles principales. Je ſuivis les côtes ſix lieues plus loin encore, & toujours au levant ; la terre me parut dans tout cet eſpace ſemblable à la côte orientale de la côte des Patagons : elle n'offre à l'œil que des dunes ſans un ſeul arbre ; on n'y découvrait que de hautes touffes de joncs & de glayeuls.

La terre tourne enſuite vers le midi, juſqu'à deux iſles baſſes, éloignées de la terre d'environ un mille. Là eſt un grand enfoncement que je nommai canal de Berkeley, (c'eſt celui que les Français ont nommé la baie Françaiſe). Nous allâmes encore à quelques lieues de là ; mais la côte devenant dangereuſe par la multitude de rochers & de briſans qui la bordent juſqu'à une grande diſtance du rivage, nous réſolûmes de nous arrêter. Le pays prend dans ſa partie méridionale un aſpect plus ſauvage ; il ne montre qu'une côte aride & déſolée ; les monts n'y ſont que des rocs nuds & eſcarpés dont le coup d'œil eſt triſte, & affreux. La mer devenait houleuſe & pou-

vait nous jeter ſur cette côte, je fis tourner la proue vers le nord & bientôt nous perdîmes de vue ces isles Falkland dont nous avions parcouru environ ſoixante & dix lieues de côte.

Nous cinglions vers le continent de l'Amérique, & nous le découvrîmes le 6 Février. Dans cette traverſée, le plus grand danger que nous courûmes fut occaſionné par les baleines; elles rodaient autour de nous en très-grand nombre. Nous fûmes au moment de donner ſur un de ces énormes poiſſons; un autre inonda notre pont de l'eau qu'il y ſouffla. Je tendais vers le port Déſiré où je devais trouver un vaiſſeau deſtiné à m'apporter les vivres néceſſaires à la longue navigation que j'allais entreprendre; en découvrant le port, je vis auſſi ce vaiſſeau : c'était la Floride, bâtiment en mauvais état, & que par cette raiſon, il fallait décharger; il était dangereux de le faire dans un canal étroit où le flot était ſi rapide; mais la néceſſité m'y forçait. J'entrai dans le port, mais le lendemain la Tamar & la Floride nous firent des ſignaux de détreſſe & je leur envoyai tous mes canots. Ces deux vaiſſeaux chaſſaient ſur leurs ancres, & allaient être jetés ſur la côte. On parvint avec peine à les ſauver de ce danger; le lendemain, ils y furent expoſés de nouveau, & nous les en ſauvâ-

mes encore. Ces difficultés qui ſe ſuccédaient me firent renoncer au projet de décharger la Floride ; je la fis réparer, & jumeller ſon mât de miſaine endommagé. Je lui prêtai ma forge pour faire les ferrures néceſſaires, & la mis en état de ſe rendre dans le détroit de Magellan où je pourrais la décharger ſans crainte. Il fallut faire des réparations à peu près ſemblables à la Tamar : ſon gouvernail était preſque hors d'état de ſervir, je le fis raſſurer auſſi bien qu'il était poſſible, eſpérant trouver dans le détroit le bois néceſſaire pour lui en faire un autre.

Le 13, la Floride étant réparée, je fis paſſer ſur ſon bord un de mes officiers qui avait une parfaite connaiſſance du détroit avec quelques matelots pour l'aider ; je lui prêtai deux de mes canots, & je pris les ſiens pour les faire reparer. J'ordonnai alors à ſon maître de ſe rendre au port Famine où je comptais la dévancer ; & j'attendis que la Tamar put me ſuivre. Elle le fit le lendemain.

Nous partîmes donc, & peu d'heures après nous découvrîmes la Floride qui s'était écartée trop au levant. Je continuai ma route, & vis un vaiſſeau qui ſembla nous ſuivre & régler ſa marche ſur la mienne, ce qui me fit naître des ſoupçons. Après avoir paſſé le premier goulet, j'at-

tendis la Floride qui était loin derrière nous; je revis ce vaiſſeau encore; j'imaginai qu'il voulait mettre obſtacle à notre navigation & je me mis en état de défenſe. Il s'y mit auſſi en conſervant l'avantage du vent. Nous demeurâmes dans cette ſituation juſqu'au ſoir, que le flux nous portant vers le rivage méridional, je fus obligé de jeter l'ancre. Le vent changea durant la nuit; & le jour naiſſant nous montra notre antagoniſte à trois lieues de nous. C'était le moment où la marée pouvait nous faciliter l'entrée du ſecond goulet & je réſolus d'en profiter; mais voyant le vaiſſeau inconnu mettre à la voile & nous ſuivre, je vins mouiller près du cap Grégoire; fis remonter nos canons que j'avais fait mettre à fond de cale, & ordonnai qu'on les plaçât d'un ſeul côté. Le vaiſſeau que j'obſervais, s'approchait ſans arborer de pavillon ainſi que nous, & nous faiſait errer de conjonctures en conjonctures. Dans ce moment, la Floride qui venait ſe ranger auprès de nous, donna ſur un banc de ſable & y demeura échouée. Alors le vaiſſeau inconnu arbora pavillon Français, & envoya deux canots au ſecours de la Floride: j'y envoyai deux des miens avec ordre de remercier les Français d'une maniere honnête; mais de ne pas leur permettre de monter à bord. La pru-

dence ſemblait me preſcrire cette précaution, mes ordres furent éxécutés, nos bateaux réuſſirent à remettre à flot notre vaiſſeau d'avitaillement, & vinrent me dire que le vaiſſeau étranger paraiſſait avoir un équipage nombreux & beaucoup d'officiers.

A ſix heures du ſoir, nous nous remîmes en marche, entrâmes dans le ſecond goulet, en ſortîmes & vinmes jeter l'ancre à la hauteur de l'iſle Ste. Eliſabeth. Le vaiſſeau Français mouilla dans un endroit peu ſûr, au midi de l'iſle Barthelemi, & j'en conclus qu'il ne connaiſſait pas bien le canal. Nous cinglâmes le lendemain entre les deux iſles dont je viens de parler, & paſſâmes ſur un banc que des navigateurs regardent comme très-dangereux; ils conſeillent de raſer de près la côte occidentale de l'iſle Ste. Elizabeth, d'où l'on peut en ſûreté cingler au midi. Des vents variables entremêlés de calme nous retardaient; ils ſuſpendaient notre marche & je réſolus de nous faire trainer par des canots à la rame dans le port Famine : à ſix heures du ſoir du 20 Février, nous y laiſſâmes tomber l'ancre & bientôt après le vaiſſeau Français qui nous avait ſuivis, paſſa devant nous, dirigeant ſa courſe au midi. Je conjecturai qu'il venait des iſles Falkland où les Français avaient alors un établiſſement,

& qu'il venait reconnaître le détroit, ou y chercher du bois pour ſa colonie. Nous fûmes occupés pendant les cinq jours qui ſuivirent à décharger la Floride que je renvoyai en Angleterre, & mettant à la voile avec la Tamar, je partis du port Famine, pour franchir le détroit avant que la ſaiſon fut trop avancée. Nous vîmes la pointe Anne, la pointe Shut-up, & cinglâmes vers le cap Forward; mais avec un vent très-faible. Dans cette route, nous apperçûmes le vaiſſeau Français à l'ancre, touchant preſque de ſa poupe à une forêt dont il avait abbattu pluſieurs arbres. Je ſus à mon retour en Angleterre que ce vaiſſeau était l'Aigle, commandé par M. de Bougainville & que ſon but avait été de faire proviſion de bois pour la nouvelle colonie que la France avait établie aux iſles Falkland.

De la pointe Shut-up au cap Forward, il y a ſept lieues : le détroit y a huit lieues de large; le vent était toujours très-faible & dans un jour il faiſait preſque le tour du compas : mais il leur ſuccéda enſuite des vents aſſez forts, & des raffales ſubites & ſi violentes qu'à chaque fois il fallait plier toutes les voiles : nous ſoutinmes cependant contr'elles; mais nous cherchions de l'œil un lieu où nous puſſions jeter l'ancre. Il y avait une baie à deux lieues au midi du cap Forward

Forward, j'y tendais, je la fis ſonder & y entrai enfin : un ruiſſeau d'eau fraiche s'y jette dans la mer. Nous y demeurâmes à l'ancre juſqu'au lendemain : alors nous nous remîmes en route, vîmes le Cap Holland, puis le cap Gallant qui en eſt à cinq lieues. Ce dernier eſt très-élevé ; c'eſt une eſpèce de roc taillé à pic. Plus au midi eſt l'iſle Charles : au levant du cap Holland eſt la baye Wood ; elle eſt belle, ſablonneuſe, & offre un ancrage ſûr. Les montagnes qui bordent ici le détroit des deux côtés, ſont je crois, les plus hautes, les plus affreuſes qu'on puiſſe voir, à l'exception peut-être des Cordelières : elles ſont eſcarpées, hériſſées de pointes aiguës, & couvertes de neige de leur ſommet à leur baſe.

Depuis le cap Gallant la direction de la côte tourne au couchant juſqu'à la pointe du paſſage qui forme la partie orientale de la baie Elizabeth : c'eſt une terre baſſe d'où part un banc qui s'étend au loin. C'eſt dans cet eſpace que ſont répandues les iſles Charles, Monmouth & Rupert ; elles rendent le canal fort étroit ; il n'eſt que de deux milles vis-à-vis de la derniere. Il faut laiſſer ces iſles au midi & côtoyer le rivage ſeptentrional. Nous le fîmes, & vinmes jeter l'ancre dans la baie Eliſabeth où nous trou-

vâmes un fond très-fûr. Un ruiſſeau d'une eau excellente, vient s'y décharger.

Malgré la bonté du fond, des raffales violentes nous mirent en danger dans cette baie; il fallut employer nos forces, notre expérience & nos ancres pour nous maintenir contr'elles, ou pour regagner le terrain qu'elles nous avaient fait perdre. Le tems ſe modéra enſuite, & nous partîmes le 1er Mars pour continuer notre route. Nous vîmes la baie Muſele, plus loin la rivière Batchelor, puis le canal de St. Jérôme; mais nous tentâmes vainement d'aller plus loin; le vent ſe calma, le reflux nous fit retrograder, & nous vinmes jeter l'ancre à la nuit près de la rivière Batchelor. Dans cette route, nous vîmes d'abord des feux & enſuite des pirogues près du canal de S. Jérôme; ces pirogues nous ſuivirent, nous approcherent, tournerent autour de nous; mais il n'y en eut qu'une qui oſa nous aborder & dont les hommes vinrent à bord. Cette pirogue était mal conſtruite & l'était d'écorce d'arbres. Ceux qui la montaient étaient au nombre de ſept, quatre hommes, deux femmes & un enfant: ils paraiſſaient très-miſérables, étaient nuds, à l'exception d'une peau très-puante de loup marin jetée ſur leurs épaules; ils étaient armés d'arcs & de flèches qu'ils nous préſente-

rent pour quelques grains de collier ou autres bagatelles; les flèches, longues de deux pieds, ſont faites de roſeaux & armées d'une pierre verdâtre; les arcs ſont longs de trois pieds, & la corde eſt faite de boyau.

Près de la rivière Batchelor eſt un banc ſur lequel flottent des goemons: ils ſervent à le faire reconnaître & à l'éviter: il paraît que ſes bords ſont peuplés, car nous y vîmes beaucoup d'hommes nuds à qui nous fîmes des préſens de rubans, de grains de verre, & ils en furent enchantés. Je deſcendis & les viſitai à mon tour; ils me reçurent avec toutes les expreſſions de l'amitié: ils s'empreſſerent d'apporter des fruits qu'ils venaient de cueillir & de les offrir à moi & à mes officiers qui ſeuls étions venus à terre pour ne pas les effrayer. Ces fruits & quelques moules paraiſſent faire la plus grande partie de leur ſubſiſtance.

Nous nous éloignâmes de ces bords le lendemain; mais nous fîmes peu de chemin, le vent nous laiſſa, la marée nous fut contraire & nous força de jeter l'ancre ſur un banc: nous avions paſſé le canal de S. Jérôme, & le cap Quad n'était plus qu'à huit milles de nous: dans cet endroit du canal les marées ſont extrêmement fortes,

mais irrégulieres, elles vont au levant depuis neuf heures du matin juſqu'à cinq du lendemain, & enſuite de cinq à neuf du jour ſuivant dans une direction oppoſée : le vent ſe leva & nous repouſſa dans le canal de St. Jérôme où nous nous trouvâmes dans le plus grand danger, environnés de rocs contre leſquels la mer ſe briſait avec violence ; nos ancres purent à peine nous ſauver. Heureuſement le vent s'affaiblit & la marée vint nous favoriſer ; nous en profitâmes ; quand elle nous redevint contraire, il nous fallut chercher une baie que nous trouvâmes ſur le rivage ſeptentrional au levant du cap Quad qui en eſt à plus d'une lieue : mais nous ne pûmes jamais y parvenir & il fallut revenir à l'embouchure de la riviere Batchelor.

Nous lutions depuis près d'un mois pour franchir le détroit, & nos vains efforts ne nous découragerent point : repouſſés une fois encore vers cette riviere Batchelor, je réſolus de la viſiter : je la remontai pendant une eſpace de quatre milles ; elle eſt profonde & large dans quelques parties, l'eau en eſt très-bonne ; mais pour y parvenir, il faut être favoriſé de la marée.

Le 5 Mars, aidé par le flux, traîné par nos bâtimens à rames, nous eſpérâmes entrer dans la baie que j'avais fait reconnaître ; le fond en

était excellent, ſix vaiſſeaux peuvent y être en ſûreté; mais nous ne pûmes y arriver, je n'en pus trouver un autre, & nous demeurâmes dans le canal juſqu'au lendemain, expoſés au calme & à la marée, ſur un banc où nous avions jetté l'ancre. Enfin, nous franchîmes le cap Quad & nous vinmes aborder dans une petite baie, près d'une isle pierreuſe; nous y trouvâmes une multitude de coquillages de différentes eſpèces. La Tamar qui n'avait pu nous ſuivre jeta l'ancre à quelque diſtance. Un calme parfait nous y arrêta: le détroit eſt là d'environ quatre milles de large; il eſt bordé des deux côtés de montagnes couronnées de rochers nuds, eſcarpés, couverts de neige, cachés dans les nuages; elles ſemblent n'être que des ruines d'un monde bouleverſé, & offrent l'aſpect le plus affreux.

Les marées étaient encore très-fortes & très-irrégulieres. Nous parvinmes à cinq lieues au couchant du cap Quad, dans un petit havre défendu par deux gros rochers entre leſquels on jette l'ancre. Il ne peut gueres recevoir plus d'un vaiſſeau. Nous y paſſâmes la nuit, & le lendemain, un brouillard épais nous environna; je deſcendis à terre dès qu'il fut diſſipé, & j'y trouvai beaucoup de coquillages, mais point

d'habitans. Près de là, eſt une ſuperbe caſcade, & plus loin des baies commodes, où les plus grands vaiſſeaux pourraient ſe retirer en pleine ſûreté. Nous remplîmes notre canot de très-belles moules, & retournâmes à bord.

Un vent frais vint enfin hâter notre courſe; nous paſſâmes le cap Monday, puis celui d'Upright ſitué ſur la côte méridionale; mais là, nous eſſuyâmes un orage aſſez violent; un ciel chargé d'épais nuages ne nous laiſſa voir des écueils que lorſque nous fumes ſur eux; nous n'eûmes que le tems de nous détourner rapidement pour éviter le naufrage: ces écueils dangereux ſont au nord du dernier des caps dont j'ai parlé, à environ trois lieues de diſtance. Le ciel s'éclaircit, nous vîmes la partie du détroit qu'on nomme la Longue-rue, & nous y tendîmes en raſant de près le rivage méridional, dans l'eſpérance d'y trouver un abri ſûr; mais bientôt un nouvel orage nous fit rebrouſſer chemin juſqu'à trois lieues au levant du cap Monday. Nous trouvâmes dans ce lieu une baie profonde, où nous jetâmes l'ancre près d'une isle qui en occupe le fond. Nous fûmes heureux de l'avoir trouvée; car les vents, la pluie nous auraient expoſés à de plus grands dangers encore. La mer élevait des lames énormes qui ſe

briſaient avec fureur ſur les rochers voiſins ; elles nous forcerent à quitter encore notre ſituation dans cette baie qui forme au fond un baſſin dont l'entrée n'eſt pas profonde ; mais l'intérieur l'eſt ſuffiſamment pour les vaiſſeaux. Nous y reſtâmes juſqu'au 15 Mars, forcés à cette inaction par une tempête continuelle, des brumes impénétrables, & une pluie conſtante.

Dans cet intervalle, je fis viſiter la côte, où l'on trouva des baies ſûres & commodes, où l'on vit des Américains qui nous donnerent un chien, & l'une de leurs femmes offrit auſſi ſon enfant qu'elle allaitait. Peut-être on ſe trompa ſur le ſens de ſon offre ; mais ſi elle fut en effet ce qu'on l'a cru être, elle prouve une grande dégradation dans les ſentimens les plus naturels, ou une pauvreté extrême qui fait taire la nature.

Cette longue pluie en ſe diſſipant, nous laiſſa voir toutes les montagnes couvertes de neige, & l'hiver prit ſubitement poſſeſſion de ces contrées triſtes & ſauvages. Nos matelots preſque ſans vêtemens étaient roidis par le froid & percés par les pluies ; je leur fis diſtribuer deux balles de gros drap de laine, reſſource utile pour eux comme pour les officiers.

Nous recommençâmes notre route & nos efforts, repaſſâmes le cap Monday & nous repo-

fâmes la nuit dans une des baies qui le touchent. La pluie, les vagues nous inondaient encore, nous eſſayâmes en vain d'aller plus avant le lendemain; ce ne fut que dans l'après midi que nous nous remîmes à luter contre les vents & les flots; nous ne pûmes les vaincre, & forcés de reculer, nous vinmes jeter encore l'ancre dans la baie que nous avions quittée deux jours auparavant, & y paſſâmes deux jours au milieu de la tourmente, battus par des raffales, percés par une pluie qui nous glaçait. Un coup de vent terrible ébranla le vaiſſeau, lui fit perdre ſa ſituation, & ce ne fut qu'avec beaucoup de peines que nous réuſsîmes à l'y remettre.

Le 21, nous ſortîmes pour la troiſieme fois de cette baie, nous fîmes de nouveaux efforts pour vaincre le courant qui nous était contraire, nous gagnâmes quatre milles, & le vent s'étant calmé, nous en perdîmes deux rapidement: heureux de trouver un mouillage qui nous permît de conſerver le faible avantage que nous avions gagné. Nous y paſſâmes une nuit déſagréable: la mer était ſi agitée, que nous préférâmes nous remettre en route plutôt que d'y demeurer expoſés ſans nous mouvoir. Une pluie continuelle ajoutait à nos fatigues. Tant d'obſtacles ne ralentirent point notre ardeur; au

milieu des peines & des dangers nos équipages furent gais, ils parurent contens, & ce que nous n'oſions eſpérer, ils jouiſſaient d'une ſanté conſtante.

Le 22 Mars, je m'apperçus que la marée nous devenait favorable & je me hâtai d'en profiter. Nous atteignîmes encore une fois la baie ſituée au levant du cap Monday, où la Tamar moins malheureuſe que le Dauphin, nous attendait à l'ancre. Cette baie a un fond ſûr, deux ou trois vaiſſeaux de ligne pourraient trouver place pour s'y amarrer.

Déjà la mer du Sud nous envoyait des vagues auſſi fortes que j'en euſſe jamais vues, nous marchions vers elle, & nous appercevions de nos progrès. Le 23, vers le ſoir, nous mouillâmes dans une baie très-ſûre, au fond de laquelle ſe trouve un canal profond qui peut ſervir à la faire connaître: elle eſt à une lieue au levant du cap Upright; & eſt formée par une iſle baſſe. Nous y paſſâmes deux jours, pendant leſquels je fis chercher une baie au couchant du même cap qu'il eſt facile de découvrir parce qu'il eſt très-élevé & taillé à pic; au midi, il préſente un coup-d'œil effrayant; il eſt bordé juſqu'à une grande diſtance de rochers à fleur d'eau, ſur leſquels la mer briſe avec un bruit horrible.

Nous quittâmes notre aſyle pour le franchir, le 26; mais ſur le ſoir, le ciel ſe couvrit, le vent s'éleva, nous ne vîmes nul endroit ſur la côte méridionale où nous puſſions nous réfugier pendant la nuit; il fallut ſe diriger vers la côte oppoſée. Je fis marcher la Tamar devant nous, je lui fis allumer des feux, & tirer un coup de canon toutes les fois qu'elle croirait devoir changer de route. Le vent nous devint contraire & augmenta de violence, la tempête fut plus effrayante, le ciel & la terre ſe confondaient dans les ſombres nuages qui les couvraient: la pluie ſemblait annoncer un nouveau déluge, & nous allions nous trouver au ſein d'une nuit ténébreuſe, au milieu d'un canal environné de rocs & d'écueils. Nous voulûmes plier une de nos voiles, elle fut emportée avant que nous euſſions pu y réuſſir; les vagues énormes inondaient notre vaiſſeau en s'y briſant. Bientôt nous perdîmes de vue la Tamar, & nous paſsâmes une nuit bien inquiète. A trois heures & demie du matin, nous nous trouvâmes près d'une terre très-élevée ſur le rivage du Sud, & nous nous en éloignâmes auſſi promptement que nous le pûmes: la tempête ne diminuait pas, au contraire, elle ſemblait prendre de nouvelles forces, & la pluie tombait par torrens. A chaque

inſtant nous nous attendions à voir le vaiſſeau ſe briſer contre un écueil. Le jour commença de poindre, mais ne put nous montrer la terre dont nous étions peu éloignés. A ſix heures, nous vîmes le rivage méridional, & bientôt après la Tamar; ce fut une grande joie pour nous. Il était inutile de lutter contre une tempête ſi conſtante, & nous réſolûmes de revenir dans la baie dont nous étions partis le jour auparavant, à celle au levant du cap Monday. Les deux vaiſſeaux y jettèrent l'ancre vers le ſoir. Les vagues nous y ſecouaient avec violence; mais nous nous trouvions encore trop heureux d'avoir pu gagner un mouillage.

Les obſtacles que nous trouvions prenaient leur ſource dans la ſaiſon trop avancée; alors le paſſage du détroit eſt auſſi difficile que dangereux. Les vents très-forts & variables; les tempêtes, la rapidité des courans, des pluies dont on a peu d'exemples ailleurs, des brouillards ſi épais qu'on ne diſtingue rien à deux fois la longueur du navire, rendent cette navigation preſque impraticable.

Nous paſsâmes les deux jours ſuivans dans cet aſyle, mais non ſans trouble & ſans crainte. La Tamar y fut jettée près des rochers; elle fit de vains efforts pour s'en retirer, & nous appella

à ſon ſecours. Nous y courûmes & parvinmes à la retirer du danger. Mais le lendemain la mer s'agita d'une maniere effrayante ; les vagues qui nous aſſaillaient s'élevaient plus haut que nos mâts, & comme le fond ſur lequel nous étions ancrés était mauvais, nous étions dans une crainte continuelle de voir nos cables coupés. Si ce malheur nous était arrivé, notre vaiſſeau aurait été mis en pieces ſur les rochers voiſins, & ſur leſquels la mer briſait avec une fureur inconcevable, & un bruit ſemblable à celui du tonnerre. Nous prîmes toutes les meſures poſſibles, commandées par le tems & les circonſtances. Ce ne fut que le premier Avril que la tempête ceſſa ; mais le ciel était toujours obſcur, & la pluie ne diminuait point. Toujours occupés à prévenir les dangers qui nous environnaient, nous réparions nos cables, nous prenions des ſituations différentes, nous faiſions chercher une retraite plus sûre. On trouva deux autres baies ſur le rivage ſeptentrional, & l'on y vit des Américains. Leurs pirogues étaient d'une conſtruction bien différente de celles que nous avions vues dans le détroit. Elles étaient faites de planches couſues enſemble, au lieu que les autres n'étaient que d'écorces d'arbres, nouées aux deux bouts & traverſées dans le

milieu par un morceau de bois court pour les tenir ouvertes, ainſi que les enfans font dans les bateaux fabriqués avec des coffes de pois. Cependant ces Américains, qui avaient des pirogues plus sûres, paraiſſaient plus ſtupides qu'aucun de ceux que nous avions rencontrés. Ils étaient nuds, malgré la rigueur du froid; ils n'avaient qu'une peau de veau marin jettée ſur leurs épaules; un morceau de baleine pourrie & infecte était le mèts dont ils ſe regalaient. L'un d'eux découpait cette charogne avec les dents & en préſentait les pieces à ſes compagnons qui les dévoraient avec la voracité gloutonne des bêtes féroces. Ils n'étaient pas ſans déſirs, ſans envie, car l'un de nos matelots s'étant abandonné au ſommeil, ils lui coupèrent le derriere de ſon habit avec une pierre tranchante qui leur ſert de couteau.

Le 4 Avril, nous tentâmes encore de nous avancer près de l'embouchure du détroit, & nous parvinmes à gagner la baie ſituée au levant du cap Upright ſur le rivage méridional. Nous y jettâmes l'ancre, & nous occupâmes à couper du bois, à faire notre proviſion d'eau. Dans cet intervalle, ſept ou huit Américains parurent dans une pirogue ſur la pointe occidentale de la baie, deſcendirent à terre & y

firent du feu. Nous les invitâmes par tous les moyens que nous pûmes imaginer à venir ſur nos vaiſſeaux; tous nos ſignes furent inutiles. Alors je réſolus d'aller à eux; je m'embarquai dans mon ïole,& m'introduiſis auprès de ces ſauvages en leur faiſant des préſens de peu de valeur, mais qui leur firent plaiſir. Nous fûmes bientôt bons amis, j'envoyai l'ïole chercher du pain & je demeurai ſeul avec eux ſur le rivage. Dès que mes gens furent de retour, je partageai le biſcuit qu'ils avaient apporté entre ces bons Américains, & je remarquai avec ſurpriſe que lorſqu'ils laiſſaient tomber quelques morceaux, aucun d'eux n'oſait le ramaſſer ſans ma permiſſion. Nos gens coupaient de l'herbe pour des moutons que nous conſervions encore à bord; dès que les Américains s'en apperçurent, ils coururent en arracher & en eurent bientôt rempli notre bateau. J'étais touché de leur attention, & en leur en témoignant ma ſatisfaction, je leur fis beaucoup de plaiſir. Ils s'attachèrent à nous, & nous ſuivirent lorſque nous revinmes à notre vaiſſeau; mais lorſqu'ils en furent près, ils s'arrêtèrent & le regardèrent avec une ſurpriſe mêlée de terreur. Je les invitai encore à y monter, je ne pus y déterminer que quatre ou cinq, & encore avec beaucoup

de peine. Je leur fis des préſens, ils ſe raſſurerent. Pour les amuſer, l'un de nos officiers joua du violon, d'autres danſerent. Enchantés de ce ſpectacle, impatiens d'en témoigner leur reconnaiſſance, ils envoyerent l'un d'eux à leur pirogue; il en rapporta un petit ſac de peau de loup de mer, rempli d'une graiſſe rouge dont il frotta le viſage du joueur de violon, & m'aurait fait le même honneur ſi je ne m'y étais refuſé; il fit tous ſes efforts pour vaincre ma modeſtie, & j'eus beaucoup de peine à échapper aux marques d'eſtime qu'il voulait me prodiguer. Après leur avoir donné quelques heures de divertiſſement, je leur fis entendre qu'ils devaient ſe rendre à terre; mais ils avaient tout oublié pour le plaiſir qu'ils trouvaient avec nous, & ce ne fut pas ſans peine qu'on put les déterminer à nous quitter.

Le 7 Mars, nous reprîmes notre route par un très-beau tems; nous paſsâmes le cap Upright; déjà nous en étions à quatre lieues, quand le vent s'affaiblit & nous laiſſa en butte au courant qui nous était contraire: nous perdîmes du terrain; mais un vent du couchant s'étant élevé durant la nuit, nous avançâmes au travers de l'obſcurité qu'un brouillard épais répandait autour de nous. Peu d'heures après, le vent

ſe renforça, la mer s'enfla, la pluie tomba avec force; loin d'avancer, nous retrogradions encore; nous prîmes le parti de nous rapprocher du rivage méridional, où nous découvrions une baie & nous y jettâmes l'ancre. Elle eſt à quatre lieues au couchant du cap Upright; elle n'a d'autre inconvénient qu'un fond peu sûr: mais les vaiſſeaux y ſont à l'abri de tous les vents: c'eſt une des meilleures retraites que nous euſſions trouvées encore dans le détroit. Nous n'en jouîmes pas long-tems, & le vent s'étant appaiſé, nous fîmes deux lieues & demie plus avant vers l'embouchure du canal. La nuit nous força de nous arrêter dans une bonne baie que nous découvrîmes difficilement, & d'où une raffale violente fut ſur le point de nous chaſſer avant que nous euſſions pu y jetter l'ancre. Si nous n'avions pu lui réſiſter, nous euſſions paſſé une nuit effrayante dans le canal, car le vent devint un ouragan terrible, accompagné de pluie & de neige.

Nous nous remîmes en route le lendemain par un vent aſſez violent. Nous paſsâmes le cap Pillar, reconnaiſſable à deux roches coupées en forme de tours qui terminent ſon ſommet; plus loin eſt une isle bordée de rochers qui préſente l'apparence d'une meule de foin.

Au-delà

Au-delà du cap Pillar le détroit s'élargit; il peut avoir près de huit lieues, bordé de terres d'une hauteur médiocre; au nord elle eſt moins élevée, au ſud elle eſt plus nette & il y a moins de dangers à la ſuivre: toutes deux ſont coupées & leurs bords ſont rapides. Là eſt l'isle *Weſtminſter*, ſituée plus près de la côte ſeptentrionale: près de l'embouchure, celle-ci eſt bordée d'islots & de rochers ſur leſquels la mer ſe briſe avec violence. Du dernier cap à celui qu'on nomme *Déſeada*, la côte tourne au ſud; ce ſont-là les bornes de la Terre de Feu: à ſept lieues du cap Déſiré, ſont des écueils dangereux que Narborough a nommé les *Juges*; des lames ſemblables à des montagnes tombent ſur eux & s'y briſent d'une maniere effrayante.

Arrivé enfin à la bouche du détroit, je redoutais à chaque inſtant de voir s'élever un vent contraire qui nous forçât d'y rentrer; heureuſement il venait entre le midi & le levant; je mis toutes les voiles dehors pour nous éloigner le plus vîte qu'il nous ſerait poſſible de ces lieux dangereux; nous fîmes près de trois lieues par heure. A huit heures du ſoir, nous étions à vingt lieues de ces côtes redoutables. Je facilitai, j'allégeai la marche de mes vaiſſeaux par

tous les moyens que je pus imaginer, & ces moyens la rendirent auſſi plus sûre.

Les difficultés & les dangers que nous eſſuyâmes pourraient faire croire qu'il eſt imprudent de tenter ce paſſage, & que le plus sûr eſt de doubler le cap Horn. J'ai paſſé par l'un & l'autre chemin, & je préfère celui que je viens de décrire; mais il faut le traverſer dans le mois de Décembre: alors le tems eſt beau, conſtant, agréable; une flotte entière pourrait le franchir en trois ſemaines; on y trouve un avantage ineſtimable: c'eſt une grande abondance de plantes ſalutaires, telles que le cochléaria & le céleri, des fruits & pluſieurs autres végétaux anti-ſcorbutiques; ce ſont elles qui nous firent ſupporter les plus grands dangers, les travaux les plus pénibles, auxquels nous fûmes expoſés pendant près de trois mois; on y a la facilité d'y faire des proviſions de bois & d'eau douce: mais pour jouir de ces avantages ſans rien qui les contrebalance, il ne faut pas y naviger dans la ſaiſon orageuſe de l'équinoxe.

Dès que nous fûmes ſortis du détroit, nous nous dirigeâmes au couchant, puis au nord, juſqu'à ce que nous euſſions découvert l'isle de *Maſafuero*; nous en étions alors à dix-huit lieues, & ne découvrîmes point encore celle de *Juan*

Fernandès; les nuages qui obſcurciſſaient l'horiſon du côté du nord nous en dérobaient la vue. Au coucher du ſoleil, nous étions encore à ſept lieues de la première. Nous paſsâmes la nuit en panne, & le lendemain j'envoyai des canots pour viſiter les bords & le fond de la côte orientale; ils n'y purent prendre terre, & je les ſuivis avec le vaiſſeau à trois milles de diſtance; la partie ſeptentrionale me parut autant inacceſſible que l'orientale: elle eſt bordée de rocs qui s'étendent au loin. Nous renoncions preſqu'au deſſein d'y aborder, mais avec regret, car l'aſpect en eſt riant. Des forêts en couvrent une partie; vers le nord, il y a des clarières couvertes d'un beau tapis verd où paiſſaient des chèvres ſauvages. Nos bateaux vinrent nous dire que vers le midi, il y avait un banc à une aſſez grande diſtance du rivage, ſur lequel on pouvait jetter l'ancre, & que vis-à-vis, il y avait une caſcade ſuperbe dont l'eau était très-bonne. Nos bateaux étaient revenus chargés d'une multitude de poiſſons pris à la ligne le long du rivage.

Nous jettâmes l'ancre ſur ce banc le 28 Avril, & nous envoyâmes nos canots à terre pour chercher une place où l'on put faire proviſion d'eau & de bois; mais comme la côte était remplie de rochers contre leſquels la mer ſe briſait avec

violence le long du rivage, je fis prendre à mes gens des corſelets de liège dont je m'étais pourvu avant mon départ ; ils donnent de l'aiſance au nageur, & l'empêchent de ſe briſer contre les rochers ; la deſcente ſe fit avec facilité, & nous nous pourvûmes de ce qui nous était néceſſaire. On court là d'autres dangers dont les corcelets ne peuvent défendre ; on y eſt expoſé à des poiſſons énormes & voraces, connus ſous le nom de *goulus de mer* ; pluſieurs fois quelque-uns de nos gens furent ſur le point d'en être dévorés. L'un de ces poiſſons, long de plus de vingt pieds, s'approcha du bateau, & ſe ſaiſit à la vue des matelots, d'un gros veau marin qu'il avala d'un ſeul trait. Un autre dévora encore un veau marin à mes yeux près de l'arrière de mon vaiſſeau. Nos gens tuèrent quelques chèvres, dont la chair était d'un goût excellent. L'une de ces chèvres avait été priſe & marquée ; ſon oreille droite avait été fendue d'une manière qui n'annonçait point un accident. Le poiſſon y eſt ſi abondant, qu'à la ligne & en peu d'heures, on pouvait en prendre pour nourrir l'équipage pendant pluſieurs jours. Quelques-uns de ces poiſſons peſaient juſqu'à trente livres, & tous étaient de bon goût.

Sur le ſoir, les lames s'enflerent ſi fort, que

le canot fut obligé de revenir ſans reprendre le canonier & un matelot qui rempliſſaient nos pièces d'eau: on découvrit encore une aiguade plus commode, où la lame ſe briſait avec moins de force qu'où nous étions, & nous y remplîmes dix de nos tonneaux. J'envoyai un canot reprendre le canonier & le matelot qui n'avaient pu même ſe rendre à la nouvelle aiguade; mais la lame était ſi groſſe qu'ils n'oſerent s'y haſarder. Je leur fis dire que ſelon les apparences il y aurait quelque coup de vent durant la nuit, qui chaſſerait le vaiſſeau du banc où il était ancré, & qu'on ſe verrait alors dans la néceſſité de les abandonner. Cette conſidération fit mettre le canonier à la nage & il revint au canot; mais le matelot dit qu'il ſe noyerait infailliblement, s'il ſe haſardait à le ſuivre, quoiqu'il eut un corſelet de liège; il préféra une mort naturelle, & ſe détermina à reſter dans l'isle; il fit des adieux fort tendres à ſes camarades & leur ſouhaita toute ſorte de bonheur. Cependant un des quartiers-maîtres ne pouvant ſe réſoudre à l'y abandonner, prit avec lui le bout d'une corde, ſe jetta au travers des vagues & nagea juſqu'au rivage où le matelot déplorait ſon ſort. Il lui montra les ſuites qu'aurait ſon étrange réſolution, & en lui parlant lui paſſa adroitement

un nœud coulant autour du corps, & cria aux matelots du canot de tirer la corde dont ils tenaient l'autre extrêmité : on le traîna ainſi juſqu'au bateau; mais il avait avalé tant d'eau qu'il paraiſſait être ſans vie lorſqu'on l'eut retiré de la mer. Ils le ſuſpendirent par les pieds, il reprit ſes ſens, & le lendemain on ne s'apperçut pas qu'il eut ſouffert.

Ce jour, je nommai M. Mouat capitaine du Dauphin ſous mes ordres, M. Cumming le remplaça comme capitaine de la Tamar, & M. Carteret, lieutenant ſur la frégate, vint prendre la place que ce dernier laiſſait vacante ſur mon vaiſſeau. Ces diſpoſitions faites, nous levâmes l'ancre & cinglâmes au nord; c'était le 30 Avril.

En ſuivant encore les bords de l'isle, nous pûmes découvrir un lieu plus propre à faire de l'eau que ceux dont nous nous étions ſervis. Deux jours après je me dirigeai vers le couchant pour chercher la Terre de Davis, qu'on place ſous le 27e degré 30 min. de latitude, à cent lieues au couchant de Copiapo. Je la cherchai vainement pendant huit jours, & ne voyant aucune apparence de la découvrir, j'abandonnai cette recherche, & cinglai entre le nord & le couchant, juſqu'à ce que j'euſſe rencon-

tré les vents aliſés, alors mon plan était de me diriger à l'occident, & de chercher les isles de Salomon, ou quelques terres nouvelles.

Le 10 Mai, nous vîmes autour du vaiſſeau des dauphins & des bonites; puis l'oiſeau ſolitaire, dont le plumage, brunâtre ſur le dos & aux extrêmités des ailes, eſt blanc dans tout le reſte du corps; ſon bec eſt court ainſi que ſa queue. Trois jours après, nous vîmes pluſieurs poiſſons d'une taille énorme; on les nomme *grampuſes :* il y avait tant d'oiſeaux autour de nous, que je crus être dans le voiſinage de quelque terre; mais du plus haut des mâts on ne découvrait rien dans toute l'étendue de l'horiſon: le 26, nous vîmes deux oiſeaux très-remarquables; ils étaient de la grandeur de l'oie & s'élevaient à une grande hauteur; leur plumage avait la blancheur & l'éclat de la neige, leurs cuiſſes étaient noires. Un eſpace calme, borné par une mer houleuſe, aida encore à me perſuader que j'avais paſſé au midi de quelques isles.

Le 22, par un vent léger, nous fûmes tourmentés par des vagues ſi elevées, ſi rapides, que nous nous trouvâmes dans un danger continuel de perdre nos mâts: pour échapper plus promptement à ce danger, je cinglai vers le nord, afin de

trouver plus-tôt les vents aliſés. Le ſcorbut commençait à ſe montrer parmi nos équipages, mes meilleurs matelots en étaient attaqués. Ce même jour nous vîmes deux bonites, & nous apperçûmes pluſieurs vols de ces oiſeaux qu'on ne rencontre que ſous les tropiques. Ceux-ci nous parurent plus gros qu'aucuns de ceux que nous avions déjà vus; leur plumage eſt d'un blanc vif, & leur queue n'eſt compoſée que de deux longues plumes.

Je vis encore deux autres grands oiſeaux quelques jours après: ceux-ci avaient le plumage noir, un collier de plumes blanches; leurs ailes étaient très-étendues, & leur queue garnie de longues plumes; leur vol était peſant, ce qui me fit penſer qu'ils ne pouvaient s'éloigner beaucoup des côtes. Cependant nous ne découvrions rien, & les vents aliſés nous manquaient encore; j'avais eſpéré les trouver à ſix degrés à l'oueſt de Maſafuero; nous en avions déjà parcouru 33 ſans en ſentir aucun ſouffle. Le 28, je vis un grand oiſeau qui avait le plumage blanc, nuancé de brun, & un autre qui l'avait noir, tacheté de blanc: ils étaient grands, très-beaux & aſſez familiers; ils ſe ſeraient poſés ſur nos vergues ſans le balancement du vaiſſeau.

Le 31, les oiſeaux parurent en grand nom-

bre ; cette circonſtance & d'énormes lames qui nous venaient du midi, me faiſaient toujours mieux penſer que la terre n'était pas éloignée ; cependant ce ne fut que le 7 Juin que nous la découvrîmes ; il était alors une heure du matin ; nous ſuſpendîmes notre courſe, & le jour nous montra une petite isle baſſe à deux lieues de nous ; plus loin, à trois ou quatre lieues d'elle, on en découvrit une plus étendue. Je cinglai vers la premiere ; elle nous offrait une perſpective riante : elle était ceinte d'une plage d'un beau ſable blanc : l'intérieur était planté de grands arbres dont les branches touffues étendaient au loin leur ombre, & formaient, ſans arbriſſeaux, des boſquets délicieux. Elle paraiſſait avoir cinq lieues de tour ; mais la mer ſe briſait avec tant de violence autour, qu'elle nous parut inabordable. Bientôt nous pûmes nous convaincre qu'elle n'était point déſerte ; des hommes parurent ſur la grève, armés de piques longues d'environ ſeize pieds ; ils allumerent des feux, qui ſans doute étaient des ſignaux, car l'inſtant d'après nous en vîmes briller ſur l'autre isle.

J'envoyai chercher un mouillage ; mais le canot fit le tour de l'isle ſans trouver de fond ; le rivage était bordé d'un roc de corail très-eſ-

carpé. Le ſcorbut faiſait alors les plus grands ravages ſur nos équipages ; & les malades qui s'étaient traînés ſur le tillac pour contempler cette terre fertile, apprirent avec déſeſpoir que la nature leur en défendait l'entrée ; ils voyaient une multitude de cocotiers chargés de fruits, dont le ſuc laiteux eſt peut-être l'anti-ſcorbutique le plus puiſſant que l'on connaiſſe ; ils croyaient y voir des limons, des bananes & d'autres fruits délicieux ; ils voyaient le rivage ſemé d'écailles de tortues. Ces rafraîchiſſemens les auraient promptement rendus à la vie ; une ceinture de rocs les éloignait de leur portée autant que s'ils en euſſent été ſéparés par la moitié du globe : en les voyant, ils n'en furent que plus malheureux ; l'imagination qui allége les maux quand elle eſt animée par l'eſpérance, les rend plus cruels lorſqu'elle en eſt abandonnée.

Je ne pus renoncer d'abord à l'eſpoir de trouver quelque adouciſſement à leurs maux. Je fis le tour de l'isle avec les vaiſſeaux ; les Indiens accoururent ſur la plage en pouſſant des cris, en faiſant des gambades ; ſouvent ils s'approchaient du bord, agitant leurs piques d'un air menaçant, & ſe jettant enſuite à la renverſe, où ils demeuraient quelques inſtans étendus comme

s'ils euſſent été morts, ſans doute pour nous faire comprendre qu'ils nous tueraient ſi nous tentions de deſcendre. Nous remarquâmes qu'ils avaient planté deux piques dans le ſable, au bout deſquelles ils avaient attaché un morceau d'étoffe qui flottait au gré du vent, & devant lequel pluſieurs ſe proſternaient, comme s'ils euſſent invoqué une divinité tutélaire. Durant ma navigation autour de l'isle, mes canots ſondaient le long du rivage ; mais lorſqu'ils voulurent s'en approcher, les Indiens jettèrent des cris effroyables, maniaient leurs lances avec fureur, & menaçaient avec de groſſes pierres ramaſſées ſur la rive. Nos gens n'y répondirent que par des ſignes d'amitié & de bienveillance, leur jettèrent du pain & de brillantes bagatelles, qu'ils ne daignerent pas regarder ; ils retirerent à la hâte quelques pirogues qui étaient ſur le bord, & les porterent dans les bois ; ils s'avancerent enſuite dans l'eau, & paraiſſaient épier le moment de ſaiſir notre canot pour le tirer ſur le rivage. Nos matelots craignant d'en être maſſacrés, brûlaient d'impatience de les prévenir en faiſant feu ſur eux ; mais l'officier qui les commandait les en empêcha. Le ſoin de notre conſervation m'aurait fait recourir à la force pour obtenir des rafraîchiſſemens qui nous

devenaient indiſpenſables ; mais ç'aurait été une inhumanité atroce que de leur ôter la vie pour prévenir des deſſeins que peut-être ils n'avaient pas, & ſans qu'il en réſultât aucun avantage pour nous.

Ces Indiens ſont d'une couleur tannée & bien proportionnés ; il ont l'air très-vigoureux & ſont très-agiles ; je n'ai pas vu d'hommes auſſi légers à la courſe. Ne pouvant aborder cette isle nulle part, je la quittai pour viſiter l'autre. Nos recherches ne furent pas plus heureuſes ici : nous découvrîmes qu'elle était formée par pluſieurs péninſules liées par des langues de terre ſi étroites, ſi baſſes, qu'elles ſont preſque au niveau de la mer qui briſe ſur elles avec violence. Chaque vaiſſeau envoya ſon canot armé pour ſonder & découvrir ſi ces isles ou cette isle n'avaient point de baie où l'on put pénétrer. En l'approchant, les cocotiers, qui élèvent leurs rameaux épais & chargés de fruits au-deſſus des autres arbres, étaient ce qui nous frappait le plus, & ce que nous regrettions davantage de ne pouvoir atteindre.

Dès que les habitans de ces isles virent nos canots s'approcher, ils accoururent en foule ſur le rivage, armés de lances & de maſſues ; ils les ſuivirent & leur faiſaient des geſtes menaçans

pour les empêcher d'aborder. Je fis tirer par-deſſus leurs têtes une piece de huit livres de bales; le bruit leur inſpira un effroi qui leur fit prendre la fuite avec précipitation, & ſe cacher dans les bois. Enfin, nos bateaux revinrent nous dire qu'il n'y avait nul moyen d'y deſcendre; qu'il n'y avait point de fond, même tout près du rivage. L'impoſſibilité d'en tirer aucun ſecours pour nos malades, nous pénétra de douleur : nous les nommâmes *Isles du Diſappointement*, & je les quittai pour en chercher quelque autre.

Le 9 Mai, vers le ſoir, nous découvrîmes une isle nouvelle à ſix ou ſept lieues devant nous. Nous nous arrêtâmes pendant la nuit, & au point du jour, nous nous en trouvâmes à trois lieues; elle nous parut longue & baſſe; le rivage eſt une belle plage de ſable blanc bordé d'un rocher de corail; elle préſente un aſpect agréable, & eſt embellie par de beaux arbres, entre leſquels on diſtingue le cocotier. Nous en ſuivîmes la côte à la diſtance de demi mille. Dès que les Indiens nous apperçurent, ils allumerent de grands feux, ſans doute pour répandre l'allarme parmi les habitans les plus éloignés, & coururent ſur le rivage armés de lances & de maſſues.

On appercevait au-delà des terres de ce côté de l'isle, un grand lac ſalé dont l'étendue paraiſſait être de deux ou trois lieues, & n'était ſéparé de la mer vers le couchant que par une langue de terre très-étroite : il y avait dans ce lac un islot éloigné d'une lieue de la pointe vis-à-vis laquelle nous étions arrêtés. Là eſt un village que les ombrages d'un bois de cocotiers garantiſſaient des rayons brûlans du ſoleil. J'envoyai ſonder ; mais nos canots trouverent toute la côte bordée par-tout d'un rocher auſſi eſcarpé qu'un mur de corail. Nous nous mîmes en travers de cette entrée, où nous vîmes une centaine d'Indiens s'avancer dans l'eau juſqu'à la ceinture en bon ordre ; ils avaient pour armes la lance & la maſſue ; l'un d'eux portait une longue perche, au haut de laquelle était attachée une pièce de natte que nous prîmes pour un drapeau. Ils faiſaient continuellement de grands cris, & bientôt après pluſieurs grandes pirogues deſcendirent le lac pour ſe joindre à eux. Nos canots leur faiſaient tous les ſignes poſſibles d'amitié, & les pirogues s'en approcherent ; j'eſpérais qu'il s'établirait entre nous un commerce de bienveillance : mais je me trompais ; il parut que leur deſſein était d'échouer nos bateaux ſur le rivage. Dans cet inſ-

tant pluſieurs Indiens s'élancerent des rochers dans la mer & nagerent vers nos canots; l'un d'eux ſauta dans le bateau de la Tamar, s'y ſaiſit de la veſte d'un matelot, ſe jeta à la nage entre deux eaux, & ne reparut que près du rivage où il rejoignit ſes compagnons. Un autre prit la corne du chapeau du quartier-maître & la tira vers lui au lieu de le lever, ce qui avertit ſon poſſeſſeur de le retenir. Nos gens ſouffrirent toutes ces tentatives avec patience, & les inſulaires triomphaient de leur impunité.

Mais n'ayant pu réuſſir de trouver un mouillage en ce lieu, nous ſuivîmes la côte juſqu'à la pointe la plus occidentale de l'isle; nos bateaux nous ſuivirent la ſonde à la main, & ne trouverent point de fond. Parvenus à cette pointe, nous découvrîmes une autre isle à quatre lieues vers le couchant de celle où nous étions. Nous nous étions éloignés de celle-ci d'environ une lieue; les inſulaires nous voyant éloigner, nous ſuivirent dans deux doubles pirogues; ils en avaient élevé les voiles; chacune d'elles portait trente hommes armés à leur maniere; ils paſſerent entre le vaiſſeau & le rivage, & paraiſſaient cingler ſur nos canots pour les attaquer. Je fis ſigne à ceux-ci de leur donner la chaſſe; ils coururent ſur elles, les

Indiens s'épouvanterent, laiſſerent tomber leur voile, & ramerent vers le rivage avec une viteſſe ſurprenante. Ils arriverent, échouerent leurs pirogues, & ſe réuniſſant à d'autres de leurs compagnons, ſe préſenterent pour défendre leur isle; ils étaient armés de pierres & de bâtons; nos gens firent feu ſur eux; deux tomberent; un troiſieme, percé de trois balles, eut encore la force de lever une groſſe pierre, & mourut en la lançant ſur ſes ennemis. Il vint tomber près de nos bateaux; ſes compagnons n'oſerent venir enlever ſon corps, mais ils emporterent les autres, & ſe retirerent ſur l'islot où étaient la plupart des leurs. Nos bateaux revinrent avec les pirogues, longues d'environ trente-deux pieds, d'une conſtruction curieuſe, faites de planches travaillées avec ſoin, ornées en divers endroits de ſculpture, & proprement couſues enſemble. La couture était recouverte d'une bande d'écailles de tortue artiſtement attachée, pour empêcher l'eau de pénétrer dans la pirogue, dont le fond était très-étroit, & c'eſt ce peu de largeur qui obligeait de les accoupler, en les aſſujettiſſant l'une à l'autre par des pieces de bois, de maniere qu'elles laiſſaient entr'elles un eſpace de ſix à huit pieds. Un mât était placé dans le milieu de chaque pirogue,

&

& la voile était tendue entre les deux mâts ; cette voile, faite de nattes, nous parut fort ingénieuſement travaillée. Leurs pagayes étaient bien faites, & leurs cordages, qui paraiſſaient être formés de l'écorce du cocotier, avaient la force des nôtres. Quand ces pirogues ſont à la voile, pluſieurs perſonnes s'aſſeient ſur les pieces de bois qui les tiennent unies.

Les vagues qui ſe briſaient avec violence contre le rivage, nous ôtaient l'eſpérance de nous procurer des rafraîchiſſemens dans cette partie de l'isle ; nous revinmes vers celle que nous avions quittée, pour ſonder encore autour de l'islot ; nous n'y trouvâmes point de fond. Les inſulaires s'étaient raſſemblés ſur la pointe près de laquelle nous les avions mis en fuite ; ils enleverent les pirogues qui ſe trouvaient ſur le bord de la mer ; mais pour prévenir un combat qui ne pouvait produire que des meurtres inutiles, je fis tirer un coup de canon dont les balles, en ſifflant ſur leurs têtes, les mirent en fuite.

Nos bateaux parvinrent cependant à deſcendre ſur l'isle avant le coucher du ſoleil ; nos gens ramaſſerent quelques noix de cocos & ne virent aucun habitant ; des coups de vent, une forte pluie, nous obligerent de louvoyer pendant la nuit, & nous revinmes le lendemain vis-

à-vis de l'isle ; nos bateaux partirent encore ; j'y avais fait descendre tous les malades qui ne l'étaient pas assez pour ne pouvoir quitter leurs hamacs. Nous descendîmes à terre ; nous vîmes des cabanes que les insulaires avaient abandonnées, & ne trouvâmes que des chiens qui ne cessèrent d'aboyer aussi long-tems que nous fûmes sur la terre. Ces cabanes étaient d'une chétive apparence ; toutes étaient couvertes de branches de cocotiers, mais leur situation était très-agréable. On y respirait un air frais & délicieux, à l'ombre d'un grand bois de beaux arbres d'espèces différentes, dont quelques-unes nous étaient inconnues. Les cocotiers fournissent aux habitans presque tous les besoins de la vie, la nourriture, les voiles, les bois de charpente & de construction. Ces habitans n'habitent probablement que les lieux où cet arbre utile se trouve. Le rivage était couvert de corail & de coquilles de grandes huîtres perlieres. On y en pourrait établir une pêcherie. Les habitans ne se montrerent que dans l'éloignement. Les hommes étaient nuds, les femmes portaient une espèce de tablier qui les couvrait de la la ceinture aux genoux.

Nos gens, en visitant une cabane, y trouverent un gouvernail déjà rongé de vers, qui

nous parut être de fabrique hollandaiſe ; ils y trouverent encore un morceau de fer battu, un de cuivre & quelques outils de fer, que les inſulaires avaient reçus ſans doute des Hollandais à qui était le petit bâtiment qui s'en ſervit du gouvernail. Ce vaiſſeau ſe briſa-t-il ſur cette côte? Les habitans avaient-ils tué ceux qui le montaient, ou étaient-ils revenus dans leur pays? C'eſt ce qu'on ne pouvait dire. On ne connaiſſait aucune relation qui nous en inſtruiſit : cette isle paraiſſait avoir été inconnue juſqu'à nous. Si le vaiſſeau périt ſur ces rivages dangereux, il dût laiſſer de plus nombreux débris ; mais il aurait fallu plus de tems que nous n'en pouvions donner pour faire ces recherches. J'emportai ces débris ; mais nous leur laiſſâmes un outil qui avait la forme d'une hache, & dont la tête était une coquille d'huître perliere ; peut-être avait-il été fait à l'imitation d'une hache, & ce qui pourrait le faire croire, c'eſt qu'il y avait parmi les outils que j'emportai, un morceau de fer qui paraiſſait avoir été fait en partie d'un de ces inſtrumens.

Près des cabanes des inſulaires, il y avait des bâtimens d'une autre eſpèce, ſemblables à des tombeaux ; ils étaient ombragés par de grands arbres ; les murs & le comble en étaient

de pierres, leur forme était celle des tombeaux quarrés qu'on voit dans les cimetieres de nos villages. Nous trouvâmes aux environs des caiſſes remplies d'os de morts, & ſur les arbres qui les couvraient, pendaient des têtes, des os de tortues & des poiſſons d'eſpèces différentes, renfermés dans des corbeilles de roſeaux. Nous prîmes de ces poiſſons ; il n'en reſtait que la peau & les dents ; ils paraiſſaient avoir été vuidés, & la chair en était deſſéchée.

Nos bateaux firent pluſieurs voyages à terre pour en rapporter des noix de cocos & des plantes anti-ſcorbutiques dont l'isle eſt couverte ; ſecours déſiré depuis long-tems, & qui rendit la la ſanté à nos malades.

L'eau douce qu'on y trouve eſt admirable, mais n'y eſt pas abondante. Les puits qui la fourniſſent ſont ſi petits, qu'on les deſſéche en y puiſant deux ou trois fois avec une coquille de cocos ; mais comme ils ſe rempliſſent de nouveau aſſez vîte, on pourrait, en les élargiſſant, les rendre plus utiles.

Nous n'y apperçûmes aucun animal vénimeux ; mais les mouches y ſont inſupportables ; elles nous couvraient de la tête aux pieds ; elles nous tourmentaient dans nos vaiſſeaux. Nous y vîmes des perroquets, des oiſeaux qui

nous étaient inconnus, des eſpèces de colombes d'une beauté ſi rare & ſi douces, ſi familieres qu'elles nous approchaient ſans crainte, & nous ſuivaient ſouvent dans les cabanes des Indiens.

Les inſulaires ſe cacherent pendant tout le jour; nous n'apperçûmes aucune fumée: ſans doute qu'ils craignirent que nous ne découvriſſions leur retraite. Le ſoir, nous nous retirâmes à bord, & le jour ſuivant nous partîmes pour viſiter la nouvelle isle que nous avions apperçue. Celle que nous quittions eſt à 69 lieues des isles du Diſappointement, & ſous le 14.e degré 29 min. de latitude méridionale.

Nous éprouvâmes ſur la nouvelle isle, les mêmes obſtacles qui nous avaient repouſſés à la précédente. La côte qui ſe préſentait à nous avait ſept lieues de long, & dans cet eſpace nous ne trouvâmes point de fond. Les habitans accoururent ſur le rivage dès qu'ils nous apperçurent, armés de lances & de pierres; ils nous ſuivirent le long de la grève; la chaleur était ſi grande, que cette courſe paraiſſait les épuiſer; on les voyait chercher à ſe donner de nouvelles forces en ſe plongeant dans l'eau, ou en s'étendant ſur le ſable que les vagues venaient d'abandonner; puis ils recommençaient à courir.

Dans cet intervalle, nos bateaux ſondaient

le long de la côte ; j'avais défendu à mes gens de faire aucune violence aux insulaires, à moins que la nécessité de leur propre défense ne les y obligeât ; j'avais ordonné encore d'employer tous les moyens possibles pour gagner leur bienveillance & leur amitié. Ils s'approcherent du rivage, & firent entendre qu'ils avaient besoin d'eau ; les Indiens les comprirent & leur firent signe de s'avancer plus loin de la côte, ils les suivirent jusqu'à un village formé de cabanes semblables à celles que nous avions visitées. Le nombre des Indiens s'y accrut. Nos bateaux raserent le rivage le plus près qu'il était possible, & les vaisseaux se préparerent à leur envoyer du secours & à les soutenir avec l'artillerie.

Nous vîmes alors un vieillard descendre du village vers le bord de la mer ; il était suivi d'un jeune homme. Sa taille était haute & il paraissait vigoureux ; une barbe blanche qui lui descendait jusqu'à la ceinture, lui donnait un air vénérable. Il semblait avoir l'autorité d'un chef ou d'un roi. Il fit un signe, & les insulaires se retirerent à une certaine distance. Il s'avança sur le rivage ; d'une main il tenait un rameau vert, de l'autre il pressait sa barbe contre son sein. Dans cette attitude, il fit un long discours ; sa prononciation cadencée semblait un chant qui

n'avait rien de déſagréable. Nous regrettions de ne pouvoir l'entendre, comme de ne pouvoir en être entendus. Pour lui donner des marques de bienveillance, nous lui jettâmes quelques préſens de peu de valeur tandis qu'il parlait encore; il n'y toucha point, il ne permit point aux ſiens d'y toucher avant qu'il eut achevé ſa harangue. Alors il s'avança dans la mer, nous jetta un rameau vert, & prit enſuite les préſens. Nous fimes entendre à ce peuple qu'il devait poſer les armes; la plupart les quitterent. Un de nos officiers, encouragé par cette bonté apparente, ſauta dans la mer & gagna la terre à la nage. Les Indiens l'entourerent, examinerent ſes habits, admirerent ſa veſte. Il leur en fit un don; mais quand il eut donné ſa veſte, un Indien lui ôta ſa cravate & s'enfuit. L'officier craignit de plus grandes familiarités, & revint au travers des vagues au canot. Cette fuite ne détruiſit point la bonne intelligence; pluſieurs inſulaires vinrent vers nos bateaux: les uns nous apporterent des fruits, les autres de l'eau douce dans des coquilles de cocos. On eſpéra en obtenir des perles; on leur montra des huîtres perlieres, mais ils ne purent comprendre ce qu'on demandait. Peut-être on aurait mieux réuſſi, s'il eût été poſſible d'y reſter

plus long-tems ; la côte n'y offrait pas un mouillage, il fallut s'en éloigner. La paſſion de ces inſulaires pour les grains de verre, ne permet pas de croire qu'ils négligent les perles, & peut-être on pourrait y faire des échanges avantageux avec des verroteries, des haches & des cloux. Nous apperçûmes dans le lac deux ou trois grandes pirogues, dont l'une avait deux mâts tenus par des cordages.

Nous donnâmes à ces deux isles le nom du Roi Georges : le lendemain nous en découvrîmes une nouvelle ; nous cinglâmes vers elle ; c'était une isle qui s'étend du levant au couchant. La verdure qui la couvre en rend l'aſpect très-agréable ; mais les vagues briſaient ſur ſes côtes avec un bruit ſi terrible, le fond en eſt ſi mauvais, ſi ſemé d'écueils, que nous n'eſpérâmes pas y aborder. Elle n'a guères moins de vingt lieues de long, & paraît très-peuplée. Elle eſt à 48 lieues des isles du Roi Georges ; nous lui donnâmes le nom du Prince de Galles.

Nous cinglions toujours au couchant ; bientôt les groſſes lames qui nous avaient incommodés, recommencerent à ſe faire ſentir. Avant qu'elles ceſſaſſent, nous avions vu de grandes compagnies d'oiſeaux qui dirigeaient leur vol vers le midi dès que le coucher du ſoleil appro-

chait. J'en conjecturai qu'il y avait quelque terre étendue de ce côté; ſi les vents nous avaient favoriſé, nous l'aurions rencontrée, & ſi nos matelots n'euſſent été malades du ſcorbut, je l'aurais cherchée. La population de ces isles baſſes ſemble annoncer l'exiſtence d'un continent peu éloigné, dont les habitans s'y ſont établis: mais je fus obligé de renoncer à l'eſpoir de cette découverte.

Le jour ſuivant, des oiſeaux qui voltigeaient autour de nous, nous firent ſuppoſer que nous étions dans le voiſinage de quelque isle nouvelle; nous pourſuivîmes notre route avec précaution, parce que ces terres baſſes ne ſe voient qu'à une petite diſtance, & qu'on peut s'y briſer avant qu'on ait ſoupçonné qu'elles exiſtent. Cependant les trois jours qui ſuivirent, quoique toujours au milieu d'oiſeaux qui erraient autour de nous, ne nous offrirent aucune terre. Déjà nous étions à plus de 300 lieues de la derniere isle que nous avions découverte, lorſque nous apperçûmes une chaîne d'écueils qui s'allongeait vers le ſud, & n'était qu'à une lieue de nous.

Une heure après, nous vîmes la terre du haut des mâts; elle offrait l'apparence de trois isles, dont les côtes bordées de rochers, laiſſaient entrevoir différentes coupures; des écueils

innombrables les ceignaient : ces isles nous parurent plus fertiles, plus riches que celles que nous avions visitées, elles étaient fort peuplées & leurs habitations s'étendaient en groupes le long du rivage. Une grande pirogue se montra à quelque distance des côtes. Je crus que c'était une partie des isles de Salomon, & j'espérais en trouver quelques autres d'un accès moins difficile & moins dangereux : cette espérance diminua nos regrets de quitter cette belle contrée sans la mieux connaître ; les écueils ne nous permettaient pas de le faire sans la plus grande nécessité. Ces isles sont à 352 lieues au couchant de celle du Prince de Galles, & sous le 10e degré 15 min. de latitude méridionale. Nous les nommâmes *Isles du Danger.*

La vue de ces chaînes d'écueils, me fit craindre une nuit alarmante ; mes officiers la passerent sur le pont à observer ; de violens coups de vent qui se firent sentir, rendaient nos précautions plus nécessaires encore. Vers les 9 heures, je rentrai dans ma chambre : mais un bruit que j'entendis au-dessus de moi m'en fit sortir avec précipitation ; on m'apprit que la Tamar, qui marchait devant nous, avait tiré un coup de canon, & que nos gens découvraient des écueils redoutables. Je courus sur le pont, & je vis

que cette apparence d'écueils était formée par les ondulations de la lune qui perçaient à travers un léger nuage. Nous cherchâmes la Tamar pour la raſſurer, & ne la découvrîmes qu'une heure après.

Nous cinglâmes ſans rien découvrir juſqu'au 27 Juin, qu'à dix heures du matin, nous apperçûmes à huit lieues de nous une isle nouvelle; elle était vers le midi, & nous y courûmes. A meſure que nous l'approchions, ſes côtes parurent s'abaiſſer juſqu'au niveau de la mer. La verdure, les cocotiers l'embelliſſaient, & un grand lac en baigne l'intérieur. Elle a environ dix lieues de tour; ſes bords ſont marécageux & la mer s'y briſe avec violence. Nous en ſuivîmes les côtes & envoyâmes nos canots pour ſonder & chercher un lieu où nous puſſions jeter l'ancre. On ne put en trouver; mais je renvoyai les canots pour qu'ils cherchaſſent à débarquer & à nous apporter quelques rafraîchiſſemens pour les malades. Ils aborderent avec peine & nous apporterent deux cents noix de cocos, qui, dans notre ſituation, étaient d'un prix ineſtimable: nos gens n'y avaient trouvé aucun veſtige d'habitations ni d'habitans; ils y trouverent des milliers d'oiſeaux qui ſe laiſſaient tuer dans leurs nids placés

au ſommet des arbres ; ils n'y virent aucun quadrupède. Je crus d'abord que cette isle était celle que le Neptune Français nomme *Maluita*, placée au levant de la plus grande des isles de Salomon ; mais m'étant convaincu du contraire, je la nommai *Isle du duc d'Yorck*. Il paraît qu'elle était inconnue avant nous. Les isles Salomon n'ont été vues que par Quiros, & il ne paraît pas avoir laiſſé des détails ſur ſa découverte qui puiſſent la faire reconnaître.

En m'éloignant de cette isle, je cinglai vers le nord, pour traverſer la ligne & arriver aux isles des Larrons. Nous ne découvrîmes de terre que le 2 Juillet ſur le ſoir ; elle était au nord à la diſtance de ſix lieues ; nous louvoyâmes durant la nuit ; aux premiers rayons du jour cette isle nous préſenta un coup-d'œil charmant ; elle eſt baſſe, unie, couverte d'arbres où les cocotiers dominent ; mais l'accès en était défendu par un rivage marécageux, & par les vagues qui ſe briſaient avec violence ſur le rivage ; & cette vue tempéra le plaiſir qu'elle nous avait d'abord donné. Nous nous en approchâmes ; la population nous en parut nombreuſe ; un grand nombre d'inſulaires ſe montrerent ſur la plage, & une ſoixantaine de pirogues ſe mirent en mouvement & s'approcherent de nos vaiſſeaux ;

elles ſe rangerent autour de nous ; leurs pirogues, d'une conſtruction bien entendue, étaient très-propres ; chacune d'elles renfermait de trois à ſix hommes.

Ces inſulaires nous conſidérerent quelques inſtans, puis l'un d'eux s'élança dans l'eau, & grimpa enſuite ſur le vaiſſeau comme un chat, s'y aſſit en faiſant de grands éclats de rire, parcourut tout le bâtiment, s'efforçant d'emporter tout ce qu'il rencontrait : mais comme il était nud, il ne pouvait rien cacher. Nos matelots lui mirent une veſte & des culottes, ce qui nous divertit beaucoup : car il avait tous les geſtes d'un ſinge nouvellement dreſſé ; nous lui donnâmes du pain qu'il mangea avec voracité ; enfin, après avoir fait mille tours groteſques, il s'élança du bord avec ſa veſte & ſes longues culottes, & regagna ſa pirogue à la nage. Dès qu'il fut de retour, pluſieurs l'imiterent, nagerent vers le vaiſſeau, monterent par les ſabords, ſe ſaiſirent de tout ce qui leur tomba ſous la main, & ſe replongeant à la mer, nagerent à une grande diſtance, quoique la plupart d'entr'eux euſſent les mains pleines, & les tinſſent élevées hors de l'eau, pour ne pas mouiller ce qu'ils emportaient.

Ces inſulaires ſont d'une taille avantageuſe

& bien faits; leur teint eſt un bronzé clair: on remarque ſur leur viſage un mêlange d'enjouement & d'intrépidité dont on eſt frappé: leurs traits n'ont rien de déſagréable: leurs cheveux ſont longs & noirs, noués derriere en une groſſe touffe ou en trois nœuds; quelques-uns ont de longues barbes, d'autres n'ont que la mouſtache ou un bouquet de barbe à la pointe du menton. Ils ne ſont vêtus que par des ornemens, tels que des colliers, des bracelets, des ceintures de coquillages artiſtement arrangés. Tous avaient les oreilles percées, ſans y avoir rien de ſuſpendu; mais ſans doute ils y portent quelquefois des choſes peſantes, car quelques-uns avaient les oreilles qui pendaient juſques ſur les épaules. Un d'eux, qui paraiſſait conſidéré, avait une ceinture faite de dents humaines; c'était apparemment un trophée de ſes exploits guerriers. Quelques-uns étaient ſans armes: d'autres avaient une eſpèce de lance, très-large par un bout, garnie des deux côtés dans une longueur d'environ trois pieds, de dents de goulus de mer, auſſi tranchantes que des lancettes. Nous leur demandâmes des noix de cocos en leur en montrant: mais loin de nous en donner, ils chercherent à nous enlever celles que nous avions encore.

Nos canots revinrent nous annoncer qu'ils avaient trouvé un fond propre à jeter l'ancre fort près du rivage ; mais qu'il était de corail & voiſin des écueils. Je crus donc devoir ne pas m'arrêter à cette isle pour fournir des rafraîchiſſemens à nos malades. Mes officiers lui donnerent mon nom : elle eſt ſous le 1 deg. 18 m. de latitude méridionale.

Nous cinglâmes vers les isles Larrons : divers poiſſons ſe préſenterent à nous ſur la route ; mais nous ne pûmes prendre que des goulus, que la diſette nous fit trouver excellens. La dyſſenterie attaqua les matelots, maladie qu'on attribua à la chaleur exceſſive que nous reſſentions, & à des pluies conſtantes. Déjà notre proviſion de cocos était épuiſée ; déjà le ſcorbut ſe manifeſtait avec plus de force : la noix de cocos l'avait ſuſpendue : elle avait guéri des hommes dans un état déſeſpéré : elle leur avait donné des forces & de l'activité : c'eſt le remede le plus ſalutaire à cette maladie deſtructive.

Nous étions pouſſés par des vents faibles & variables : la mer était calme, on avançait peu, & c'était une nouvelle peine de nous ſavoir ſi voiſins des isles que nous cherchions, d'en ſentir ſi fort le beſoin & de ne pouvoir les at-

teindre. La chaleur était ſuffocante ; la route que nous ſuivions, eſt en effet la plus brulante, la plus longue & la plus dangereuſe qu'on eût faite encore. Enfin, nous arrivâmes le 22 Juillet ſous la latitude de Tinian, & nous la cherchâmes. Nous ne découvrîmes de terres que ſix jours après : c'étaient les isles de Saypan, de Tinian & d'Aiguigan que nous vîmes à la fois ; dans l'éloignement, elles ſemblaient n'en faire qu'une. Saypan eſt la plus occidentale ; de la pointe nord de cette isle à la plus méridionale de celle d'Aiguigan, la diſtance eſt de dix-ſept lieues ; entre elles eſt celle de Tinian, ſéparée de l'une & l'autre par deux détroits larges d'environ deux ou trois lieues. Saypan eſt la plus étendue, Aiguigan eſt la plus petite, mais celle dont les terres ſont les plus élevées ; elle eſt de forme triangulaire. Nous vinmes jetter l'ancre près de celle de Tinian, ſur un fond de gros ſable & de corail briſé, à trois quarts de mille d'une chaîne de rochers qui ſe trouve à quelque diſtance de la côte, dans le lieu même où le lord Anſon s'était arrêté avec le Centurion. L'eau y était ſi tranſparente, qu'on diſtinguait encore fort bien le fond à une profondeur de 140 pieds.

Dès que nos vaiſſeaux furent aſſurés dans leur poſition,

poſition, je deſcendis à terre pour chercher un lieu propre à dreſſer nos tentes pour nos malades qui étaient nombreux. Nous n'avions pas un matelot exempt de ſcorbut, pluſieurs étaient à la derniere extrêmité. Nous trouvâmes des cabanes, élevées l'année derniere par les Eſpagnols & les Indiens; il n'était pas probable qu'on y eût encore à craindre leur arrivée; car le ſoleil y était au zénith, & la ſaiſon des pluies avait commencé.

Après avoir marqué la place de nos tentes, j'entrepris avec ſix ou ſept de mes officiers, de pénétrer au travers des bois pour découvrir ces points de vue charmans, ces perſpectives enchantereſſes, ces prairies verdoyantes, émaillées de fleurs & qu'animent de nombreux troupeaux qui y paiſſent en liberté, dont on trouve une deſcription ſi intéreſſante dans les voyages du lord Anſon. Mais le bois était ſi embarraſſé de brouiſſailles que nous ne voyions pas à deux toiſes devant nous; & que pour ne pas nous perdre dans cette forêt preſque impraticable, nous étions obligés de nous appeller les uns les autres. La chaleur exceſſive nous avait fait partir en chemiſe, ſans autres vêtemens que nos longues culottes & nos ſouliers, qui furent bientôt en lambeaux. Nous parvinmes cepen-

dant, mais avec des peines infinies, à traverſer ces bois ; cependant nous ne trouvâmes au-delà que des plaines couvertes de roſeaux & de buiſſons, qui s'élevaient quelquefois juſqu'à la hauteur de nos têtes, & nos jambes embarraſſées dans des ronces étaient en ſang. Nous étions couverts de mouches de la tête aux pieds ; ſi nous voulions parler, nous en avions la bouche pleine, & pluſieurs pénétraient juſqu'à la gorge. Après avoir parcouru ainſi l'eſpace de trois ou quatre milles, nous apperçûmes un taureau que nous tirâmes, & nous revinmes un peu avant la nuit au lieu de notre débarquement, auſſi mouillés que ſi nous nous fuſſions plongés dans l'eau, & ſi haraſſés, que nous avions peine à nous ſoutenir. Nous envoyâmes chercher notre taureau, & trouvâmes une partie de nos malades à terre.

Le 1 Août, toutes nos tentes furent dreſſées, & nous nous occupâmes à remplir nos pieces d'eau dans un puits dont l'eau était ſaumâtre & peuplée de vers. La rade où nous étions était dangereuſe : le fond était de ſable, mêlé de maſſes de corail dures & tranchantes, qui coupent les cables : je fus obligé de les faire garnir de tonneaux vuides qui les tenaient tendus & les empêchaient de frotter ſur les coraux ; de plus, je ne fis jeter qu'une ſeule ancre, toujours dans

le but qu'il ne fut jamais assez lâche pour frotter sur le fond, & mon expédient réussit.

La mer y est très-agitée dans le tems des syzygies; nous y fûmes assaillis un jour par des vagues si terribles, & qui brisaient avec tant de fureur sur les rocs voisins, que je fus obligé de mettre en pleine mer & d'y demeurer huit jours, dans la crainte que le cable ne se rompit, & que le vaisseau ne fut jeté sur les rochers.

J'étais attaqué du scorbut, & je fis dresser ma tente sur le rivage; j'y fis établir aussi la forge de l'armurier, & on répara toutes les ferrures des deux vaisseaux. L'isle produit des limons, des oranges amères, des cocos, du fruit à pain, des goyaves & d'autres fruits; mais je ne pus y trouver des melons d'eau, de l'oseille & des plantes anti-scorbutiques qu'on disait y végéter avec force.

Malgré nos fatigues & notre longue navigation au travers de climats divers, nous n'avions pas perdu un seul homme. Ici deux matelots moururent de la fièvre; plusieurs en furent attaqués après avoir été guéris du scorbut. Je crois l'air de cette isle mal-sain, au moins pendant la saison des pluies; elles y sont violentes, continuelles, & la chaleur suffocante. Elle est moins ardente sur les côtes de la Guinée,

aux Indes occidentales, dans l'isle S. Thomas où j'avais été, & ce ciel brûlant n'en eſt pas le ſeul déſagrément : les mille-pieds, les ſcorpions, les groſſes fourmis noires l'infeſtent. Nous y vîmes divers inſectes inconnus & venimeux ; leurs piquures nous cauſaient des douleurs aiguës ; on tremblait de ſe mettre au lit où ils ſe tenaient cachés ; on en fut tourmenté ſur les vaiſſeaux comme ſur le rivage, parce qu'ils y avaient été portés avec le bois, s'étaient nichés dans tous les recoins, & ne nous laiſſaient aucun repos.

Dès que nos tentes eurent été dreſſées, j'avais envoyé nos gens à la chaſſe ; on trouva un peu de bétail, mais à une grande diſtance de notre habitation ; & ces animaux étaient ſi ombrageux qu'il était difficile d'en approcher aſſez près pour les tirer. Nos détachemens les pourſuivirent ſouvent pendant des jours entiers ſans les atteindre, & lorſqu'enfin ils avaient été tués, il fallait les traîner l'eſpace de ſept à huit milles au travers des bois ; ils arrivaient à nos tentes couverts de mouches, exhalant une odeur fétide, ne pouvant ſervir d'alimens. Les chaſſeurs après s'être exténués de fatigue, n'en rapportaient ſouvent que la fièvre.

Nous avions de la volaille avec plus de faci-

lité ; les bois étaient peuplés d'animaux de toute eſpece ; mais la chair en était généralement de mauvais goût ; elle était corrompue une heure après qu'on avait tué l'oiſeau.

L'isle abonde en cochons ſauvages qui preſque ſeuls nous fourniſſaient de la viande fraîche ; ils ſont féroces & peſent environ 200 livres ; on peut les tirer avec aſſez de facilité ; mais un Nègre qui était avec nous, imagina un piége pour les prendre & y eut du ſuccès : c'était un grand avantage ; par-là nous étions aſſurés d'avoir tous les jours de la viande fraîche, & nous pouvions en faire une excellente proviſion pour les vaiſſeaux.

Tandis que nous nous occupions de cet objet, M. Goré découvrit un endroit agréable, abondant en bétail & dont l'accès était facile par la mer ; c'était entre le nord & le couchant de l'isle. Nous y élevâmes une tente, & chaque jour nos bateaux en rapportaient ce que les chaſſeurs avaient tué ; mais quelquefois les vagues étaient ſi violentes qu'il était impoſſible d'aborder ; & le canot de la Tamar qui voulut braver le danger, perdit trois de ſes hommes.

Nous étions alors abondamment pourvus de proviſions fraîches ; chaque jour on faiſait cuire du pain pour les malades ; & comme la fatigue

fut moins forte, la fièvre fut moins fréquente. Il y a de beaux poiſſons ſur les côtes; mais ils ſont mal-ſains; le voyage du lord Anſon nous en avertiſſait; mais nous crûmes qu'il n'en condamnait qu'un trop grand uſage: nous en mangeâmes avec ſobriété, & cependant ils mirent tous ceux qui en mangerent en danger de perdre la vie.

Cette isle produit auſſi du coton & de l'indigo en abondance; elle ſerait d'un grand revenu ſi elle était ſituée dans des mers moins éloignées. Le chirurgien de la Tamar y fit une eſpèce de jardin qu'il ferma d'un enclos; il y ſema différentes graines; mais les plantes qu'elles produiſirent n'étaient pas aſſez avancées pour en faire uſage quand nous partîmes de l'isle.

Pendant le tems que nous y demeurâmes, j'envoyai la Tamar reconnaître l'isle Saypan, qui, plus étendue & plus élevée, ſe préſentait ſous un aſpect plus agréable. La Tamar y trouva un fond ſemblable à celui de Tinian; ſes gens deſcendirent ſur une très-belle plage ſablonneuſe, qui s'étend dans une longueur de plus de deux lieues; ils ſe promenerent dans les bois, & y remarquerent pluſieurs arbres propres à faire des mâts de navire. Ils y virent

beaucoup de cochons ſauvages & des guanaques, mais point d'autre bétail, point d'oiſeaux, point de ruiſſeaux ni de ſources d'eau douce; ils apperçurent un grand étang au milieu des terres dont ils n'approcherent pas. De grands tas d'huîtres perlieres jetés çà & là ſur le rivage, firent penſer que les Eſpagnols s'y rendaient en de certains tems de l'année pour y faire la pêche des perles; d'autres veſtiges l'annonçaient encore. Ils y virent encore pluſieurs de ces piliers de figure pyramidale, repoſant ſur une baſe quarrée dont on lit la deſcription dans le voyage du lord Anſon.

Nos malades étant rétablis, je fis embarquer nos tentes, la forge, le four, tout le bagage, & munis de tous les rafraîchiſſemens que l'isle fournit, ſur-tout de deux mille noix de cocos, dont nous connaiſſions les effets heureux pour le ſcorbut, nous mîmes à la voile le 1 Octobre; nous quittâmes Tinian après y avoir fait un ſéjour de neuf ſemaines. J'eſpérais trouver la mouſſon avant d'avoir atteint le méridien des isles Bashées. Le vent fut d'abord faible, il ſe renforça enſuite, il venait du couchant & nous cinglâmes vers le nord : le 3, nous vîmes l'isle d'Anatacan; elle eſt remarquable par l'élévation de ſes terres qui avaient déjà frappé

les voyageurs qui nous avaient précédés.

Nous continuâmes de faire voile au nord juſqu'au 10; alors nous nous trouvions ſous le 18 degré 33 min. de latitude; un courant retarda notre courſe dans cette route. Le 18, nous vîmes des oiſeaux de terre dont le vol peſant annonçait la fatigue. Nous en prîmes un au moment qu'il ſe poſait ſur nos voiles baſſes; il nous parut d'une eſpece rare; il était de la groſſeur d'une oie; ſon bec, ſes cuiſſes d'un noir d'ébène relevaient l'éclat de ſon plumage plus blanc que la neige; ſon cou long d'un pied, était auſſi menu que celui de la grue; ſon bec recourbé était ſi long & ſi gros qu'il eſt difficile de comprendre, comment les muſcles de ſon cou pouvaient le ſupporter. Il vécut quatre mois de biſcuit & d'eau; mais il dépériſſait chaque jour, ſans doute parce que cette nourriture ne lui convenait pas. Il était devenu ſi maigre qu'il n'était plus qu'un ſquelette quand il mourut. Je croirais que cet oiſeau, différent de toutes les eſpeces de toucans dont Edwards fait mention, n'a jamais été décrit par les naturaliſtes. Cet oiſeau & ceux qui volaient avec lui paraiſſaient s'être écartés de quelques isles au midi de la route que nous ſuivions & qui ne ſont point marqués ſur les cartes.

L'aiguille aimantée demeura dirigée directement au nord pendant trois jours ; elle s'en écarta de nouveau, lorſque nous fûmes à ſix lieues de l'isle Grafton, la plus ſeptentrionale des isles Bashées. Je voulais m'arrêter à ces isles, & je cinglai vers elles ; mais comme la navigation de-là juſqu'au détroit de Banca eſt très-périlleuſe, & qu'un beau ciel, un vent frais nous permettaient d'aller à toutes voiles, je crus qu'il était plus prudent de pourſuivre ma route, & je me dirigeai vers le couchant.

Le 24, je reconnus les rochers qu'on nomme les triangles, écueils dangereux ſitués au-dehors de la pointe Praſil ; des arbres, de gros bambous ſe recontrerent flottans ſur notre route.

Le 3 Novembre, à ſept heures du matin, nous découvrîmes Pulo-Timaon ; nous en étions encore à douze lieues. Dampier parle de cette isle comme d'un lieu où l'on peut ſe procurer des rafraîchiſſemens, & je fus tenté d'y aborder ; nos viandes ſalées étaient alors nos ſeuls alimens, & elles commençaient à ſe corrompre. Les briſes légeres, le calme, les courans ne me permirent d'y arriver que le 5 au ſoir. Nous y jettâmes l'ancre à environ deux milles du rivage, dans une baie de la côte orientale de l'isle.

Nous descendîmes à terre le lendemain pour voir quels vivres nous pouvions y obtenir. Les habitans nous parurent insolens; ce sont des Malais. Dès que nous approchâmes du rivage, ils accoururent en grand nombre sur le rivage, tenant un grand couteau d'une main, & de l'autre une pique armée d'une pointe de fer; à leur ceinture pendait un redoutable cric. Nous débarquâmes malgré cet appareil menaçant, & nous commençâmes à entrer en pourparlers; mais tout ce que nous pûmes obtenir fut une douzaine de volailles, une chèvre & un chevreau; ils rejeterent avec mépris des haches, des couteaux que nous leur offrions en échange, ils voulaient de l'argent que nous n'avions pas; enfin, ils daignerent accepter des mouchoirs.

Ce peuple est petit & bien fait; son teint est un noir bronzé. Nous vîmes parmi eux un vieillard vêtu à peu près comme le sont les Persans; tous les autres étaient nuds, à la réserve d'une espece de turban fait avec un mouchoir, & de quelques morceaux d'étoffe dont ils se ceignent les reins & qu'ils attachent à une agraffe d'argent. Nulle femme ne parut à nos yeux; la jalousie peut-être les fit cacher. Leurs maisons, bâties en bois de bambou, sont propres, construites

avec régularité, ſont élevées ſur des poteaux d'environ huit pieds de haut ; leurs canots ſont auſſi très-bien faits, & quelques-uns ſont fort grands. Le pays nous parut fort agréable & couvert d'arbres. L'isle eſt montueuſe & abondante en chou palmite & en cocotier ; mais les habitans ne jugerent pas à propos de nous donner de leurs fruits. Nous y vîmes des riſieres, mais nous n'en pûmes connaître les autres productions végétales.

Malgré l'agitation violente de la mer dans la baie où nous étions à l'ancre, nous réuſsîmes à y faire une pêche abondante ; les habitans le virent avec peine ; les poiſſons qui viennent ſur leurs côtes leur paraiſſaient une de leurs propriétés, & ils ne pouvaient voir avec indifférence qu'on les leur enlevât.

Deux belles rivieres viennent ſe jetter dans la baie ; l'eau en eſt bonne & pure, & ſi ſupérieure à celle que nous avions, que nous en remplîmes autant de pieces que le canot put en porter deux fois. Tandis que nous étions encore à l'ancre, quelques inſulaires nous apporterent un animal qui avait le corps du lièvre & les jambes d'un daim. Un de nos officiers l'acheta. Nous voulions le conſerver vivant ; mais nous n'avions à lui donner aucune nourriture qui lui

convint, & il nous fallut le tuer; la chair en était de très-bon goût.

Pendant trente-ſix heures que nous fûmes dans cette baie, le tems fut orageux; la pluie, les éclairs, les plus violens coups de tonnerre s'y ſuccéderent preſque ſans interruption. Nous nous en éloignâmes le 7, aidés d'un vent de terre; un courant violent nous portait vers le midi; cette ſaiſon était la moins favorable pour traverſer ces parages; & lorſque nous eûmes atteint la latitude de Pulo-Condor, nous n'eûmes que des vents faibles, ſéparés par de longs calmes, interrompus par des pluies violentes & des tonnerres effrayans.

Le 10, nous apperçûmes l'isle Lingen, & le lendemain d'autres petites isles, qui nous parurent les isles Domines, enſuite Pulo-Taya, où nous vîmes une jonque Chinoiſe, & au nord de cette isle la très-petite isle de Pulo-Toupao.

Cette mer n'eſt pas profonde: nous pouvions y jetter l'ancre & l'y jetâmes quelquefois. Le 13, nous découvrîmes un ſloup à l'ancre qui mit pavillon Hollandais; il y avait fort longtems que nous n'avions vu de bâtiment qui appartint à des Européens, & cette vue nous fit plaiſir. Après avoir été tourmenté par le vent & un courant, je revins dans le voiſinage du

ſloup Hollandais, j'y jetai l'ancre & lui envoyai mon canot pour en tirer quelques informations; il fut bien reçu, mais bien étonné de ne pouvoir ſe faire entendre. Il n'y avait que des Malais ſur ce vaiſſeau; ils ſe montrerent polis, offrirent du thé à mes gens, & leur firent beaucoup d'honnêtetés. Ce ſloup était d'une conſtruction ſinguliere; ſon pont était de bambou, & deux groſſes pieces de bois placées aux deux bouts du vaiſſeau, lui ſervaient de gouvernail.

Le lendemain, 15 Novembre, nous remîmes à la voile; nous arrivâmes à la hauteur des ſept Isles, & bientôt après nous découvrîmes la côte de Sumatra. Nous vîmes les pointes de Manopin, Hill & de Batacarang, évitâmes l'écueil dangereux de Frédéric Hendrick, & paſsâmes devant l'embouchure de la riviere de Palambam. Nous découvrions la haute terre de Queda-Banca lorſque nous jetâmes l'ancre. Nous apperçûmes alors pluſieurs vaiſſeaux dont quelques-uns portaient pavillon Hollandais. Le fond ſur lequel nous nous trouvions était bon, & ce fut un bonheur pour nous; car pendant la nuit le vent ſouffla par bouffées violentes, il fit de la pluie, des tonnerres, un tems couvert lui ſuccéda; mais nous n'en continuâmes pas moins notre chemin. Le 19, nous rencontrâmes un

ſenau de la Compagnie Anglaiſe des Indes orientales; il venait de Bencolen, pour ſe rendre à Malaca, & enſuite au Bengale. Ce fut une heureuſe rencontre pour nous; car nous nous trouvions alors réduits aux proviſions que nous avions apportées d'Europe; le bœuf & le porc exhalaient une puanteur inſupportable, & le pain fourmillait de vers; le maître du ſenau nous envoya un mouton, une douzaine de volailles & une tortue, qui formaient, je crois, la moitié de ſes proviſions, & ne voulut rien accepter en échange que nos remercîmens. C'eſt avec plaiſir que je lui paie ce tribut de ma reconnaiſſance; je n'ai pu me rappeller ſon nom, ni celui de ſon vaiſſeau, & j'en ſuis bien fâché.

Nous ſuivions la côte de Sumatra; mais parvenus à ſa partie méridionale, je jetai l'ancre pour ne pas nous jeter dans les écueils qui s'étendent au nord de l'isle Lucipara dont nous n'étions plus éloignés que de ſix lieues. Le vent était faible, & la marée qui nous était contraire, ne nous permettaient pas de paſſer entre ces écueils & Sumatra; nous cinglâmes plus au ſud, découvrîmes Java, paſsâmes entre les isles d'Edam & de Horn, & entrâmes dans la rade de Batavia, où nous jetâmes l'ancre, au levant de l'isle Onruſt, à quelque diſtance des

autres vaiſſeaux qui s'y trouvaient. C'était le 27 Novembre 1765.

Le lendemain nous nous approchâmes davantage de la ville, que je ſaluai d'onze coups de canon, qui nous furent rendus. Il y avait dans cette rade plus de cent vaiſſeaux de différentes grandeurs, & dans ce nombre un grand vaiſſeau Anglais de Bombay.

La Compagnie Hollandaiſe entretient toujours ici un vaiſſeau amiral. Son commandant eſt un perſonnage de conſéquence, ou affecte de l'être ; il jugea à propos d'envoyer ſon canot à mon vaiſſeau, avec une eſpece d'officier de mauvaiſe mine & mal vêtu, qui me demanda qui nous étions, d'où nous venions, quelle était notre deſtination ; il me fit d'autres queſtions impertinentes, & voulut écrire mes réponſes. Son ton de juge me déplut, & je lui épargnai la peine d'écrire, en lui ordonnant de ſe retirer ſur le champ ; il le fit ſans répliquer.

Lorſque nous jetâmes l'ancre, nous n'avions pas un malade dans nos vaiſſeaux ; mais comme l'air de Batavia y eſt fort mal-ſain, ſur-tout dans la ſaiſon des pluies qui s'approchait, & que l'arac, qui enflamme le ſang, y eſt très-commun, je réſolus d'y faire peu de ſéjour.

Pour expédier, j'allai faire viſite au général ; il était à ſa maiſon de campagne ; le ſabandar, ou introducteur des étrangers me propoſa d'y aller, & je m'y déterminai plutôt que d'attendre ſon retour. Nous partîmes ſans différer ; le général me fit un accueil gracieux, & me laiſſa le choix d'une maiſon dans la ville, ou de loger dans l'hôtel, grande & belle maiſon que le général afferme à un particulier, avec le privilege excluſif de loger tous les étrangers, qui ſont toujours nombreux. Un habitant qui oſerait donner un lit à un étranger pour une ſeule nuit, paierait une amende de 500 rixdales, ou 2500 livres de France.

Il eſt peu de grands édifices à Batavia ; mais les maiſons y ſont régulieres au-dehors, agréables & commodes au-dedans. Les rues y ſont larges, bien pavées & la plupart traverſées par des canaux bordés de grands arbres de chaque côté ; ces canaux ſont commodes aux négocians pour le tranſport des marchandiſes juſqu'à leurs portes ; mais ils y entretiennent une humidité dangereuſe. La ville eſt bâtie ſur un terrain marécageux qui rend ces canaux néceſſaires pour l'écoulement des eaux ; mais les arbres qui les embelliſſent gênent la circulation de

de l'air & s'oppoſent à la diſperſion des vapeurs qui s'en élevent (*).

Il n'eſt gueres de villes en Europe plus peuplée. Batavia eſt le centre commun où ſe réuniſſent toutes les nations de l'Inde; les Hollandais, les Portugais, les Chinois, les Perſans, les Maures, les Malais, les Javans s'y raſſemblent, ils en forment la population. Les Chinois y ont un quartier ſéparé, & y font le plus grand commerce; chaque année il y arrive 10 ou 12 jonques Chinoiſes, & c'eſt la principale ſource des richeſſes des Hollandais qui l'habitent.

La jouiſſance des plaiſirs variés, de la bonne chère, des productions les plus propres à flatter le goût, y eſt troublée par une multitude d'inſectes venimeux qui ne vous y laiſſent aucun repos. Ses dehors approchent de la magnificence des environs de Londres. On y eſt ſur-tout frappé de la beauté des chemins, embellis d'un côté par un canal où vont & viennent un grand nombre de barques, & ornés d'arbres ſuperbes: de l'autre par des maiſons

(*) Mais les Phyſiciens aſſurent que les végétaux abſorbent une partie de l'humidité & du mauvais air, même dans une chambre: il ſemble qu'ils devraient, au contraire, purifier l'air de Batavia.

de campagne qui offrent un coup-d'œil enchanteur. Ils y réſident autant que leurs affaires le leur permettent, parce qu'ils y reſpirent un air plus pur & ſalubre que dans la ville.

Impatient de quitter Batavia, je preſſais notre expédition. Dès que nous eûmes embarqué les rafraîchiſſemens, une proviſion de riz & d'arac pour le reſte du voyage, nous mîmes à la voile après y avoir ſéjourné douze jours. Nous cinglâmes vers l'isle du Prince ſituée dans le détroit de la Sonde; & nous y arrivâmes le 14 Décembre. Dans ce paſſage, les habitans de Java vinrent nous offrir des tortues dont leurs canots étaient chargés; nous en achetâmes un ſi grand nombre, que nous ne vivions que de ce mêts. Nous demeurâmes cinq jours devant l'isle du Prince, dont les habitans nous vendirent auſſi des tortues à fort bas prix. Nous y fîmes notre proviſion d'eau & de bois, & partant de ce lieu avec un vent favorable, nous eûmes bientôt perdu de vue l'isle de Java. Ce fut alors qu'une fièvre putride ſe développa avec fureur dans nos équipages; trois matelots en moururent: pluſieurs furent mis hors de toute eſpérance. Cependant nous n'avions pas perdu un ſeul homme à Batavia: ce qui fut regardé comme un exemple extraordinaire de bonheur.

Quand nous eûmes demeuré quinze jours en mer, nous eûmes la consolation de voir nos malades rétablis.

Quarante jours s'écoulerent sans qu'il nous arrivât rien de remarquable, excepté la mort d'un de nos meilleurs canoniers; il se laissa tomber du vaisseau dans la mer, & tous nos efforts ne purent le sauver. Le 10 Février 1766, nous découvrîmes la côte d'Afrique; elle était à sept lieues de nous, & paraissait coupée en plusieurs hautes montagnes, entre lesquelles on voyait la terre s'abaisser en pente douce, & couverte d'un sable blanc: c'était sous le 34 degré 14 minutes de latitude méridionale.

Nous nous dirigeâmes vers la terre, & lorsque nous en fûmes à deux lieues, nous vîmes une fumée épaisse s'élever d'une plage sablonneuse. J'imaginai que ce feu était allumé par des Hottentots, & j'étais surpris qu'ils eussent choisi cette partie de la côte pour leur résidence, puisqu'on n'y trouvait que des collines d'un sable aride, où l'on n'apperçoit ni arbrisseaux, ni verdure, & au pied desquelles la mer se brise avec une violence qui rend la pêche dangereuse ou impraticable.

Le 12, nous doublâmes le cap Lagullas ou des Aiguilles, éloigné de trente lieues au levant

du cap de Bonne-Eſpérance. Le lendemain nous paſsâmes entre l'isle Pingoin & la pointe verte, & entrâmes dans la baie de la Table par un vent violent & qui ſoufflait par bouffées. Nous laiſsâmes tomber l'ancre & ſaluâmes le fort, qui nous rendit le ſalut. Les Hollandais nous dirent qu'aucun marin de leur nation n'aurait oſé entrer dans la baie avec un vent ſi contraire; qu'ils nous avaient vu avec ſurpriſe entrer & manœuvrer avec plus de facilité & de promptitude qu'on ne le fait ordinairement par un vent favorable.

Je deſcendis le lendemain pour rendre viſite au gouverneur; ſa voiture nous attendait ſur le rivage: c'était un vieillard très-affable, qui me reçut avec la plus grande politeſſe, il m'offrit un appartement dans la maiſon de la compagnie pendant mon ſéjour au cap, & me pria de diſpoſer de ſa voiture comme ſi elle m'appartenait. J'y dînais un jour avec quelques perſonnes, j'eus occaſion de parler de la fumée que j'avais vue ſur une plage ſablonneuſe, où tout annonçait dans le voiſinage la plus grande ſtérilité, & j'en parus étonné. Il me dit qu'il n'y avait pas long-tems qu'un autre vaiſſeau qui s'était approché de cette partie de la côte, avait vu comme moi cette grande fumée, quoi-

que cette terre, qu'on ſuppoſait une isle, fut inhabitée. Il m'apprit encore, qu'il y avait deux ans que deux vaiſſeaux de la Compagnie des Indes, venant de Batavia au cap, s'étaient probablement perdus ſur cette côte, puiſqu'on n'en avait point reçu de nouvelles, & que les fumées qu'on avait apperçues, venaient ſans doute de leurs équipages qui s'y étaient ſauvés. On y avait envoyé pluſieurs bateaux pour éclaircir ces conjectures; mais la mer briſe là avec tant de furie que jamais on a oſé y aborder. Je fus touché du récit de cette triſte aventure, & regrettai de l'avoir appriſe ſi tard: car j'aurais fait mes efforts pour trouver ces infortunés, & les tirer d'un lieu où ils devaient probablement périr de miſere.

Le cap eſt un lieu très-propre pour relâcher & ſe rafraîchir, au moins pour les vaiſſeaux qui doivent franchir la pointe méridionale de l'Afrique. Le climat en eſt frais, la campagne très-belle, & l'on y trouve en abondance des proviſions de toute eſpece. Le jardin de la Compagnie eſt un endroit délicieux: à l'une de ſes extrêmités on voit une ménagerie qui appartient au gouverneur: il n'épargne rien pour la remplir d'un grand nombre d'animaux curieux & rares; j'y ai vu trois belles autruches & quatre

zebres d'une taille extraordinaire. Nos gens, à qui je permettais d'aller à terre tour à tour, profitaient de cette liberté pour ſe régaler des vins du cap, & ils n'en revenaient gueres ſans être ivres.

Pluſieurs vaiſſeaux de différentes nations arriverent près du nôtre, mais aucun n'allait au-delà du cap.

Je demeurai trois ſemaines dans ce lieu pour remettre mes équipages de leurs fatigues. Après avoir pris congé du bon vieux gouverneur, & m'être pourvu de toutes les proviſions néceſſaires, je mis à la voile le 7 Mars par un vent favorable.

Le 16, nous vîmes à 15 lieues vers le couchant l'iſle de Sainte-Hélène; mais nous ne cherchâmes point à y aborder. Quelques jours après, comme nous étions pouſſés par un bon vent, à une grande diſtance des terres, le vaiſſeau éprouva une ſecouſſe auſſi forte que s'il eût donné ſur un banc: elle nous effraya, nous courûmes tous ſur le pont, & nous vîmes la mer ſe teindre de ſang à une grande étendue autour de nous. Cette vue diſſipa nos craintes; elle nous perſuada que nous avions heurté contre une baleine ou un grampus, & que vraiſemblablement notre vaiſſeau n'en avait reçu aucun dommage. C'eſt encore dans ces parages

que nous perdîmes notre maître charpentier, jeune homme industrieux & actif, qui languissait depuis notre départ de Batavia.

Le 25, nous passâmes la ligne : le jour suivant, j'appris que le gouvernail de la Tamar était en très-mauvais état. On le répara aussi bien qu'on le put ; mais craignant que ce vaisseau ne pût se maintenir contre un vent violent qui aurait pu le briser sur les côtes, j'ordonnai au capitaine de faire voile pour Antigoa, où il serait bien plutôt qu'en Europe, & où il pourrait faire réparer son gouvernail & son vaisseau. La Tamar se sépara donc de nous, & fit voile pour les Antilles. Peu de tems après, nous fûmes assaillis par des vents variables & très-forts qui nous chassèrent vers le nord. Le 7 Mai, nous découvrîmes les Sorlingues. Le 9, nous mouillâmes aux Dunes, après un voyage de vingt-deux mois & quelques jours.

VOYAGE

DU

CAPITAINE PHILIPPE CARTERET,

EN 1766, 67, 68 & 69.

BIENTÔT après mon retour d'un voyage autour du monde, fait avec le commodore Byron, je fus nommé commandant du Swallow, ſloup de ſa majeſté Britannique ; ma commiſſion était datée du 1 Juillet 1766. Le ſloup était à Chattam & l'on m'ordonna de l'équiper avec toute la diligence poſſible. C'était un vieux vaiſſeau qui ſervait depuis trente ans, & je ne le croyais pas en état de faire un long voyage. Il était légérement doublé à la quille, & cette quille n'était pas même garnie de clous qui puſſent aider à la défendre contre les vers. Je devais accompagner le Dauphin dans ſon expédition ; mais le Dauphin était un grand vaiſſeau, il était doublé de cuivre, il était approviſionné de tout ce qui était néceſſaire pour une navigation longue & dangereuſe. Le Swallow, peſant

& vieux, n'avait qu'un doublage imparfait; il était mal pourvu des choſes les plus eſſentielles. Je ne pouvais croire qu'ils fuſſent deſtinés au même voyage. Je me hazardai cependant à demander une forge, du fer, un petit eſquif & pluſieurs autres choſes dont je connaiſſais l'importance dans une longue navigation. On me répondit que le Swallow était fort propre pour l'uſage qu'on en voulait faire, & l'on ne m'accorda rien de ce que je déſirais. Cette réponſe me perſuada toujours davantage que je ne devais accompagner le Dauphin que juſqu'aux isles Falkland, où je ſerais remplacé par le Jaſon, frégate excellente, doublée en cuivre, approviſionnée avec ſoin. Comme je manquais de fil de carret, je voulus m'en procurer à Plymouth; mais on me répondit qu'on en avait mis ſur le Dauphin une quantité ſuffiſante pour les deux vaiſſeaux.

Le Dauphin & le Swallow mirent donc à la voile le 22 Août; le premier était commandé par le capitaine Wallis; ils étaient ſuivis par la flute le Prince Frédéric, commandée par le lieutenant Brine. Nous marchâmes enſemble juſqu'au 7 Septembre, jour où nous jetâmes l'ancre dans la rade de Madere.

Dans le ſéjour que nous y fîmes, j'écrivis au capitaine Wallis pour lui repréſenter, que je

manquais de fil de carret, & il m'en envoya cinq cents livres : ce n'était pas assez pour nos besoins, & je fus forcé bientôt après de mettre en pièces quelques-uns de nos cables pour sauver nos agrêts.

Le 9, mon lieutenant m'avertit que neuf des meilleurs matelots s'étaient échappés du vaisseau pendant la nuit,& avaient gagné la côte à la nage, entiérement nuds, & n'emportant que leur argent enveloppé dans un mouchoir, attaché autour de leurs reins. Il ajouta que ces déserteurs avaient nagé ensemble jusqu'à ce qu'ils se trouvassent près de la houle qui se brisait avec violence sur le rivage ; mais qu'alors l'un d'eux, effrayé du bruit des vagues, était revenu en nageant, autour du vaisseau d'où on l'avait remis à bord. Les autres eurent la hardiesse de braver les flots.

Comme la perte de ces hommes aurait eu des suites funestes pour nous, j'écrivis sur le champ au consul pour qu'il m'aidât à les recouvrer. Ma lettre n'était pas finie qu'on vint m'apprendre qu'au grand étonnement des gens du pays, on venait de les trouver nuds sur le rivage, qu'on les avait mis en prison & qu'on n'attendait que mes ordres pour les renvoyer. Je dépêchai un bateau, & dès qu'on m'eût annoncé leur retour, je me rendis sur le pont. Je fus charmé

de voir le répentir ſur leur viſage, & je me ſentis porté à ne pas leur infliger une peine, à laquelle ils ſemblaient diſpoſés à ſe ſoumettre de bon cœur pour expier leur faute. Je leur demandai ce qui avait pu les porter à s'enfuir du vaiſſeau & à quitter le ſervice de leur patrie, au riſque d'être dévorés par les goulus, ou déchirés par la houle qui battait ſur la côte. Ils répondirent que, quoiqu'ils euſſent couru tant de dangers en nageant vers le rivage, ils n'avaient jamais eu l'intention de déſerter, qu'ils étaient réſolus de ne quitter le vaiſſeau que lorſqu'ils ne pourraient plus naviger; mais que ſachant bien qu'ils entreprenaient un long voyage dont perſonne n'était aſſuré de revenir, il leur avait ſemblé bien dur de n'avoir pas une occaſion de dépenſer ſon argent, & s'étaient déterminés à boire encore une bouteille d'eau-de-vie, & à revenir enſuite à bord, où ils eſpéraient qu'on ne ſe ſerait pas apperçu de leur départ. Je voulais leur pardonner, & je n'examinai pas trop ſévérement leur apologie, que le reſte de l'équipage qui les entourait, paraiſſait approuver. Je leur fis obſerver qu'après avoir bu une bouteille d'eau-de-vie, ils auraient été peu en état de traverſer la houle à la nage; enſuite je dis, qu'eſpérant que déſormais ils n'expoſeraient leur

vie que dans des occaſions plus importantes; & n'aurais point d'autres raiſons de me plaindre de leur conduite, je ne leur infligeais d'autre châtiment que la honte & le regret dont je les voyais pénétrés. Je penſai qu'ils avaient beſoin de repos, & je les avertis de remettre leurs habits & de ſe coucher. J'ajoutai que ſi pendant notre voyage j'avais beſoin de bons nageurs, ils m'avaient montré à qui je devais m'adreſſer. Je diſſipais ainſi les craintes de ces braves matelots, & fus très-ſatisfait d'entendre le murmure d'applaudiſſement qui ſe fit entendre alors au milieu de tous les gens de l'équipage. Ma clémence fut bien payée dans la ſuite : au milieu des peines & des dangers de notre voyage, ces déſerteurs nous rendirent toutes ſortes de ſervices, avec un zèle, une ardeur, qui leur fit honneur, & qui ſervit d'exemple aux autres.

Nous remîmes à la voile le 12, & le capitaine Wallis me remit un double de ſes inſtructions, qui m'apprirent l'objet de notre voyage. Il nomma le port Famine dans le détroit de Magellan, pour rendez-vous au cas que nous vinſſions à nous ſéparer.

J'étais convaincu qu'on envoyait le Swallow & ſon équipage à une expédition qu'ils ne pouvaient remplir ; mais je réſolus de faire mon

devoir à tout événement, le mieux qu'il me ſerait poſſible.

Nous continuâmes notre route ſans de grands inconvéniens, ſans aventures intéreſſantes, juſqu'au moment où nous eûmes atteint la hauteur du cap Vierge Marie : là nous mîmes à l'ancre, & nous vîmes des Patagons, dont j'ai fait la deſcription dans ma lettre au docteur Matty, publiée dans les Tranſactions Philoſophiques. Il ſerait inutile de la rapporter ici ; elle eſt ſemblable à celle qu'en donne le commodore Byron & le capitaine Wallis.

Nous entrâmes dans le détroit. Je marchais en avant du Dauphin & de la flute, afin de ſonder & de découvrir les bas-fonds ; mais mon vaiſſeau manœuvrait ſi mal, que rarement je pouvais le changer de direction ſans le faire traîner par notre chaloupe ; cependant, après bien des travaux, bien des dangers, nous jetâmes l'ancre dans le port Famine. C'était le 26 Décembre 1766.

Nous démontâmes là notre gouvernail, pour y ajouter de la force & plus de largeur ; j'eſpérais par ce moyen le rendre plus facile à mouvoir ; mais cette opération ne répondit pas à mon attente.

Je n'entrerai pas dans le détail des périls que

nous courumes, des difficultés que nous surmontâmes pour arriver juſqu'à la baie d'Island, où nous arrivâmes le 7 Février. Nous y ſéjournâmes quelques jours. Avant de remettre à la voile, j'expoſai l'état de mon navire au capitaine Wallis, je le priai d'examiner s'il n'était pas plus à propos pour le ſervice de ſa majeſté de le renvoyer, que de lui faire continuer un voyage qu'il était très-probable qu'il ne pourrait achever. Il me répondit, que puiſque les lords de l'amirauté l'avaient deſtiné à une expédition dont je connaiſſais l'objet, il ne croyait pas être le maître de changer ſa deſtination.

Nous continuâmes donc à naviger enſemble dans le détroit pendant quelque temps, & comme je l'avais déjà paſſé une fois, j'étais toujours en avant pour ſervir de guide; j'avais la liberté de jeter l'ancre, ou de mettre à la voile, quand je le jugeais à propos. Mais éprouvant tous les jours combien le Swallow était mauvais voilier, qu'il retardait le Dauphin, & que probablement il lui ferait manquer la ſaiſon de gagner la mer du Sud, qui était le principal but du voyage, je propoſai au capitaine Wallis de laiſſer le Swallow dans une baie ſûre, & de monter moi-même ſes bateaux pour l'accompagner & l'aider juſqu'à ce qu'il eut franchi le détroit.

Je repréſentai que par ce moyen il acheverait ſon paſſage, ſuivant toute apparence, beaucoup plutôt que ſi mon vaiſſeau continuait à lui faire perdre du tems. Afin de lui mieux faire agréer ce plan, je lui fis remarquer qu'il pourrait compléter ſes proviſions de bouche & de marine, & ſon équipage avec ce qui était dans mon vaiſſeau, & le renvoyer en Angleterre avec ceux de ſes gens que la maladie rendait incapables de le ſuivre. J'ajoutai qu'en m'en retournant en Angleterre, j'examinerais la côte orientale des Patagons, qu'enfin j'entreprendrais toutes les découvertes qu'il voudrait m'indiquer. Je lui dis encore, que s'il jugeait que mes connaiſſances lui fuſſent utiles dans ſon voyage au travers de la mer du Sud, j'étais prêt d'aller avec lui à bord du Dauphin & d'abandonner le commandement du Swallow à ſon premier lieutenant dont je remplirais la place; ou de faire le voyage moi ſeul avec le Dauphin, s'il voulait revenir en Europe avec mon vaiſſeau. Mais le capitaine Wallis perſiſta toujours dans l'opinion, que d'après les ordres que nous avions reçus, les deux vaiſſeaux devaient continuer leur route ſans ſe ſéparer.

Mon vaiſſeau était alors en ſi mauvais état, qu'en portant toutes ſes voiles, il ne pouvait

pas faire autant de chemin que le Dauphin avec la moindre partie des ſiennes. Nous marchâmes pourtant enſemble juſqu'au 10 Avril, que nous découvrîmes l'entrée occidentale du détroit & la grande mer du Sud. Juſques là j'avais marché en avant ſelon les ordres qu'on m'avait donnés; mais alors le Dauphin ſe trouvant vis-à-vis de nous, déploya ſa voile de miſaine qui le fit bientôt gagner le pas ſur nous, & ſur les neuf heures du ſoir, nous le perdîmes de vue; il ne nous montrait aucuns ſignaux. Il ſoufflait alors un vent du levant dont nous profitâmes le mieux qu'il nous fut poſſible durant la nuit, en portant toutes nos petites voiles malgré le danger auquel nous nous expoſions. La nuit s'écoula, l'aurore ſe fit appercevoir, & nous cherchâmes des yeux le Dauphin ſur le vaſte Océan : nous le vîmes encore, ou plutôt nous n'en vîmes plus que les voiles les plus élevées, qui toutes étaient déployées: il était évident qu'il ne voulait plus nous attendre, & nous laiſſait le ſoin de l'atteindre avec un vaiſſeau vieux & lourd qui ne marchait qu'avec lenteur. A neuf heures du matin, nous le perdîmes de vue & nous jugeâmes qu'il était dehors du détroit. Nous nous efforçions d'en ſortir à notre tour; mais nous n'étions pouſſés que par des vents légers & variables. Je perdis

perdis l'eſpoir de revoir le Dauphin dans la longue & pénible courſe qui nous reſtait à faire ; car nous n'avions concerté aucun plan d'opérations, ni donné aucun rendez-vous comme nous l'avions fait juſqu'alors. Cette ſéparation était d'autant plus malheureuſe pour moi, que pendant les neuf mois que nous avions navigué enſemble, on n'avait mis à bord du Swallow aucune des étoffes de laine, ni des toiles, des verroteries, des couteaux, d'autres ouvrages de coutellerie deſtinés à l'uſage des deux vaiſſeaux, & qui étaient ſi néceſſaires pour obtenir des rafraîchiſſemens des Indiens. Nous manquions de forge & de fer, ſans leſquels nous ne pouvions conſerver notre bâtiment. J'eus cependant la ſatisfaction de ne remarquer aucune marque d'abattement dans mon équipage ; je les encourageai, je leur dis que quoique le Dauphin fut le meilleur des deux vaiſſeaux, j'eſpérais que ce déſavantage ſerait bien compenſé par leur courage, leur habileté & leur bonne conduite.

A midi, nous étions vis-à-vis du cap Pillar, mais un vent contraire s'éleva & nous fumes obligés de plier une partie de nos voiles : le vent s'accrut encore ; nous fimes en vain de grands efforts pour nous dégager de la terre & ſortir du détroit ; nous eûmes le chagrin de voir qu'il

nous était impoſſible d'y réuſſir. Il était preſque nuit ; le vent devenait un orage, il chaſſait devant lui des vagues énormes, un brouillard qui nous enveloppa, & une pluie qui nous pénétra. Nous nous approchâmes de la côte méridionale, & j'envoyai un bateau pour découvrir la baie Tueſday, que ſir Narborough dit être à quatre lieues du détroit, ou chercher quelque autre abri où nous puſſions nous retirer. Le jour était encore aſſez grand que nous ne pouvions découvrir les terres, quoiqu'elles ſoient très-élevées & que nous n'en fuſſions qu'à demi-mille. A ſix heures, l'épaiſſeur du brouillard avait répandu autour de nous la nuit la plus ténébreuſe ; nous ne voyions pas à quatre pas l'un de l'autre ; je pliai toutes les voiles pour attendre mon bateau dont j'étais très-inquiet. Pour qu'il ne s'égara pas, nous allumâmes des flambeaux, nous fîmes de tems en tems des feux pour ſignaux ; mais incertain ſi nos gens pouvaient les appercevoir au travers du brouillard & de la pluie, je fis tirer le canon toutes les demi-heures, & enfin j'eus la conſolation de les revoir dans le vaiſſeau. Ils n'avaient découvert ni la baie Tueſday, ni aucun abri. Nous reprîmes donc les voiles pour le reſte de la nuit, eſſayant de nous tenir auprès de la côte méridio-

nale, & de conſerver autant qu'il nous était poſſible le chemin que nous avions fait vers le couchant.

Le lendemain, à la pointe du jour, je renvoyai une ſeconde fois le canot chercher ſur la côte méridionale, un lieu ſûr où nous puſſions jeter l'ancre. J'attendis ſon retour juſqu'à cinq heures après midi dans la perplexité la plus accablante. Je craignais que nous ne fuſſions obligés de paſſer encore une nuit dans ce parage dangereux; mais bientôt je le vis ſonder une baie & je me dirigeai vers lui. Peu de tems après il nous rejoignit, & nous apprîmes avec une joie inexprimable que nous pouvions y jeter l'ancre en pleine ſûreté. A l'aide de notre canot, nous l'y jetâmes vers les ſix heures, & j'allai dans ma chambre prendre quelque repos. J'étais à peine couché ſur mon lit, que je fus alarmé par des cris, par un tumulte général. Les gens de l'équipage qui étaient dans l'autre partie du vaiſſeau, accouraient en hâte & joignaient leurs clameurs à celles des autres. Je me levai ſur le champ, imaginant qu'un coup de vent avait fait chaſſer le vaiſſeau ſur ſes ancres & le pouſſait hors de la baie. En arrivant ſur le tillac, j'entendis l'équipage s'écrier dans un tranſport de ſurpriſe & de joie qui approchait de l'extravagance, le Dau-

phin ! le Dauphin ! Cependant quelques minutes après nous fumes perſuadés que ce que nous prenions pour un vaiſſeau, n'était autre choſe que des trombes d'eau élevées dans l'air par un des coups de vent violens qui partaient ſans interruption de la haute terre. Le brouillard avait ſervi à nous tromper. Cette erreur déconcerta d'abord l'équipage ; mais avant de le quitter, j'eus le plaiſir de lui voir reprendre ſon courage & ſa gaîté ordinaires.

La petite baie où nous étions retirés était à environ trois lieues au levant du cap Pillar. C'eſt la premiere plage qui ait quelque apparence de baie en-dedans de ce cap, qui eſt ſitué à quatre lieues au midi de l'iſle que ſir Jean Narborough appelle Weſtminſter-Hall, à cauſe de la reſſemblance qu'elle préſente de loin à ce vieux bâtiment. La pointe occidentale de cette baie eſt facile à reconnaître : l'intérieur de la baie même eſt coupée perpendiculairement comme un mur élevé ; à quelque diſtance de ſon entrée il y a trois iſles, en dedans deſquelles on trouve un havre aſſuré, ſur un fond de vaſe molle. Nous mimes à l'ancre au dehors de ces iſles ; le paſſage qu'elles laiſſent entr'elles eſt aſſez étroit, & notre petite baie n'avait que huit fois cette largeur ; le fond y eſt inégal ; d'un côté

nous voyions des écueils, de l'autre des rochers plus élevés. Un vent très-fort nous faiſait traîner nos ancres après nous, & je craignais qu'à chaque inſtant les rochers ne coupaſſent nos cables. Lorſque nous les relevâmes, nous fûmes très-ſurpris de ne les trouver endommagés nulle part, quoique nous n'euſſions pu les dégager d'entre les rochers qu'avec de grands efforts. Autour de cette baie, la terre eſt par-tout élevée; & comme un courant pouſſe continuellement vers la côte, je ne doute pas qu'il n'y ait là quelque autre communication avec la mer du Sud au cap Déſirado. L'un de mes officiers qui avait dirigé notre canot, me dit qu'il s'était avancé à quatre milles de là, & qu'alors il n'était pas éloigné de quatre milles encore de l'Océan occidental; cependant je vis toujours une large entrée entre le midi & le couchant. Partout, le débarquement eſt facile & ſans danger; on peut y faire de l'eau & du bois ſans beaucoup de peine, & on y trouve des moules & des oies ſauvages en abondance.

De la côte ſeptentrionale à l'extrêmité du détroit où nous nous trouvions, ſituée ſous la latitude de 52° 30', juſqu'à celle de 48°, la terre va du midi au nord. Elle n'eſt compoſée que d'iſles que la mer a détachées du continent, &

parmi leſquelles ſont celles que Sharp appelle les iſles du duc d'York. Il les a placées à une diſtance conſidérable de la côte ; mais s'il y avait pluſieurs iſles dans cette ſituation, il ſerait impoſſible que le Dauphin, la Tamar, ou le Swallow ne les euſſent point vues, puiſque nous avons navigué les uns & les autres à peu-près ſur le méridien où on les ſuppoſe. Juſqu'à notre arrivée à cette latitude, nous eûmes un aſſez bon tems, & nous ne rencontrâmes que peu ou point de courans ; mais lorſque nous fûmes parvenus au nord du 48°, nous trouvâmes un courant très-fort qui ſe dirigeait vers le ſeptentrion, de ſorte que nous entrions probablement alors dans la grande baie qui a, dit-on, quatre-vingt-dix lieues de profondeur. Les vagues y étaient fort élevées & annonçaient qu'elles venaient d'une enceinte vaſte.

Enfin le 15, ſur les quatre heures du matin, après avoir bravé bien des périls & ſurmonté bien des difficultés, nous franchîmes le cap Pillar, aidé d'un vent léger. Environ deux heures après, nous apperçumes le cap Deſeado, ou Déſir ; mais dans ce moment même le vent changea, il nous devint contraire, & acquit toujours de nouvelles forces ; ce fut bientôt une tempête effroyable ; les vagues enflées ſe briſaient contre

le vaiſſeau avec un bruit & une fureur inconcevables ; l'eau inondait notre tillac, & nous courions riſque à chaque inſtant de couler à fond. Nous n'oſâmes diminuer nos voiles, quoiqu'elles rendiſſent notre danger bien plus grand encore ; mais nous en avions beſoin, pour ne pas revenir dans le détroit où nous ſerions tombés ſur des terres coupées, où nous nous ſerions briſés ſur le continent. Elles nous étaient néceſſaires encore pour parvenir au-delà de ces iſles remplies de rochers auxquelles ſir Jean Narborough avait donné le nom d'iſles de Direction. Cependant malgré nos efforts, notre vaiſſeau s'approchait ſans ceſſe de la côte ſeptentrionale : dans cette ſituation critique, nous fûmes obligés d'alléger le vaiſſeau de toute maniere ; nous défonçâmes les pièces d'eau qui étaient ſur le tillac, nous nettayâmes tout ce qui était entre les ponts, & forçâmes de voiles ; enfin nous échappâmes au danger qui nous menaçait, nous ſortîmes du détroit, nous laiſſâmes les iſles que nous redoutions derriere nous, & nous entrâmes dans un Océan dont les vagues étaient plus régulieres & moins à craindre. Le vent nous devint plus favorable, & nous en profitâmes pour nous avancer dans l'Océan ; nous parvinmes à neuf lieues au-delà du cap de

la Victoire qui eſt ſur la côte ſeptentrionale.

C'eſt ainſi que nous ſortîmes enfin du détroit de Magellan, dont l'embouchure occidentale eſt, ſelon moi, fort dangereuſe. Nous ne fûmes délivrés qu'au moment où nous allions périr ; car immédiatement après le vent redevint contraire, & s'il n'avait ceſſé de l'être quelques heures auparavant, notre perte était inévitable.

Dès que j'eus franchis cette route tortueuſe & redoutable, je me dirigeai au nord, le long de la côte du Chili. La route que nous allions entreprendre était longue, & en examinant l'eau douce que nous avions encore, il me parut que nous n'en avions plus aſſez ; nous n'en avions que 24 ou 25 tonnes. Il était donc néceſſaire de s'en pourvoir avant de tenter de traverſer tout le vaſte Océan du Sud, & le lieu qui me détournait le moins de ma route était l'iſle Maſafuero ; c'eſt là que je réſolus de prendre ce qui me manquait.

Nous profitions le jour & la nuit de tous les ſouffles de vent qui pouvaient nous favoriſer, afin de nous avancer dans les latitudes où l'on jouit d'un ciel plus tempéré. Déjà nous eſpérions y arriver bientôt, lorſqu'un vent directement contraire vint diſſiper notre eſpoir. Nous étions alors à environ cent lieues de l'embou-

chure du détroit, & depuis ce moment jusqu'au 8 de Mai, c'est-à-dire, pendant vingt jours, nous fumes balottés par un vent contraire, par une tempête qui n'eut presque point d'intervalles, & qui fut rendue plus dangereuse par des raffales précipitées qui s'accroissaient à chaque instant, mêlées de pluies & de grêle, ou plutôt de glace à moitié fondue. Quelquefois encore nous étions assaillis par des tonnerres & des éclairs plus effrayans que tout ce que nous avions éprouvé, & une mer si agitée, que le bâtiment était souvent au-dessous de l'eau.

Depuis notre sortie du détroit, & pendant notre route le long de cette côte, nous vîmes un grand nombre d'oiseaux de mer, & en particulier des albatross, des mouettes, des coupeurs d'eau, & un oiseau paresseux de la grosseur du grand pingoin, que les marins appellent poule du cap de Bonne-Espérance: il est d'un brun foncé ou d'une couleur noirâtre, & c'est par cette raison qu'on lui donne quelquefois le nom de mouette noire. Nous apperçumes aussi beaucoup de pintades de la même grandeur & qui sont tachetées de blanc & de noir d'une maniere très-agréable: elles volent toujours, quoique souvent elles paraissent se promener sur l'eau comme les peterels, que les marins anglais

appellent *poulets de la mere Carey*. Nous vîmes auſſi pluſieurs de ces derniers.

Le 27 Avril ſur le ſoir, le ciel devint très-ſombre; nous n'oſions porter alors que nos baſſes voiles avec une voile haute pliée à moitié. Une rafalle très-forte vint d'un côté contraire à celui d'où ſoufflait le vent, & prit les voiles en ſens oppoſé; nos mâts furent ſur le point d'en être enlevé & le vaiſſeau de culbuter; on parvint à échapper à une partie de ſa force; mais le vent continuant à ſouffler avec autant de violence & nos voiles étant mouillées, elles ſe collerent ſi bien aux mâts & aux agrêts, qu'on ne pouvait les élever ni les abattre qu'avec les plus grands efforts. Cependant nos gens travaillerent avec tant d'ardeur & d'adreſſe, que nous parvinmes à élever notre grande voile, & détournâmes le vaiſſeau ſans recevoir beaucoup de dommage. Le même vent continua pendant pluſieurs heures; la nuit s'écoula ainſi; mais à la pointe du jour, il changea, & ſouffla entre le nord & le couchant; enſuite il tomba & nous laiſſa jouir d'un calme de ſix heures.

Mais ce calme même n'était pas ſans danger; la mer ſe balançait en divers ſens, & ces vagues confuſes, ſe mêlaient, ſe briſaient entr'elles & contre le vaiſſeau, & lui imprimait un roulis

ſi violent, & ſi bruſque, que nous nous attendions à chaque inſtant à voir tomber nos mâts. Ils ſe ſoutinrent, & bientôt il s'éleva un bon vent dont nous nous hâtâmes de profiter. Il continua quelques heures dans la même direction, en nous accablant d'un déluge de pluie; mais à midi, il retourna entre le nord & le couchant, & il fut ſi impétueux que nous fumes encore obligés de naviguer avec nos baſſes voiles, expoſés aux vagues les plus fortes qui rompaient ſouvent ſur nous.

Le premier Mai, vers les cinq heures du matin, nous marchions avec une partie de nos voiles pliées à moitié, quand un grand coup de mer inonda la partie la plus élevée du vaiſſeau, où ſes rames étaient attachées & en emporta ſix; il rompit auſſi une de nos vergues, & mit pendant quelques minutes tout le bâtiment ſous l'eau. Nous fumes cependant aſſez heureux pour élever la grande voile ſans la déchirer, quoiqu'il fit alors un véritable ouragan, & qu'un déluge de neige ou de glace à moitié fondue tombât ſans ceſſe ſur nous. Le vent changea enſuite, mais ſouffla plus fortement que jamais; il nous força de couper directement les vagues que le vent précédent avait élevées, & à chaque pas, l'extrêmité du mât qui eſt en avant du bâtiment,

était ſous l'eau ; les vagues venaient en mugiſſant juſqu'au pied du grand mât, & s'y briſaient auſſi fortement que ſi elles l'euſſent été par un rocher. Chaque coup donné par le flot nous ſemblait devoir être le dernier, & faire couler le vaiſſeau à fond. Avec tous ſes défauts & ſa vieilleſſe, c'était un bâtiment ſolide, puiſqu'il réſiſta à cette tempête furieuſe. Nous avions fait des cloiſons ſur la partie du vaiſſeau qui eſt en avant, & nous éprouvâmes que nous avions pris une précaution ſage.

Le vent était bon, mais nous n'oſâmes le prendre en poupe, parce que nous avions à redouter qu'une de ces vagues énormes ne prit notre vaiſſeau en flanc ; elle aurait alors ſûrement emporté tout ce qu'elle aurait rencontré. Quelque tems après la mer ſe calma ; nous déployâmes nos voiles, & fîmes route vers le nord. Nous eûmes un inſtant de repos ; & comme nous étions tous mouillés juſqu'aux os, nous nous réchauffâmes avec un peu de vin.

Le vent revint le lendemain comme il avait été le jour précédent ; mais nous avions eu le tems de réparer ce que la tempête avait briſé ; nous avions raſſuré ce qu'elle avait ébranlé ; opérations qui nous firent ſentir vivement la privation d'une forge & du fer. Nos regrets aug-

menterent encore quand nous eûmes apperçu que les ferrures de notre gouvernail étaient brisées ; nous les rechangeâmes comme nous pûmes ; & le tems étant devenu plus calme, quoique le vent fut toujours contraire, nous réparâmes nos agrès ; les charpentiers, les voiliers furent tous occupés à réparer les avaries essuyées précédemment, & nous fumes un peu plus tranquilles.

Mais le 5 Mai, un nouvel ouragan nous força d'abattre nos voiles hautes, & le vaisseau fut si baloté que nous ne pouvions le diriger ; il semblait devoir se fendre, & en effet quelques parties des mâts se rompirent. Le vent changea ensuite, fut d'abord doux & bientôt violent ; des raffales violentes & précipitées firent détacher nos voiles, & nous eûmes de la peine à les retenir avant que nous eussions changé de direction. Quelques momens de calme nous permettaient de réparer les dommages de la tempête, qu'une nouvelle venait bientôt détruire. Au travers de ces dangers & des inquiétudes cruelles qu'ils nous causaient, nous avançions cependant vers le nord. Enfin le 8 Mai arriva, & ce fut le premier beau jour dont nous eussions joui depuis notre sortie du détroit de Magellan. Le lendemain nous

découvrîmes l'iſle de Maſafuero, & le 10 celle de Juan Fernandès; nous ſuivîmes de près la côte orientale de cette derniere, & nous vînmes près de la baie de Cumberland. Je ne ſavais pas que les Eſpagnols euſſent fortifié cette iſle, & je fus bien ſurpris de voir ſur le rivage un grand nombre d'hommes, une maiſon, quatre pièces de canon au bord de l'eau, & dans l'intérieur du pays, à cent cinquante verges de la côte, un fort conſtruit ſur le penchant d'une montagne & ſur lequel flottait le pavillon Eſpagnol. Ce fort environné de murs conſtruits en pierres, a dix-huit ou vingt embraſures, & l'on apperçoit au dedans un bâtiment étendu qui ſans doute ſert de caſerne à la garniſon. Il y a encore vingt-cinq ou trente maiſons grandes ou petites répandues autour de cette fortereſſe. Nous vîmes beaucoup de bétail errant au ſommet des collines qui nous parurent cultivées, & partagées par des haies. Deux grands bateaux étaient attachés ſur le rivage. Les coups de vent qui venaient de cette baie étaient ſi violens que nous ne pûmes approcher de ce lieu autant que nous l'aurions voulu; je crois même qu'il y eſt impoſſible de gouverner un vaiſſeau, lorſque ce vent y ſouffle.

Nous traverſâmes cependant cette baie, mais

à une trop grande distance pour distinguer mieux les objets : quelques-uns des Espagnols qui nous regardaient, détacherent une de leurs barques, & ramerent vers nous ; mais elle retourna au rivage quand elle s'apperçut des coups de vents qui nous tenaient éloignés. En poursuivant notre route, nous découvrîmes l'extrêmité occidentale de la baie près de laquelle était une petite maison qui me parut un corps de garde, & deux pièces de canon montées sur leurs affuts, mais sans fortifications dans le voisinage. Nous portâmes encore une fois vers cette baie, nous étions à l'entrée & la barque se détacha encore vers nous. Les coups de vent ne nous permirent pas d'approcher davantage, nous nous dirigeâmes vers le levant, la barque nous suivit jusqu'à ce que nous fussions dehors de la baie ; la nuit vint & bientôt nous la perdîmes de vue ; nous continuâmes notre route ; nous n'avions point arboré de pavillon, parce que je n'en avais que d'Anglais que je ne jugeai pas à propos de montrer.

Cependant, je vis que je pouvais faire en ce lieu, ni provisions d'eau & de bois, ni de rafraîchissemens nécessaires après les fatigues excessives que nous avions essuyées. Je résolus de revenir à Masafuero. Nous arrivâmes le 12

Mai dans ſa partie méridionale ; mais le vent était trop fort, la mer trop agitée pour que nous puiſſions l'approcher de ce côté ; nous vinmes au couchant de l'iſle, & nous y jetâmes l'ancre ſur une belle plage, dans une baie ouverte, propre à contenir une flotte entiere qui dans l'été pourrait y demeurer ſans beaucoup de crainte. J'envoyai les bateaux pour chercher de l'eau, mais il fut impoſſible à nos gens d'y débarquer, les vagues ſe brifaient avec trop de violence contre les rochers dont le rivage eſt hériſſé. Les nageurs mêmes n'oſerent ſe hafarder au travers des écueils. Nous en fûmes d'autant plus fâchés que du vaiſſeau nous diſtinguions un beau courant d'eau douce, beaucoup de bois à bruler, & un grand nombre de chèvres errant ſur les collines.

Le lendemain nous fîmes une nouvelle tentative ; nous réuſsîmes en partie : nos gens débarquerent & purent remplir quelques pièces d'eau ; mais le vent ſoufflait avec tant de force qu'ils n'avaient pu atteindre la côte où nous voyions le courant, les bois & les chèvres.

Nous attendimes un tems plus calme, & déployant nos voiles, nous vinmes le 15, au coucher du ſoleil, jeter l'ancre ſur le côté oriental de l'iſle, dans le même lieu où le commodore Byron

Byron l'avait fait deux ans auparavant. J'y envoyai tout de ſuite remplir quinze pièces d'eau, & j'envoyai un détachement avec d'autres futailles qui devait revenir le lendemain, & un autre pour chercher & couper du bois.

Ils s'en occupaient, lorſqu'à deux heures du matin le vent s'éleva, ſouffla par raffales & nous chaſſa hors de la plage où nous riſquâmes de perdre nos ancres; nous eumes beaucoup de peines à les retirer, & mîmes à la voile ſans nous éloigner de la côte. Peu d'heures après le vent ſe calma; mais nous ne pûmes réuſſir à revenir en arrière. Nous étions aſſez loin du rivage; cependant j'envoyai le canot prendre une charge d'eau avant que les flots fuſſent aſſez élevés pour nous interdire l'abord de l'iſle. Le vent nous ramena enſuite près de l'aiguade; mais le tems avait ſi mauvaiſe apparence que nous ne crûmes pas qu'il fut prudent d'approcher davantage. Nous nous en tinmes cependant aſſez près pour recevoir le canot avec douze pièces d'eau. Je le renvoyai pour en chercher une nouvelle charge; j'oſai dépêcher notre grande chaloupe, bâtiment fort & peſant, pour porter des proviſions à ceux qui étaient à terre. J'ordonnai aux matelots qui le montaient de rapporter des futailles pleines d'eau, s'ils pou-

vaient les charger. Nous louvoyâmes en les attendant. Le vent devint plus fort, un brouillard épais nous environna, la pluie tomba en torrens. Mais dès que le brouillard se fut dissipé, nous fixâmes nos regards vers la terre & vîmes nos bateaux côtoyant le rivage pour aborder sur la partie de l'isle opposée au vent; nous nous approchâmes d'eux, ils revinrent vers nous & ils remonterent sur notre vaisseau; ils n'avaient pu aborder, & rapportaient leurs futailles vuides & leurs bateaux endommagés; ce fut une nouvelle occupation pour nos charpentiers.

Le 17, l'isle était à quatre lieues de nous; le vent était doux, la mer calme. Nous revinmes vers l'endroit où nos gens devaient être, & je renvoyai le canot chercher de l'eau. Quelque tems après il revint chargé & m'apprit que la pluie qui était tombée durant la nuit avait amené des torrens si enflés dans le lieu où mes gens s'étaient placés qu'ils avaient eu beaucoup de peines à s'échapper, & que plusieurs des tonneaux avaient été entraînés dans la mer & s'étaient perdus. Il était trop tard pour tenter encore d'aller chercher de l'eau; mais mon lieutenant Gower, homme intrépide & actif, ayant remarqué que la pluie avait formé plusieurs courans, m'offrit d'y aller avec le bateau, & de rem-

plir autant de futailles qu'il en pourrait ramener. J'acceptai ſa propoſition avec joie; il partit. En l'attendant, je m'éloignai un peu du bord; mais une heure après le tems devint nébuleux, le vent ſe renforça, un brouillard épais & noir couvrit l'iſle, & bientôt après on vit des éclairs effrayans & des tonnerres ſuccéder. Cet orage mettait mes gens en grand danger, & je me rapprochai de l'iſle pour les ſécourir s'il était poſſible. Je ſuivis de près la côte, eſpérant de rencontrer le bateau; nous ne pûmes l'appercevoir. La nuit ſurvint, le brouillard la rendit d'une obſcurité extrême, le vent s'augmenta encore, & la pluie tomba en torrens. Je retardai alors ma courſe, fis allumer des feux & tirer des coups de canon pour diriger le canot; il ne revenait point & je n'en pouvais expliquer la raiſon; j'étais livré à l'inquiétude la plus accablante, & je craignais qu'il n'eut fait naufrage. Plus ma peine avait été vive, plus ma joie fut grande en le voyant revenir vers les ſept heures du matin, & comme j'appercevais les indices d'une tempête qui s'approchait, nous le remontâmes à bord avec toute la diligence poſſible. Heureuſement nous ne perdîmes point de tems; car à peine eut-il été remis à ſa place, que nous eſſuyâmes des coups de vents ſi forts & qui ſe ſuccé-

daient si rapidement qu'ils balotterent le vaisseau avec violence, & rompirent une de nos vergues; si nous eussions tardé un instant de remonter le bateau, il était mis en pièces, & tous ceux qu'il portait auraient péri. Cette tempête dura jusqu'au lendemain matin qu'elle s'affaiblit & nous permit de mettre nos basses voiles.

Je m'informai à mon lieutenant de la cause qui l'avait retardé; il me dit qu'après être arrivé près de l'endroit où il avait voulu remplir ses futailles, trois de ses hommes les avaient traînées à la nage sur le rivage; mais qu'en peu de minutes les vagues étaient devenues si terribles, elles s'étaient brisées sur la côte avec tant de fureur, que ceux qui étaient à terre n'avaient pu revenir au bateau; que ne voulant pas les abandonner, parce qu'ils étaient nuds, il les avait attendus dans l'espoir de trouver une occasion favorable pour les reprendre; mais qu'enfin, intimidé par le tems & l'obscurité de la nuit, il avait cru devoir, malgré sa répugnance, revenir sans eux.

La situation de ces pauvres malheureux me fournissait un nouveau sujet d'inquiétudes & de chagrin; ils étaient nuds, dans une isle déserte, éloignés de l'aiguade où leurs compagnons avaient dressé une tente, sans alimens, sans

abri, au milieu de la nuit, accablés par une pluie violente & continuelle, qui devenait plus affreuſe encore par des tonnerres & des éclairs bien plus terribles que ceux qui ſe font entendre en Europe. Je les envoyai chercher; on les trouva, ils revinrent & nous firent le récit de leurs avantures. Tant que le jour les avait éclairés, ils s'étaient flattés de pouvoir rejoindre leurs compagnons qui les attendaient; mais lorſque la noire obſcurité de la nuit qui n'était diſſipée que par le feu rapide des éclairs, & que la tempête devint à chaque inſtant plus furieuſe, ils penſerent que leur réunion était impoſſible, & que le bateau ſans doute s'était mis en ſûreté en retournant au vaiſſeau. Il était au-deſſus de leurs forces, de gagner la tente de leurs compagnons au milieu des ténèbres & de la tempête. Ils furent donc réduits à paſſer la nuit dans l'endroit où ils étaient, ſans rien avoir pour les défendre de la pluie & du froid qu'ils commençaient à ſentir dans toute leur rigueur. Conſeillés par la néceſſité, ils trouverent une reſſource paſſagere pour ſe réchauffer & ſe mettre à l'abri de la pluie, en ſe couchant l'un ſur l'autre, & chacun à ſon tour au milieu. Ils déſiraient ardemment de revoir le jour, & dès qu'il parut, ils ſe mirent en marche du côté de la tente. Ils furent obligés

d'aller le long de la côte de la mer ; car le chemin de l'intérieur du pays était impraticable, & ce n'eſt pas là ce qui leur arriva de pis : ils étaient ſouvent arrêtés par de hautes pointes de rochers eſcarpés qui les forçaient ou de s'éloigner beaucoup de la mer, ou d'en faire le tour à la nage en s'écartant beaucoup des côtes, pour ne pas y être jetés par les vagues qui les auraient mis en pieces contre les rochers. Dans ces grands détours, ils couraient un grand danger encore, celui d'être mis en pieces par les goulus de mer. Ils arriverent à la tente vers les dix heures du matin, preſque mourans de faim & de froid, y furent reçus avec ſurpriſe & avec plus de joie encore par leurs compagnons, qui partagerent d'abord avec eux leurs proviſions & leurs habits. Lorſqu'ils arriverent ſur le vaiſſeau, je leur fis donner tous les rafraîchiſſemens qui pouvaient leur être les plus ſalutaires, & paſſer toute la nuit dans leurs hamacs. Le lendemain, ils furent auſſi vigoureux, auſſi gais que s'il ne leur était rien arrivé, & cet accident n'eut aucune influence ſur leur ſanté. Ces trois hommes étaient du nombre des braves matelots qui s'étaient échappés du vaiſſeau à la nage dans la rade de Madere, pour boire quelques coups d'eau-de-vie.

Le 18 Mai le tems fut calme ; nous ne pû-

mes atteindre de nouveau le lieu où nous avions dernierement jeté l'ancre & d'où le vent nous avait chaſſés : un courant & le calme étaient des obſtacles que nous ne pûmes vaincre. Mais nous nous tions approchés de la plage où nos gens avaient élevé une tente, & ce fut alors que nous reçumes nos trois matelots. Le courant & les vagues nous en éloignerent de trois lieues durant la nuit ; le tems cependant était bon, & nous envoyâmes deux fois chercher de l'eau. Nous en profitâmes encore pour pêcher au hameçon. Nous prîmes aſſez de poiſſon pour en ſervir à tout l'équipage, & ce repas aida un peu à nous faire oublier les déſagrémens de notre ſituation. De nouveaux coups de vent nous firent craindre de plus grands malheurs ; ils nous firent paſſer une nuit fatigante & dangereuſe ; ils nous éloignerent de l'iſle, dont nous nous rapprochâmes le lendemain ; nous y jetâmes même l'ancre fort près de la côte. Quand le vaiſſeau fut en ſûreté, il était trop tard pour ſe rendre à l'aiguade ; nous nous bornâmes à pêcher, pour donner un bon ſouper à l'équipage fatigué. La nuit vint ; elle fut ſombre, troublée par des orages, par un déluge de pluie. Nous eûmes de la peine à réſiſter à la tempête, le vaiſſeau traînait ſes ancres qui ſillonnaient un ſable fin &

mouvant. La mer était ſi agitée le lendemain & la pluie ſi forte qu'on ne put envoyer de bateaux dans l'iſle : ainſi cinq jours & cinq nuits s'écoulaient au milieu des fatigues & des dangers pour parvenir à nous pourvoir d'eau. Enfin ſur le ſoir le vent ſe calma & j'envoyai un bateau ; je fis auſſi deſcendre trois hommes ſur la côte vis à vis de nous pour tuer des veaux marins & tirer de leur graiſſe une huile qui put nous ſervir à la lampe & pour d'autres uſages.

Le vent fut très-fort le 22 ; mais comme il venait de l'iſle, la mer en était moins agitée où nous étions & la terre affaibliſſait une partie de ſes raffales ; nous pûmes envoyer des bateaux qui revinrent quelques heures après chargés d'eau & de pintades : ces oiſeaux pendant la pluie ſe précipitaient vers les feux qu'allumaient les gens que nous avions à terre qui les prenaient enſuite avec facilité ; ils avaient même de la peine à les en écarter : ils en avaient pris ſept cent dans la nuit précédente. On travailla tout le jour à tranſporter de l'eau ; mais les vagues émues en firent perdre une partie en défonçant les vaſes qui la contenaient. Cependant il s'en fallait peu que notre proviſion ne fut complette, & je voyais les approches d'une tempête. Je me hâtai donc de renvoyer mes bateaux pour

ramener de l'eau, ma tente & mes gens qui étaient à terre. Bientôt le vent ſe renforça, & malgré tous nos efforts, malgré nos ancres, mon vaiſſeau s'éloigna de la côte. Je voulais y reſter pour recevoir mes gens, il fallut y renoncer & tirer nos ancres qui n'étaient plus que ſuſpendues ſur un abyme. Nous n'oſâmes mettre à la voile; l'eau s'élevait en tourbillons plus hauts que le ſommet de nos mâts : le vent nous chaſſait rapidement loin de l'iſle; je craignais pour mes bateaux qui devaient être remplis de vingt-huit de mes matelots & de mon lieutenant. La nuit commençait à ſe répandre lorſque j'apperçus la chaloupe qui s'approchait de nous avec viteſſe : malgré les effort des hommes qu'elle portait, elle avait été jetée en mer. Nous nous empreſſâmes de la monter à bord ; mais malgré notre diligence & nos ſoins, elle fut fort endommagée. Elle portait dix hommes qui nous apprirent que lorſqu'elle avait été chaſſée dans la mer, elle était chargée de bois à bruler dont il avait fallu la délivrer, ainſi que de quelques objets peſans pour qu'elle ne coulât pas à fond. Nous n'appercevions point le canot; j'avais lieu de craindre qu'il n'eut également été chaſſé loin de la côte, avec les tentes, dix-huit hommes & mon lieutenant que je regardais comme

perdus. Je ſavais que ſi la nuit les ſurprenait au milieu de cette tempête, ils périraient infailliblement. Je me flattais que les hommes étaient encore à terre, qu'ils n'avaient point à craindre d'être engloutis dans les eaux ; la nuit me parut longue, l'inquiétude la rendit cruelle, & dès que le vent ſe fut calmé, que le jour ſe fit appercevoir, je me hâtai de regagner la côte. Nous déployâmes toutes nos voiles, nous approchâmes ; nos yeux cherchaient le canot ſur la mer & le long du rivage ſans le découvrir ; nous étions effrayés & déſeſpérions de le revoir, ainſi que nos compagnons, lorſqu'enfin nous le vîmes dans un recoin attaché au rivage par une corde. Nous nous le montrions avec des tranſports de joie, & prenant nos lunettes, nous cherchâmes nos gens ; ils accouraient pour s'embarquer, & ſur les trois heures nous fûmes tous réunis ſains & ſaufs ; mais nos compagnons étaient ſi épuiſés de fatigues, qu'on avait eu de la peine à gagner le vaiſſeau & à y monter. Le lieutenant me dit qu'il avait entrepris de s'en revenir le ſoir auparavant ; mais que dès qu'il avait été ſur la mer, une raffale ſubite avait rempli le canot, qu'il avait été ſur le point d'être ſubmergé ; qu'à force d'activité & de travail à la pompe, ils étaient parvenus à le remplir ; qu'il fallut alors

retourner au bord où ils étaient arrivés avec peine, & qu'après avoir laiſſé dans le canot le nombre d'hommes néceſſaire pour le préſerver des accidens & le vuider de l'eau que les vagues y jetaient, ils avaient paſſé la nuit ſur le rivage dans une perplexité & des angoiſſes difficiles à exprimer; qu'au point du jour ils avaient cherché le vaiſſeau, & que ne le voyant point, ils en avaient conclu qu'il avait péri dans cette tempête plus violente qu'aucune de celles qu'ils avaient éprouvées juſqu'alors. Cette idée terrible ne les avait pas jetés cependant dans l'indolence & l'affaiſſement du déſeſpoir; tous s'étaient occupés à nettaier le rivage des ronces & des épines qui le couvraient, avaient coupé des arbres en tronçons pour traîner le canot à terre & le conſerver. Comme ils n'eſpéraient pas de revoir jamais le vaiſſeau, ils projetaient d'attendre juſqu'à l'été, & de tâcher alors de gagner l'iſle de Juan Fernandès. Ils oublierent en nous découvrant, & leurs peines & leurs projets, & le ſentiment de la joie fit diſparaître les ſonges de la triſteſſe.

Depuis le moment où nous avions tenté d'aborder dans cette iſle, nous avions eſſuyé une ſuite continuelle de périls, de fatigues & de malheurs. Le vaiſſeau avait beaucoup ſouffert

& marchait très-mal ; le tems ſombre & orageux était accompagné de tonnerres, d'éclairs & de pluie, & les bateaux toujours occupés s'étaient trouvés dans le danger continuel du naufrage : ils étaient aſſaillis de tous côtés par des raffales ſubites qui fondaient ſur nous avec une violence qu'il eſt difficile de concevoir. Ces accidens étaient d'autant plus cruels que je m'y attendais moins ; j'avais éprouvé deux ans auparavant avec le commodore Byron un tems bien différent dans ces mêmes parages. Freſier eſt, ce me ſemble, le ſeul voyageur qui ait dit y avoir rencontré des vents très-forts qui ſoufflaient du nord. J'ai fait malheureuſement la même expérience.

Dès que nous eumes repris nos gens & nos bateaux ſur notre vaiſſeau, nous fîmes voile pour nous éloigner de ce climat orageux, & je me crus heureux de ne rien laiſſer derrière moi que le bois que nos matelots avaient coupé pour notre proviſion.

L'iſle de Maſafuero eſt ſituée ſous le 33° 45′ de latitude méridionale, ſous le 80° 46′ de longitude à l'orient de Londres. Elle eſt au couchant de celle de Juan Fernandès, dont elle eſt ſéparée par un eſpace d'environ trente-une lieues : tous deux ſont ſous la même latitude.

Elle eſt très-élevée, remplie de montagnes, & de loin elle n'en paraît former qu'une; ſa forme eſt triangulaire; ſa circonférence eſt d'environ ſept à huit lieues : ſa partie méridionale eſt la plus haute; dans la ſeptentrionale on voit des cantons ſans brouſſailles qui paraiſſent ſuſceptibles de culture.

L'auteur du voyage de l'amiral Anſon ne parle que d'un endroit où l'on puiſſe jeter l'ancre; c'eſt vers le nord & dans une eau profonde : nous n'avons pu le trouver. Sur le côté occidental il y en a un, à environ un mille de la côte. Je n'y ai pu trouver non plus la chaîne de rocs qu'il y place vers la partie orientale & qu'on peut y reconnaître parce que les vagues s'y briſent; je n'ai apperçu de rochers & de banc de ſable qu'à la partie du couchant. Nous y avons remarqué un rocher qui a une ouverture au milieu; c'eſt près de là ſeulement qu'on peut jeter l'ancre.

On trouve de l'eau & du bois en abondance tout autour de l'iſle; mais on ne peut en faire proviſion qu'au travers des dangers : des rocailles, des maſſes de rochers détachés des montagnes embarraſſent par-tout le rivage, & des vagues ſi fortes viennent briſer ſur elles qu'il eſt impoſſible à un bateau d'en approcher en ſûreté.

Pour y débarquer, il faut néceſſairement aller à la nage à terre, y attacher le bateau au dehors des rochers; & pour s'y pourvoir d'eau & de bois, il faut tirer les tonneaux & le bois avec des cordes. Il y a pluſieurs endroits où l'on pourrait débarquer avec facilité en y conſtruiſant un quai, & c'eſt ce qu'on devrait faire ſi l'on était obligé de ſéjourner quelque tems dans l'iſle.

Cette partie qui eſt preſque au couchant de l'iſle, eſt très-bonne pour s'y pocurer des rafraîchiſſemens, ſurtout en été. Il y a beaucoup de chèvres; ſes bords ſont peuplés d'une multitude de poiſſons, & avec trois lignes on peut en peu d'heures, s'en fournir pour un repas de cent perſonnes. On y trouve d'excellens merlans noirs, des cavallies, de la morrue, des plies, & des écreviſſes. Nous y prîmes un martin-pêcheur qui peſait quatre-vingt-ſept livres; il avait cinq pieds & demi de long. Les goulus y ſont ſi voraces qu'ils mordent même le plomb de la ſonde. Les veaux marins y ſont ſi nombreux qu'on en prendrait pluſieurs milliers dans une nuit ſans qu'on s'en apperçut le lendemain. Nous en tuâmes beaucoup, parce qu'en côtoyant le rivage, ils couraient ſans ceſſe contre nous en faiſant un bruit épouvantable. Ils donnent une huile excellente; leur cœur, leur freſſure ſont très-

bons à manger, & ont le goût du lard frais: leurs peaux forment la plus belle fourrure que j'aie jamais vue. On y trouve beaucoup d'oiſeaux, parmi leſquels on remarque de très-gros faucons. J'ai dit ailleurs combien nos gens prirent de pintades dans une nuit.

Nous n'avons pas eu le tems d'examiner les productions végétales du pays; mais il y a lieu de croire que l'arbre à chou y croît, puiſque nous avons vu pluſieurs feuilles de cet arbre çà & là.

Nous partîmes de Maſafuero par une mer très-agitée; je cinglai vers le nord pour rencontrer plus vîte les vents aliſés: car notre vaiſſeau était ſi mauvais voilier qu'il ne pouvait marcher ſans un vent favorable & qui ſoufflât avec force. Comme je me trouvai enfin plus au nord que je ne l'avais projetté, & que n'étais pas éloigné de la latitude aſſignée aux deux isles de Saint-Ambroiſe & Saint-Félix, je crus devoir rendre aux navigateurs le ſervice de viſiter ces lieux, pour m'aſſurer ſi elles ne pourraient point ſuppléer à l'isle Jean Fernandez, pour leur fournir des rafraîchiſſemens; mais égaré par ceux qui m'avaient précédé & par les géographes, je manquai ces isles en m'avançant trop au nord.

Il me ſembla que ces deux isles devaient être la même terre vue par Davis, au midi des Galapagos, & que la terre à laquelle on donne le nom de ce navigateur n'exiſte point. J'ai ſuivi la route où elle eſt marquée, & j'aurais dû la rencontrer en mon chemin, ainſi qu'on le va voir. Je me tins entre le 25 degré 50 min. de longitude & le 25 deg. 30 min. de latitude juſqu'à la diſtance de plus de 120 lieues du point de notre départ, cherchant toujours les isles qui m'étaient échappées. Alors ne voyant point de terres, ne voyant même plus d'oiſeaux, je revins d'environ deux degrés plus au midi, & je ſuivis cette direction vers le couchant pendant plus de 400 lieues : j'avançai juſqu'au 28 degré de latitude méridionale ; mais le tems & le vent ne me permirent pas de parvenir plus au midi : la terre de Davis n'eſt pas auſſi avancée que celle où je parvins.

Nous cherchâmes cette terre juſqu'au 17 Juin. Dans ce jour nous découvrîmes pluſieurs oiſeaux de mer qui volaient en troupes, & des algues flottant ſur la mer : nous conjecturâmes que nous approchions de quelques terres, ou que nous étions au-delà. Il ſoufflait un vent du nord très-violent qui faiſait balancer la mer en groſſes vagues ; de longues lames venaient cependant

cependant du midi, & dans cette direction au moins, il ne pouvait y avoir de terres étendues; de petites isles, des rochers pouvaient seuls y être disperſés sans interrompre la longueur des lames. Je conjecturai que s'il y a des terres, elles sont au nord de notre direction: telle pourrait être l'isle orientale de Roggewin, qu'il place sous le 27e degré, & que des géographes marquent sur leurs cartes à environ 700 lieues du continent de l'Amérique.

Nous étions alors au milieu de l'hiver, & les vents étaient impétueux, la mer fort agitée: ils nous obligeaient souvent malgré nous de naviger avec nos basses voiles. Ces vents étaient variables, & quoique nous fussions près du tropique, le ciel était sombre, enveloppé de brouillards épais & froids même; mais quelquefois le tonnerre s'y faisait entendre, la neige & la pluie y tombaient à la fois. Le soleil était pendant dix heures sur l'horison chaque jour, & nous en passions plusieurs sans l'appercevoir. Le brouillard rendait la nuit d'une obscurité effrayante, & sur-tout dangereuse dans les circonstances où nous nous trouvions, parce que ce tems sombre ne nous permettait pas de faire des observations, de savoir le lieu précis où nous étions: & cependant notre vaisseau

étoit ſi mauvais voilier, notre marche était ſi lente, que pour ne pas périr ſur ce vaſte Océan qu'il nous fallait traverſer, nous étions, au riſque de nous briſer contre des écueils, obligés de porter toutes nos voiles pendant la nuit comme pendant le jour.

Nous continuâmes notre route au couchant juſqu'au ſoir du ſecond jour de Juillet, que nous découvrîmes une terre vers le nord. Nous nous en approchâmes le lendemain; c'était une isle qui ne nous parut qu'un grand rocher qui s'élevait de la mer, ayant cinq milles de tour; elle paraiſſait inhabitée, mais était couverte d'arbres; un courant d'eau douce deſcendait ſur l'un de ſes côtés. J'avais envie d'y débarquer: mais les vagues qui briſaient avec violence, ne nous le permirent pas. Je ſondai à un mille de la côte occidentale, j'y trouvai un fond de ſable & de corail; dans un beau tems d'été l'abordage y ſerait aiſé. Nous vîmes un grand nombre d'oiſeaux de mer voltiger autour de nous, & il nous parut qu'il y avait du poiſſon près de ſes bords. Cette isle eſt ſous le 20e degré 2 min. de latitude méridionale, à environ mille lieues du continent de l'Amérique. Elle eſt ſi élevée, que nous la découvrîmes à quinze lieues de diſtance. Nous lui donnâmes le

nom de *Pitcairn ;* c'eſt le nom du jeune homme qui la vit le premier. Il paraît que c'eſt la même que Quiros découvrit en 1606.

Le tems fut très-orageux & la mer agitée, pendant que nous fûmes dans le voiſinage de cette isle. Les vagues étaient plus hautes, plus groſſes que nous ne les euſſions vues encore. Rarement nous eûmes des vents du levant, & nous ne pûmes gagner une latitude plus méridionale.

Deux jours après, nous nous apperçûmes que le vaiſſeau faiſait beaucoup d'eau ; une mer orageuſe & tourmentée l'avait disjoint dans quelques-unes de ſes parties ; nos voiles étaient uſées, elles ſe déchiraient au moindre effort, & l'on était ſans ceſſe occupé à les raccommoder. Juſqu'alors notre équipage avait joui d'une bonne ſanté ; le ſcorbut commença à y développer ſes ſymptômes inquiétans. Ce qui peut-être avait aidé à nous en préſerver, était une eſpece d'abri de toile peinte, qui ſervait auparavant de tapis de pied dans ma chambre ; il raſſemblait aſſez d'eau de pluie pour que nous euſſions tous autant qu'elle nous était néceſſaire, & nous mettait à couvert de l'inclémence du tems. Un autre préſervatif contre cette maladie, fut ſans doute l'eſprit de vitriol qu'on mêlait à l'eau de pluie.

Le 11, nous découvrîmes une petite isle plate, qui semblait être de niveau avec la mer, & ombragée d'arbres verds. Le vent ne nous permit pas de l'atteindre; elle est sous le 22° de latitude méridionale, à environ deux cents lieues au couchant de celle de Pitcairn. Nous lui donnâmes le nom d'*Osnabrugh*; j'ai su dans la suite que le capitaine Wallis avait donné le même nom à une autre isle de cet océan.

Le lendemain, nous en vîmes deux autres plus petites, couvertes aussi d'arbres verds, & paraissant inhabitée. Nous étions fort près de la plus méridionale: c'était une bande de terre en forme de demi-lune, basse, plate & sablonneuse. Plus au midi, on voyait une chaîne d'écueils vers lesquels la mer était écumante. On n'y trouva point de fond pour y jeter l'ancre: cependant le bateau put y débarquer. L'aspect en est agréable: mais on n'y trouva ni sources, ni végétaux. On y trouva des oiseaux qui se laissaient prendre avec la main. L'autre isle est semblable à celle-ci, & n'en est éloignée que de cinq à six lieues. Nous les appellâmes *Isles du Duc de Glocester*. Il me paraît que ces isles sont la terre vue par Quiros; leur situation est à peu près la même que celle qu'il assigne à cette terre.

Nous cinglâmes au midi de ces isles, mais les vagues longues & enflées que nous y trouvâmes, me perſuaderent qu'il n'y avait pas de terres dans le voiſinage. Nous ne perdîmes ces grandes lames que le ſoir du 13; mais nous les retrouvâmes le lendemain à ſept heures du matin: j'imaginai qu'il y avait au midi une terre peu éloignée.

Depuis ce jour, nous fûmes tourmentés juſqu'au 16, par des vents variables & violens, par de fortes pluies, par des raffales, dont l'une fut ſur le point de nous devenir funeſte. Le calme ſuccéda enſuite, il fut terminé par de nouveaux orages. Le 22, nous eſtimâmes que nous étions à dix-huit cents lieues au couchant du continent de l'Amérique. Rien dans cette route ne nous avait annoncé une terre étendue.

Le ſcorbut faiſait des progrès allarmans: notre vaiſſeau marchait toujours plus lentement: le vent ne nous permettait pas d'avancer plus au midi: tout me faiſait un devoir de chercher un lieu où le vaiſſeau put être réparé, où l'équipage put retrouver la ſanté. Je renonçai donc au projet de revenir en Europe par une route nouvelle entre le midi & le levant, parce qu'il était impraticable, ſur-tout dans cette ſaiſon, & je me dirigeai au nord pour trouver les

vents alisés, en choisissant les parages où les cartes placent des isles; j'espérais y trouver des rafraîchissemens dont nous avions le plus grand besoin. J'avais dessein, si le vaisseau pouvait être réparé, de poursuivre mon voyage au midi au retour de la bonne saison, pour faire de nouvelles découvertes. Je projettais, si je trouvais un continent & y pouvais trouver des provisions, de suivre le long de la côte jusqu'à ce que le soleil eut passé l'équateur, & de m'enfoncer au midi aussi loin qu'il me serait possible, de cingler au couchant vers le cap de Bonne-Espérance, ou du côté opposé, & après avoir touché aux isles Falkland, de revenir promptement en Europe.

Je ne rencontrai le vent alisé que vers le 16e degré de latitude méridionale; mais le tems y fut mauvais jusqu'au 25. Nous vîmes alors un grand nombre d'oiseaux voler en troupes, & nous supposâmes que nous étions voisins de quelques isles marquées sur les cartes, & dont le commodore Byron apperçut une qu'il nomma *Isle du Danger.* Je n'en découvris point. Le vent était très-fort, & quoiqu'il soufflât en poupe, nous fûmes obligés de plier une partie de nos voiles; le ciel était sombre, la pluie fréquente. Nous espérions enfin rencontrer

quelques-unes des isles Salomon, dont la plus méridionale eſt marquée ſur les cartes dans la latitude où nous nous trouvions. Nous continuâmes cette route juſqu'au 3 Août. Nous nous eſtimions alors à deux mille lieues à l'occident du continent de l'Amérique ; mais en vain nos regards s'égarerent ſur l'Océan, nous ne vîmes point de terre. Peut-être le tems ſombre & le brouillard nous en déroberent la vue : car un grand nombre d'oiſeaux de mer ſemblaient nous annoncer le voiſinage de la terre. Mais comme le commodore Byron avait paſſé les limites entre leſquelles ces isles ſont ſituées, & que j'ai été comme lui beaucoup au-delà, j'ai des raiſons de conclure que ſi ces isles exiſtent, elles ſont mal placées ſur nos cartes.

Nous eûmes enſuite un vent très-fort entre le midi & le levant ; les groſſes lames ne ſe firent point remarquer pendant un eſpace de cent lieues ; le courant qui nous avait portés au midi depuis le détroit de Magellan, nous porta vers le nord quand elles revinrent. J'en conclus que nous étions à l'ouverture du paſſage qui ſépare la Nouvelle-Zélande de la Nouvelle-Hollande.

C'eſt dans ce tems que les lignes de lock nous manquerent, & ſans elles nous ne pou-

vions obſerver notre courſe journaliere. Nous avions de vieux cordages, mais il les fallait détordre, les carder, les réduire en filaſſe; opérations pour leſquelles nous manquions d'outils & d'expérience. La néceſſité nous fit faire un peigne avec des cloux, elle donna de l'adreſſe & de l'activité à nos doigts pour filer: nous eûmes des lignes de lock, mais nous ne pûmes faire du fil pour réparer nos voiles: diſette qui nous aurait été fatale, ſi nous n'y avions ſuppléé avec nos filets.

Le ſcorbut continuait à s'étendre parmi notre équipage, & ceux de nos gens qu'il ne rendait pas inutiles, étaient épuiſés par un travail exceſſif. Notre vaiſſeau, rendu lourd & peſant par la vieilleſſe, ſécoué ſi long-tems par les tempêtes & les orages, ne pouvait plus manœuvrer. Le 10 Août, notre ſituation devint encore plus allarmante, parce qu'il s'y fit une voie d'eau dans la partie qui était ſous la mer. Il nous était impoſſible d'y remédier, à moins que nous ne trouvaſſions un port. Tel était notre état, lorſque le 12 Août nous découvrîmes la terre. Le tranſport ſubit d'eſpérance & de joie que cette vue nous inſpira, ſembla être pour nous ce qu'eſt le cri de grace pour le criminel ſur l'échaffaut. Nous vîmes bientôt

que cette terre était un groupe d'isles : j'en comptai sept, & je crois qu'il y en avait un plus grand nombre. Nous cinglâmes vers deux d'entr'elles qui étaient devant nous, & le soir nous jetâmes l'ancre près du rivage de la plus grande & de la plus élevée. Bientôt nous en vîmes les habitans ; ils étaient noirs & entièrement nuds : leur tête est laineuse. J'envoyai chercher une aiguade, & tentai de nous faire entendre de ces hommes noirs : ils disparurent avant qu'on put aborder sur le rivage. On trouva un beau courant d'eau vis-à-vis du vaisseau ; mais tout le pays était une forêt impénétrable : il était dangereux de chercher à y faire sa provision, si les habitans s'y opposaient. On n'y avait découvert aucuns végétaux comestibles pour rafraichir nos malades, aucune habitation : cette partie de l'isle avait paru sauvage, abandonnée & montueuse.

Ce rapport offrait des difficultés & peu d'avantages : la mer brisait avec force contre la côte, & la crainte d'une embuscade, jointe à celles-là, me détermina à chercher un autre lieu pour faire de l'eau & recueillir quelques secours pour nos malades. Je fis donc examiner la côte occidentale, & y chercher quelque abri où l'on put réparer notre vaisseau. Je donnai aux quinze

hommes bien armés que j'y envoyai dans le canot, des verroteries, des rubans & d'autres bagatelles que nous avions trouvées par hasard à bord. Je leur recommandai une grande prudence, de se retirer vers nous si des pirogues les menaçaient d'hostilités, & d'en agir avec humanité avec les Indiens qui se trouveraient épars sur leur chemin, pour les engager à entrer en commerce avec nous. Je leur donnai l'ordre de ne point quitter le bateau, de ne laisser descendre que deux hommes lorsqu'il le paraîtrait nécessaire & sans danger; mais de se tenir prêts alors pour la défense. Je leur recommandai de ne s'occuper que de leur objet, & de revenir le plus promptement qu'il serait possible.

Peu de tems après, j'envoyai la chaloupe avec dix hommes chercher de l'eau. Elle revint à huit heures, après avoir rempli son but. Je la renvoyai à neuf heures; mais voyant quelques Indiens s'approcher de la côte, je lui fis signal de revenir. Ils auraient pu être attaqués & je n'aurais pu aller à leur secours.

Dès que nos hommes furent rentrés, nous vîmes trois Indiens s'asseoir sous les arbres vis-à-vis du vaisseau. Ils nous regarderent long-tems, & voyant le canot revenir, je ne craignis plus

d'envoyer la chaloupe avec quelques verroteries & des rubans pour tâcher d'établir quelque commerce avec eux, & par leur entremiſe avec les autres habitans. Les trois Indiens s'avancerent le long du rivage avant que la chaloupe put aborder à terre. Les arbres les cachaient à mes gens dans ma chaloupe ; mais nous avions l'œil ſur eux depuis le vaiſſeau. Nous les vîmes rencontrer trois autres inſulaires, leur parler quelque tems, puis les trois premiers s'en allerent, & les derniers venus s'avancerent à grands pas vers la chaloupe. Je fis ſignal à mes gens de ſe tenir ſur leurs gardes. Mon lieutenant qui les commandait, ne voyant que trois hommes, approcha la chaloupe du rivage, fit des ſignaux d'amitié aux Indiens & leur tendit de petits préſens. Les Indiens, ſans daigner regarder ce qu'on leur offrait, s'avancerent hardiment à la portée du trait, & décocherent leurs flèches, qui paſſerent par-deſſus la chaloupe. Ils ne penſerent pas à en lancer de nouvelles, mais s'enfuirent dans les bois : on leur tira quelques coups de fuſil ſans les bleſſer.

Peu de tems après cet événement, je vis arriver le canot, & la premiere perſonne qui s'offrit fut le maître qui le commandait percé de trois flèches ; il avait mépriſé mes ordres,

& cela était évident par le récit qu'il me fit, quoiqu'il le rendît favorable à ſa cauſe. Il dit, qu'après avoir parcouru environ quinze milles le long du rivage, il avait vu quelques cabanes & cinq ou ſix habitans, était deſcendu avec quatre hommes armés de fuſils & de piſtolets; que les inſulaires, d'abord effrayés, s'étaient enfuis: qu'ils étaient enſuite revenus; qu'on leur avait donné des bagatelles qui parurent leur faire plaiſir; qu'il leur avait demandé par ſignes des noix de cocos; qu'ils lui en avaient apporté avec un empreſſement hoſpitalier, & y avaient joint un poiſſon grillé & des ignames bouillies; qu'il avait marché vers les maiſons ſituées à quelque diſtance; qu'il avait vu bientôt après un grand nombre de pirogues qui venaient de la pointe occidentale de l'isle, & pluſieurs Indiens ſous les arbres; qu'alors il avait cru devoir s'en retourner promptement vers le canot; mais qu'avant d'arriver à bord, les Indiens avaient commencé l'attaque contre lui & le reſte de ſes gens. Il dit qu'ils étaient au nombre de trois ou quatre cents; que leurs armes étaient des arcs longs de plus de ſix pieds, des flèches longues de plus de quatre, & qu'ils les décochaient par pelotons avec beaucoup d'ordre; qu'obligé de ſe défendre, lui & ſes

gens avaient fait feu ſur les Indiens ; qu'ils en avaient tué & bleſſé pluſieurs ; mais que les Indiens, loin d'être découragés, s'étaient toujours avancés, décochant leurs flèches par pelotons, de maniere que l'un ſuccédant à l'autre, les flèches tombaient ſur eux ſans relâche ; qu'ils n'avaient pu facilement dégager le bateau, & que dans cet intervalle, lui & la moitié de ſes gens avaient été bleſſés dangereuſement ; qu'enfin, il avait coupé la corde qui les attachait au rivage & s'étaient promptement éloignés en faiſant feu de leurs gros mouſquetons ; que lorſqu'ils avaient été hors de la portée des Indiens, les pirogues les avaient pourſuivis avec vigueur ; mais que l'une d'elles ayant été coulée à fond, & pluſieurs de ceux qui la montaient mis hors de combat, ils s'en étaient retournés à terre.

Tel fut le récit du maître, qui mourut de ſes bleſſures avec trois de nos meilleurs matelots. Il paraiſſait coupable par ſon propre récit ; il l'était plus encore par celui des hommes qui lui avaient ſurvécu. Ils nous aſſurerent que les Indiens les avaient reçus avec les plus grandes marques d'amitié, juſqu'après un repas qu'ils leur avaient offert, qu'il avait ordonné alors à ſes gens d'abattre un cocotier ; que les Indiens

en avaient témoigné du mécontentement, & qu'il avait inſiſté ſur ſon ordre; que l'arbre abattu, les Indiens s'étaient retirés à l'exception d'un ſeul; que l'un de nos gens avait apperçu qu'ils ſe raſſemblaient entre les arbres, & en avertit le maître, en lui montrant que probablement ils méditaient une attaque. Le maître, au lieu de ſe retirer, avait tiré ſon piſtolet. L'Indien qui était reſté avec eux, ſe retira bruſquement alors & alla rejoindre ſes compatriotes. Le maître entêté, perſiſta dans ſon inſouciance, & perdit ſon tems juſqu'au moment où il fut attaqué.

Nous avions été ſi malheureux dans la recherche d'un lieu plus commode pour radouber notre vaiſſeau, que nous eſſayâmes de le faire dans le lieu même où nous étions. Nous nous en occupâmes avec toute la vigueur qu'y pouvait mettre un équipage affaibli par les maladies. Nous ne pûmes arrêter la voie d'eau; mais nous la diminuâmes. Un vent frais qui s'éleva, nous pouſſa très-près de la côte; nous y vîmes un grand nombre d'inſulaires qui ſe cachaient derriere les arbres, & qui attendaient vraiſemblablement que le vent eut jetté le vaiſſeau contre le rivage.

Mais le jour ſuivant, le tems était beau,

le vent avait baiſſé, & nous diſposâmes notre vaiſſeau de maniere qu'il pût protéger ceux qui deſcendraient à terre pour remplir d'eau nos futailles. Comme nous penſions que les inſulaires n'étaient pas éloignés, je fis tirer deux coups de canon dans le bois pour les écarter. Mon lieutenant partit dans le canot bien armé. Je lui ordonnai de ſe tenir près du rivage, afin de défendre le bateau tandis qu'il prendrait ſa charge, de tirer des coups de carabine dans le bois des deux côtés d'où on pouvait attaquer nos gens. Mes ordres furent exécutés. Le rivage était eſcarpé & le bateau put ſe tenir près des travailleurs. Aucun des inſulaires ne paraiſſait, & l'on débarqua, on ſe mit à l'ouvrage. Malgré nos précautions, un quart d'heure après qu'ils eurent mis pied à terre, ils furent aſſaillis par une volée de flèches, dont un ſeul homme fut bleſſé à la poitrine. Le lieutenant fit faire pluſieurs décharges dans la partie du bois d'où les flèches partaient. Je rappellai les bateaux, afin de pouvoir ſans obſtacles balayer les bois avec le canon & chaſſer les Indiens de leurs embuſcades. Bientôt après, nous vîmes environ deux cents inſulaires ſortir des bois & s'enfuir avec précipitation le long du rivage. J'eus lieu de croire alors la côte entièrement

balayée ; mais peu de tems après nous en apperçûmes un grand nombre qui ſe raſſemblaient ſur la pointe occidentale de la baie, où ils ſe croyaient probablement hors de notre portée. Pour les convaincre du contraire, je fis tirer un canon à boulet ; le boulet effleurant la ſurface de l'eau, ſe releva & tomba au milieu d'eux ; ils ſe diſperſerent en tumulte, avec autant de vîteſſe que de confuſion, & nous n'en vîmes plus.

Nous fîmes donc notre proviſion d'eau ſans en être inquiétés ; cependant nous tirâmes dans les bois quand les bateaux étaient à terre, & nos gens faiſaient de tems en tems des décharges de mouſquetterie. Les inſulaires ne ſe montrerent pas ; mais on entendit des plaintes & des gémiſſemens en divers endroits de la forêt.

Quoique attaqué d'une fièvre bilieuſe & inflammatoire, j'avais pu toujours tenir ſur le tillac ; mais enfin les ſymptômes devinrent ſi menaçans, que je fus obligé de tenir le lit. Le maître expirait de ſes bleſſures ; mon lieutenant était auſſi mal que moi, trente de nos gens étaient dans l'impuiſſance de faire leur ſervice. Nous étions ſans eſpoir de nous procurer des rafraîchiſſemens dans cette isle ; toutes ces circonſtances décourageantes me firent renoncer

noncer à mon projet de voyage vers le ſud. Je ne pouvais tenter de nouveaux efforts pour entrer en commerce avec les inſulaires ; je manquais d'inſtrumens de fer, de coutellerie, de verroteries, de tout ce qui pouvait ſembler utile ou agréable aux inſulaires, pour échanger avec les proviſions qui croiſſent dans cette isle. Ma ſituation ne me permettait pas d'expoſer la vie des matelots qui pouvaient encore travailler, pour me procurer des vivres par la force. Je fus donc obligé de lever l'ancre le 17 & de continuer mon voyage.

J'appellai cette isle *Egmont*, en l'honneur du comte de ce nom. C'eſt la même ſans doute que les Eſpagnols ont nommé *Santa-Crux*. Je donnai le nom de mon vaiſſeau à la baie où je m'étais arrêté & à ſa pointe orientale : celui de *Byron* à l'occidentale ; entr'elles eſt une pointe moins avancée, devant laquelle eſt une chaîne d'écueils, & près de là une isle qui a l'apparence d'un volcan. En ſuivant la côte, nous découvrîmes un village environné de cocotiers. Plus loin eſt une baie profonde que je nommai *Carlisle*, à l'entrée de laquelle eſt une petite isle que j'appellai *Portland*. Ce havre ou baie me parut bon : mais il faudrait y faire traîner ſon vaiſſeau avec des chaloupes,

& on aurait à craindre d'y être attaqué par les insulaires, qui nous parurent hardis jusqu'à la témérité, & combattre avec une intrépidité peu commune. A une lieue & demie de l'isle de Portland, on rencontre un beau havre petit & rond, assez vaste pour renfermer trois vaisseaux; je lui donnai le nom de *Byron*. Notre bateau y entra & y trouva deux courans, l'un d'eau douce, l'autre d'eau salée; celui-ci communiquait peut-être avec la baie de Carlisle. Plus loin, je vis le havre où notre canot avait été attaqué: je l'appellai *havre de Sang*. Il y a un petit ruisseau d'eau douce dans cette baie, & nous y vîmes plusieurs maisons construites avec régularité. Au bord il en est une fort longue, couverte de chaume, & qui me parut une espece de maison d'assemblée. C'est-là que nos gens avaient été reçus: les deux côtes & le plancher étaient couverts d'une belle natte; on y avait suspendu un grand nombre de flèches en paquets pour servir au besoin. Il y a dans ce lieu des jardins ou vergers enclos de murs, plantés de cocotiers, de bananiers, de planes, d'ignames & d'autres végétaux. Nous voyions les cocotiers qui ombrageaient les maisons du village. A une lieue au couchant de ce village, nous en vîmes un autre fort étendu,

vis-à-vis duquel, près du bord de l'eau, il y avait un parapet, conſtruit de pierres de quatre pieds & demi de hauteur, & formant des angles. Les armes de ces peuples, leur courage dans les combats, l'ordre qu'ils y obſervent, nous firent penſer qu'ils avaient de fréquentes guerres entr'eux. A une lieue encore au couchant de ce lieu, nous vîmes une petite baie dans laquelle une riviere vient ſe rendre. Du haut du mât, il parut que cette riviere venait de bien avant dans le pays, & qu'elle était navigable au moins vers ſon embouchure. La baie eſt formée au couchant par une pointe que nous nommâmes *Ferrers*. Au-delà, la terre forme une grande baie, près de laquelle eſt une ville fort étendue: les habitans ſemblaient y fourmiller comme les abeilles dans une ruche. Lorſque le vaiſſeau paſſa vis-à-vis, il en ſortit une multitude d'Indiens tenant dans leurs mains quelque choſe qui reſſemblait à un paquet d'herbes vertes; ils danſaient ou couraient en cercle. A deux lieues & demie de la pointe Ferrers, on en voit une autre que nous nommâmes *Carteret*, d'où part une chaîne d'écueils cachés. Là nous vîmes une grande pirogue avec un pavillon au milieu, & plus au couchant encore, un grand village qui nous

parut environné d'un parapet de pierres. Quand ſes habitans virent le vaiſſeau, ils accoururent ſur le rivage en danſant en rond, & bientôt après ils lancerent en mer pluſieurs pirogues qui ramerent vers nous. Nous pliâmes nos voiles pour les attendre, eſpérant les engager à venir vers nous; mais après qu'ils ſe furent aſſez avancés pour nous voir diſtinctement, ils ceſſerent de ramer & nous contemplerent avec tranquillité. Nous reprîmes notre marche, & les eûmes bientôt laiſſé derriere nous. Derriere la pointe Carteret, la terre forme un lagon profond, dont une petite isle partage l'entrée: nous donnâmes le nom de *Trevanion* à cette isle, qui ſemble là former un port sûr & commode. Au-delà de la premiere entrée, nous vîmes un grand bouillonnement qui excita notre attention; il paraît qu'il eſt l'effet de la rencontre des marées: plus loin, nous vîmes la ſeconde entrée; le rivage des deux isles qui la forment eſt bordé de cabanes, dont les habitans étaient nombreux. J'envoyai viſiter cette entrée: à la vue du bateau, les Indiens envoyerent des pirogues l'attaquer; ils lui décocherent des fleches dès qu'il fut à portée: mais il répondit par des coups de fuſil qui tuerent un Indien, & en bleſſerent un autre. Nous tirâmes

auſſi du vaiſſeau un gros canon chargé à mitraille ; alors ils s'enfuirent avec précipitation vers le rivage, excepté la pirogue qui avait commencé l'attaque, qui fut ſaiſie avec l'inſulaire bleſſé par notre bateau, qui les amena au vaiſſeau. Je fis viſiter ſes bleſſures, celle de la tête parut mortelle au chirurgien, & je le fis redeſcendre dans ſa pirogue ; malgré cette bleſſure à la tête, quoiqu'il eut encore un bras caſſé, il rama vers la côte. C'était un jeune homme qui avait la tête laineuſe, une petite barbe, des traits fort réguliers, & le teint moins noir que les Nègres de Guinée. Sa pirogue, petite, mal travaillée, n'était qu'un tronc d'arbre creuſé ; elle avait cependant un balancier : aucune ne portait de voiles.

Ce lieu forme l'extrêmité occidentale de l'isle d'Egmont ; elle eſt exactement ſous la même latitude que la pointe orientale, éloignées l'une de l'autre de cinquante milles ou dix-ſept lieues.

Je gardais toujours le lit : ce ne fut qu'avec le plus grand regret que j'abandonnai l'eſpoir d'obtenir des rafraîchiſſemens de cette isle : nos gens y avaient vu des cochons, des volailles, des cocotiers & d'autres végétaux qui nous auraient rendu la ſanté, altérée par les

fatigues d'un voyage long & pénible: mais je ne pouvais rien eſpérer de la bonne volonté des habitans, & je manquais de force pour exiger ce qu'on ne voulait pas m'offrir. J'étais languiſſant; la plus grande partie de mon équipage était infirme, & le reſte découragé par les contretems & les travaux. Je n'avais point d'officiers ſur leſquels je pus me repoſer, ſoit pour une expédition à terre, ſoit pour me remplacer à bord ſi je m'en chargeais. Ces difficultés ne me permirent pas d'examiner les isles voiſines. J'étais préſſé par notre faibleſſe de ne pas manquer la mouſſon. Je cinglai donc au nord pour atteindre la terre que Dampier appelle la Nouvelle-Brétagne. Mais avant d'aller plus loin, je dirai le peu que je ſais des isles que nous quittions.

Je leur donnai le nom général d'*Isles de la Reine Charlotte.* Je donnai enſuite un nom particulier à chacune. Les deux que nous apperçûmes d'abord, reçurent le nom d'*Egmont* & de *How;* celle-ci eſt au midi de l'autre; toutes deux offrent une perſpective agréable; toutes deux paraiſſent fertiles, couvertes de grands arbres & d'une belle verdure; la derniere eſt élevée, quoique moins montueuſe que l'autre. A treize lieues du cap Byron, on en voit une

troiſieme d'une hauteur prodigieuſe & de figure conique : ſon ſommet a la forme d'un entonnoir dont nous vîmes ſortir de la fumée, mais point de flammes : je l'appellai l'*Isle du Volcan*, & il a bien apparence que c'en eſt un. Vers le nord était encore une longue isle plate, que je nommai *Keppel*. Deux autres étaient ſituées au midi : je leur donnai le nom d'*Edgeomb* & d'*Ourry ;* la premiere offre un beau coup-d'œil. J'ai laiſſé ſans nom des isles plus petites, répandues autour des grandes.

Les habitans d'Egmont ſont très-agiles, vigoureux, actifs ; ils ſemblent amphibies, tant ils ſe tenaient dans l'eau avec facilité. Leurs pirogues ſont de troncs d'arbres creuſés ; elles peuvent porter douze hommes ; trois ou quatre les conduiſent avec une dextérité étonnante. Quelques-unes avaient un pavillon dans le milieu de leur longueur.

Nous trouvâmes deux arcs & un paquet de flèches dans la pirogue dont nous nous ſaisîmes ; avec ces armes ils frappent un but à une diſtance incroyable. Une de leurs flèches traverſa les planches de notre bateau, & bleſſa un de nos officiers à la cuiſſe. Elles ont une pointe de pierres ; nous ne vîmes parmi eux aucune apparence de métal. Leur pays eſt montueux

& couvert de bois; de jolies vallées y paraiſſent arroſées par de petites rivieres; la côte eſt cou péede havres.

Nous nous en éloignâmes le 18 Août, pouſſés par un bon vent aliſé, & cherchâmes à gagner la Nouvelle-Brétagne; je ne déſeſpérais pas de trouver encore quelques isles où nous ſerions plus heureux que dans celles que nous venions de quitter. En effet, deux jours après nous en vîmes une petite, baſſe & plate, à laquelle je donnai le nom de *Gower*; mais nous ne pûmes trouver de lieu pour y jetter l'ancre. Nous échangeâmes cependant avec ſes habitans quelques cloux qui nous reſtaient, contre un petit nombre de noix de cocos. Ils reſſemblent à ceux d'Egmont; ils nous promirent de nous en apporter encore; mais pendant la nuit un courant nous porta vers deux autres isles éloignées de deux milles l'une de l'autre; la plus petite fut nommée *Simpſon*; l'autre qui eſt élevée & d'une belle apparence, reçut mon nom; elle a ſix lieues de long: celle de Gower n'en a que deux & demi: celle-ci eſt couverte d'arbres, ſur-tout de cocotiers. Nous trouvâmes ſur ſes bords des pirogues qui pêchaient & y étaient venues de l'isle Carteret. J'envoyai mon bateau vers eux; mais ils tenterent de maſſacrer

nos gens : nous ſaisîmes leurs pirogues & y trouvâmes une centaine de cocos qui nous firent plaiſir. Nous y vîmes près des bords des tortues, mais nous ne pûmes en prendre. Les pirogues que nous avions priſes étaient conſtruites avec art de planches bien jointes, ſculptées & ornées de coquillages ; les coutures étaient revêtues d'une eſpece de maſtic noir très-ſolide : leurs armes ſont l'arc, la flèche & la pique ; les deux dernieres ſont armées d'un caillou tranchant. Il nous parut par leurs ſignes qu'ils n'ignoraient pas l'uſage des armes à feu. C'eſt la même race d'hommes que ceux d'Egmont, & comme eux ils ſont nuds : leurs pirogues étaient ſans voiles. Les cocos que nous y achetâmes nous furent d'un grand ſecours.

Depuis le départ de l'isle d'Egmont, un courant nous portait vers le midi, & ſon impétuoſité était augmentée autour des isles ; je me dirigeais ſur ce courant pour ne pas manquer la terre que nous cherchions, ou ne pas nous enfoncer dans un golfe profond dont nous n'aurions pu ſortir avec un équipage épuiſé & infirme.

Le 22, nous eſſuyâmes un malheur ; un de nos matelots les plus vigoureux tomba dans la mer, auſſi-tôt nous pliâmes nos voiles ; nous

lançâmes une pirogue que nous avions prise à la mer; notre promptitude, nos soins furent inutiles: notre infortuné compagnon, quoique fort & encore plein de santé, était allé au fond dès l'instant de sa chûte, & nous ne le revîmes plus; en reprenant la pirogue, elle heurta contre un de nos canons, & il fallut la mettre en pieces.

Deux jours après, nous rencontrâmes neuf isles répandues dans un espace de quinze lieues: ce sont peut-être celles d'Ovang-Java, qui furent découvertes par Tasman; leur situation est à peu-près la même. Je crois que les dernieres que nous avions quittées n'avaient été vues jusqu'alors par aucun Européen, & il y en a beaucoup encore dans cet Océan qui nous sont inconnues.

L'une de ces neuf isles est d'une grande étendue; les autres ne sont que de grands rochers plats & bas, mais couverts de bois & d'habitans: ils sont noirs, ont la tête laineuse, sont armés d'arcs & de flèches, ont de grandes pirogues qui portent une voile: aucune n'osa s'approcher de nous.

Nous cinglâmes au nord de ces isles; vers les onze heures du soir, nous en rencontrâmes une fort grande, plate, verdoyante, d'un as-

pect agréable. Un grand nombre de feux nous perſuada qu'elle était très-peuplée ; elle eſt ſous le 4e degré 50 minutes de latitude méridionale, à quinze lieues au couchant de la plus ſeptentrionale des neuf isles ; je la nommai *Charles Hardy*.

A la pointe du jour, nous en découvrîmes une autre grande, s'élevant en trois montagnes : nous lui donnâmes le nom de *Winchelſea :* elle eſt à dix lieues de la derniere. A dix heures, une grande isle parut encore vers le nord : je crois que c'eſt l'isle Saint-Jean de Schouten. Plus loin, nous vîmes une terre élevée que nous reconnûmes bientôt pour la Nouvelle-Brétagne. C'eſt-là que nous tendions ; un courant nous porta dans une baie ou golfe profond, le même que Dampier nomme baie de Saint-Georges.

Enfin le 28, nous jetâmes l'ancre dans une baie, près d'une petite isle ſituée au nord du cap Saint-Georges, & que nous nommâmes *Isle Wallis*. Ce cap eſt à environ deux mille cinq cents lieues au couchant de l'Amérique. Je fis examiner la côte, pêcher du poiſſon & cueillir des cocos ; ils rapporterent cent cinquante de ces derniers & point de poiſſons. J'avais vu des tortues flotter ſur la mer, j'eſpé-

rais qu'elles ſe retiraient la nuit ſur l'isle qui eſt ſablonneuſe, ſtérile, inhabitée, telle enfin que les lieux que ces animaux fréquentent par préférence. J'y envoyai des gens, ils revinrent ſans ſuccès.

Nous cherchions un mouillage plus convenable, & quand nous l'eûmes trouvé, nous eſſayâmes de lever l'ancre; mais les forces unies de l'équipage n'en purent venir à bout; pénétrés de douleur de notre impuiſſance, nous nous aidâmes de différens moyens, & parvinmes à lui faire quitter le fond; mais le vaiſſeau s'approcha de la côte, & elle reprit ſur un fond de roche; tous ceux qui avaient encore des forces accoururent pour les unir aux nôtres pour la retirer de nouveau; mais tous nos efforts furent vains, il fallut y renoncer pour ce jour: une nuit tranquille nous redonna de la vigueur, & le lendemain nous réuſsîmes à la retirer: mais elle était hors d'uſage, une de ſes pattes était rompue.

Nous vinmes à une bonne lieue de-là, dans une petite baie que nous nommâmes l'*anſe Anglaiſe*. Là, nous fîmes proviſion de bois & d'eau; nous leſtâmes notre navire qui l'était mal. Nous voyions beaucoup de poiſſons & en prîmes peu, parce que nous étions de mauvais

pêcheurs, que l'eau était claire & le fond semé de roches. Nous pêchâmes au hameçon, aucun poisson ne voulut y mordre: nous vîmes des tortues, & ne pûmes en prendre; ainsi environnés d'objets que tout nous faisait désirer, nous périssions du supplice de Tantale. Nous ramassâmes cependant sur le rivage des huîtres, de gros pétoncles; nous cueillîmes quelques cocos, quelques choux au sommet de l'arbre qui les porte. Ce chou est blanc, frisé, tendre, d'une substance remplie de suc; lorsqu'on le mange cru, il a le goût de la chataigne; quand il est bouilli, il vaut le meilleur panais; coupé en tranches dans le bouillon fait avec les tablettes, épaissi avec du gruau d'avoine, il donnait un excellent mêts; il nous fallait abattre l'arbre pour avoir le chou, c'était avec regret, mais la nécessité nous y forçait. Ces végétaux frais & l'eau du coco rendirent promptement la santé à nos malades. Ils mangerent aussi d'un fruit semblable à la prune de Jamaïque: elle a un goût agréable, aigrelet: mais elle est sauvage & a peu de chair. Elles sont rares & leur bonté les rend d'un grand prix.

La côte est ici remplie de rochers; le pays est montueux, couvert d'arbres d'especes différentes, dont quelques-uns sont d'une grandeur

extraordinaire, & pourraient ſervir à divers uſages. Entr'autres, nous trouvâmes les muſcadiers en grande abondance; mais le fruit n'en était pas mûr encore; ces muſcades croiſſent à l'ombre ſans culture, ce qui les rend inférieures en bonté à celles qu'on apporte en Europe. Le cocotier y eſt beau, mais en petit nombre. On y trouve toutes les eſpeces de palmier, l'arbre qui donne le bétel, diverſes ſortes d'aloès, des cannes à ſucre, des bambous, des rattans & diverſes plantes que je ne connais pas. On n'y trouve aucuns végétaux comeſtibles. Les bois ſont remplis de pigeons, de tourterelles, de freux, de perroquets; on y voit un grand oiſeau à plumage noir dont le cri reſſemble à l'aboiement du chien, & pluſieurs autres que je ne puis ni nommer ni décrire. On n'y découvrit que deux petits quadrupedes que nos gens prirent pour des chiens; ils étaient très-ſauvages, & s'enfuirent très-vîte. Nous y vîmes des mille-pieds, des ſcorpions, quelques ſerpens d'eſpèces différentes; mais point d'habitans. Çà & là on trouvait des habitations abandonnées, des coquilles jettées récemment, des morceaux de bois brûlés, & ces indices nous indiquaient que le pays eſt habité quelquefois, & qu'on venait de le quitter. Ces habitations étaient de

miſérables huttes, & nous annonçaient des hommes dans les premiers degrés de la vie ſauvage.

Nous nettoyâmes notre vaiſſeau ; nous bouchâmes notre voie d'eau ; nous enduisîmes de poix & de goudron chaud les endroits du bâtiment qui étaient rongés des vers ; puis avant de mettre à la voile, je pris poſſeſſion du pays, de ſes isles, baies, ports & havres, au nom de Sa Majeſté Britannique Georges III. Nous clouâmes à un grand arbre une planche couverte de plomb, ſur laquelle étaient gravées les armes du royaume, le nom du vaiſſeau, du commandant & de l'anſe, & nous partîmes.

J'avais envoyé viſiter les côtes, & nos gens avaient découvert un havre où il était facile de faire une proviſion de cocos ; ils avaient remarqué que les arbres étaient marqués, & qu'il y avait près de là pluſieurs huttes des naturels du pays. Comme ces rafraîchiſſemens étaient d'une grande importance pour nos malades, je réſolus de me rendre dans ce havre & d'y placer le vaiſſeau de maniere qu'il protégeât les hommes que j'enverrais pour abattre les arbres & couper des choux palmites. J'y arrivai ſur le ſoir, & nous nous procurâmes plus de mille noix de cocos, & autant de choux palmites,

que nous pûmes en conſommer pendant qu'ils étaient bons. J'aurais reſté aſſez long-tems dans ce lieu pour donner à mes gens celui de ſe remettre de leurs fatigues, mais la ſaiſon avancée rendait le plus petit délai dangereux. Pluſieurs raiſons nous perſuadaient que pour conſerver une partie de notre équipage, il fallait gagner Batavia pendant que la mouſſon de l'eſt régnait encore; mais notre vaiſſeau était ſi peſant, ſi en mauvais état, qu'il lui fallait trois fois plus de tems qu'à un autre pour faire ce chemin. S'il eût fallu attendre la ſaiſon prochaine, le retour était impoſſible, & nos proviſions étaient preſque épuiſées. Je me hâtai donc de quitter ce lieu, qui fut l'abri le plus favorable que nous euſſions trouvé depuis le détroit de Magellan.

Je donnai à ce dernier havre le nom de *Carteret;* il eſt à quatre lieues de l'anſe Anglaiſe. Deux petites isles & la côte le forment; la plus grande des isles reçut ſon nom des cocos qu'on y trouve, l'autre eut celui de *Leith;* l'entrée du côté de cette derniere isle eſt rétrécie par un rocher qui ſort de l'eau: mais elle eſt profonde & sûre: cependant la meilleure eſt formée par l'isle des Cocos, parce qu'on peut y jeter l'ancre. A l'extrêmité du havre eſt une grande

grande anſe où l'on eſt à l'abri de tous les vents & où un vaiſſeau peut entrer. Il ſemble qu'elle ſoit l'embouchure d'une riviere, mais on ne put s'en aſſurer. On trouve de la très-bonne eau dans une autre anſe où un vaiſſeau peut pénétrer & faire avec facilité ſa proviſion d'eau & de bois. Le havre a une lieue de long.

Lorſque nous l'eûmes quitté, nous avions deſſein de faire le tour de cette terre & de paſſer devant le cap Marie; mais le vent & le courant qui ſe jette dans le golfe de Saint-Georges ne ne nous le permirent pas. Je fus donc obligé de tenter un paſſage au couchant de ce golfe, & le courant me fit eſpérer d'y parvenir; je ſuivis la direction de la terre, & j'eus bientôt lieu de croire que ce qu'on avait appellé *baie de Saint-Georges*, formé par deux pointes avancées de la même isle, était un canal formé par deux isles. L'événement juſtifia ma conjecture.

Avant la fin du jour, nous vîmes que ce canal était partagé par une isle aſſez grande, à laquelle je donnai le nom du *Duc d'Yorck*, & par d'autres isles plus petites répandues autour de celle-ci. Je laiſſai à la terre ſituée au midi le nom ancien de *Nouvelle-Brétagne*; vers ſon extrêmité occidentale, on voit des

terres élevées & trois montagnes remarquables que j'appellai *la Mere & les Filles* ; la Mere eſt placée entre les Filles & domine ſur elles : derriere s'élevait une grande colonne de fumée qui me parut ſortir d'un volcan qu'elles renferment. On apperçoit ces montagnes à vingt lieues de diſtance dans un tems clair, elles offrent l'apparence d'une isle ; elles ont à leur orient un cap auquel je donnai le nom de *Palliſer*, & vers le couchant un autre cap que je nommai *Stephens* : celui-ci eſt la partie la plus ſeptentrionale de la Nouvelle-Brétagne ; au nord du cap Stephens eſt une isle que je nommai *Isle de Man* (*) : vis-à-vis le golfe formé par ces deux caps eſt l'isle du Duc d'Yorck. La terre, le long de la mer autour du golfe, eſt baſſe, unie, agréable à la vue ; au-delà elle s'éleve par degrés, & forme des montagnes très-hautes, couvertes de bois, entre leſquels on diſtingue des clarieres qui ſemblent être des campagnes cultivées. Nous vîmes un grand nombre de feux dans cette partie du pays, & nous en conclûmes qu'il étaie bien peuplé.

Nous avions deux paſſages à choiſir, au nord

(*) La carte du Voyage de Carteret donne le nom de Man à celle d'York, & laiſſe la premiere ſans nom.

ou au midi de l'isle du Duc d'Yorck: ils m'étaient également inconnus, & dans l'obscurité je ne devais point m'y hasarder; je pliai donc mes voiles & j'attendis le jour avec la sonde à la main: mais je ne trouvai point de fond à la profondeur de 700 pieds.

L'isle du Duc d'Yorck est unie & d'un aspect agréable; l'intérieur est couvert de grands bois; les habitations des naturels du pays, assez voisines les unes des autres, sont rangées près des bords de l'eau, parmi des bocages de cocotiers; le tout ensemble offre un payssage romantique. Nous apperçûmes plusieurs de leurs pirogues qui sont très-bien faites: & le 10 Septembre, quand je mis à la voile, quelques-unes s'avancerent vers le vaisseau; mais comme nous avions un bon vent, nous ne pûmes pas nous arrêter pour les attendre. J'entrai dans le passage formé par l'isle & la terre située au nord; le canal a huit lieues de large. Le lendemain nous avions perdu de vue la Nouvelle-Brétagne, & je me trouvai dans une grande mer; il me fut donc démontré que j'avais trouvé un nouveau détroit auquel je laissai le nom de *Saint-Georges*; la terre septentrionale eut le nom de *Nova-Hibernia*, ou *Nouvelle-Irlande*.

Le tems était obscur, le vent était fort &

ſoufflait par bouffées, & je continuai à ſuivre la côte de la Nouvelle-Irlande à la diſtance d'environ ſix lieues, juſqu'à ce que j'euſſe atteint ſon extrêmité occidentale. Un courant aſſez rapide nous aidait. Sur le ſoir, nous découvrîmes une belle isle, qui forme avec la Nouvelle-Irlande, un détroit large de cinq lieues. Il pleuvait, & le tems était très-ſombre; je crus devoir ſuſpendre notre courſe pour ne pas nous expoſer à des dangers inconnus. La nuit fut orageuſe; il fit beaucoup d'éclairs & de tonnerres, & je m'applaudis de ma prudence. Le lendemain fut beau; nous mîmes à la voile, le courant facilita notre paſſage. L'isle nous offrait un coup-d'œil agréable; elle paraît fort peuplée, & je l'appellai isle *Sandwich*: elle eſt plus grande que celle d'Yorck, & paraît avoir de bons ports. Vers le nord, elle a une montagne conique, & ſur la côte oppoſée, on en voit une abſolument ſemblable. Nous entendîmes pendant tout le tems que nous employâmes à traverſer le détroit, un bruit continu ſemblable à celui du tambour. Le tems était calme, & dix pirogues qui portaient environ cent cinquante hommes, partirent de la côte de la Nouvelle-Irlande pour venir à nous. Elles s'approcherent aſſez pour recevoir quelques quincailleries que

nous leur offrîmes au bout d'un long bâton : mais aucun Indien ne voulut monter ſur le vaiſſeau. Ils ſemblaient préférer le fer à tout ce que nous leur offrions, quoique ce fer ne fut point travaillé. Les pirogues étaient très-longues & fort étroites : elles avaient un balancier, & quelques-unes étaient bien faites. L'une d'elles avait quatre-vingt-dix pieds de longueur, cependant elle était formée d'un ſeul arbre ; les côtés avaient quelques ornemens de ſculpture ; elle portait trente-trois hommes & n'avait pas de voiles. Ces inſulaires ſont noirs, leur tête eſt laineuſe ; ils n'ont ni le nez plat, ni les lèvres groſſes ; tous ſont nuds, mais quelques chaînons de coquillages ornent leurs bras & leurs jambes ; leurs cheveux, ou plutôt la laine qui couvre leur tête, eſt chargée d'une poudre blanche ; il paraît que cet uſage eſt plus antique, plus étendu qu'on ne le croit communément ; ces peuples étendent cet uſage plus loin que nous, puiſqu'ils poudrent auſſi leur barbe. La plupart d'entr'eux attachent au-deſſus d'une de leurs oreilles une plume qui paraît avoir été arrachée à la queue d'un coq, & probablement ils ont de la volaille. Ils ſont armés de piques & de grands bâtons en forme de maſſues : nous ne leur vîmes ni arcs ni flèches, peut-être ils

les cachaient dans leurs pirogues. De mon côté, j'ordonnai à mes gens de se tenir à leurs postes tandis qu'ils rodaient autour du vaisseau. Ils portaient un œil attentif sur nos canons comme s'ils en eussent craint quelque danger, & ces regards me firent penser qu'ils n'ignoraient pas l'usage des armes à feu. Ils avaient des filets & des cordages qui nous parurent bien faits; un vent qui s'éleva les fit retourner vers la côte d'où ils étaient partis.

Dès qu'ils nous eurent quittés, nous nous dirigeâmes vers le couchant, & bientôt après nous découvrîmes une pointe de terre que nous reconnûmes ensuite être l'extrêmité de la Nouvelle-Irlande; je lui donnai le nom de *Cap Byron*. Plus au couchant est une grande & belle isle que j'appellai la *Nouvelle-Hanovre;* elle est séparée de la Nouvelle-Irlande par un détroit dont la direction est entre le nord & le levant, & qui est embarrassé de petites isles, dont l'une offre un pic remarquable; ce détroit & ce pic reçurent le même nom que le cap.

La Nouvelle-Hanovre est une isle élevée, couverte d'arbres, entre lesquels on remarque des plantations; le tout offre un aspect agréable: la pointe qui s'avance entre le couchant & le midi forme un mont assez haut; je l'appellai

le *Promontoire de la Reine Charlotte.* Cette colline eſt environnée de quelques autres moins élevées; nous ne les pûmes obſerver avec ſoin, parce que la nuit, un tems ſombre, des coups de vent & la pluie nous ſurprirent. Le jour ſuivant fut ſombre encore, & nous ne faiſions qu'appercevoir la Nouvelle-Hanovre. A huit lieues à ſon couchant, nous apperçûmes ſix ou ſept petites isles, dont deux ſeules ſont aſſez larges : je les appellai *Isles de Portland.* L'étendue des vagues me fit voir que j'étais dans un Océan libre, & j'en conclus que le paſſage que j'avais trouvé ouvrait un chemin plus facile & plus court que celui des terres au nord. Il eſt auſſi plus avantageux ; on pourrait ſe procurer toutes ſortes de rafraîchiſſemens auprès des habitans des deux côtés du détroit & des isles voiſines, en les échangeant pour des inſtrumens de fer qu'ils recherchent beaucoup, & dont nous n'étions pas fournis. Du cap Saint-Georges au cap Byron je comptai quatre-vingt lieues ; du cap Byron au promontoire de la reine Charlotte il y en a environ douze. J'aurais pu faire une deſcription plus détaillée & plus complette du pays, de ſes productions, de ſes habitans, ſi je n'avais pas été ſi affaibli & ſi épuiſé que je ſuccombais preſque ſous le poids des

fonctions qui retombaient ſur moi faute d'officiers ; je pouvais à peine me traîner ; il en était de même de mon lieutenant, & nous étions les ſeuls pour veiller alternativement.

Le 14, cinglant toujours au couchant, nous découvrîmes une isle très-étendue & peuplée ; nous en vîmes une autre qui ſemblait un grand rocher qui s'élevait de la mer. Je ne pus déterminer leur ſituation, parce que le tems était ſombre & que les courans nous emportaient. Plus loin, nous découvrîmes une terre plus grande encore, compoſée de pluſieurs isles, ſituées plus au midi que les deux premieres. La lune brillait durant la nuit, & nous pûmes nous en approcher ; mais mon lieutenant craignant de s'engager au milieu d'elles, s'en éloigna en cinglant vers le midi. Lorſque je vins le relever, je m'apperçus que nous les avions paſſées ; je tournai de rechef au couchant. Nous étions encore près de ces isles à ſix heures du matin, & un grand nombre de pirogues en partirent avec pluſieurs centaines d'Indiens ; ils ramerent vigoureuſement vers nous. L'une de leurs pirogues s'approcha, nous fit beaucoup de ſignes que nous ne pouvions bien comprendre ; mais nous les répétâmes auſſi bien qu'il nous fut poſſible, pour leur faire comprendre

que nous étions leurs amis comme ils étaient les nôtres ; & afin de mieux nous assurer leur bienveillance, & les engager à venir à bord, nous leur tendîmes quelques-unes des bagatelles que nous avions encore ; ils s'approcherent en effet davantage, mais ce fut pour nous lancer avec force leurs javelines. Je crus qu'il était prudent d'éviter une action générale, & ne pouvant douter qu'ils n'eussent des desseins hostiles, je fis tirer quelques coups de fusil & un de nos pierriers. Cette décharge blessa quelques-uns de ceux qui montaient la pirogue, qui s'éloigna vers les autres. Je pliai les voiles pour attendre leurs délibérations : elle fut de retourner vers leurs côtes, & afin de les intimider encore davantage, je fis tirer une piece de six chargée à boulet, de façon qu'il passât sur leur tête ; il tomba au-delà des pirogues qui s'éloignerent plus vîte encore ; les Indiens éleverent une voile pour aider à l'effort de leurs rames. Cependant de nouvelles pirogues se détacherent d'une autre partie de l'isle & s'avancerent vers nous. Elles s'arrêterent à la même distance que les premieres, & l'une d'elles vint aussi en avant. Nous fimes aux Indiens qui la montaient tous les signes d'amitié que nous pûmes imaginer ; nous étalâmes à

leurs yeux tout ce qui pouvait leur faire plaiſir ; nous leur ouvrîmes les bras pour les engager à venir à bord ; mais notre rhétorique fut encore inutile, & dès qu'ils furent à portée du vaiſſeau, ils y lancerent une grêle de dards & de javelines, qui heureuſement ne nous firent aucun mal. Nous leur répondîmes par quelques coups de fuſil ; l'un d'entr'eux tomba mort dans la pirogue, les autres ſe jeterent dans la mer & ſe rendirent vers leurs compagnons à la nage : tous alors s'en retournerent. Nous envoyâmes chercher la pirogue abandonnée ; elle avait cinquante pieds de long, quoiqu'elle fut une des plus petites de celles qui étaient venues contre nous. Elle était formée d'un tronc d'arbre groſſièrement travaillé, & avait un balancier. Nous y trouvâmes ſix beaux poiſſons, une tortue, quelques ignames, une noix de coco & un ſac rempli d'une petite eſpece de pommes ou de prunes d'un goût douceâtre & d'une ſubſtance farineuſe. Ce fruit était un peu applati, différent de tous ceux que nous avions vus juſqu'alors, & de ceux que nous vîmes dans la ſuite. On pouvait le manger crud, mais il était meilleur bouilli ou rôti dans les cendres. Nous y trouvâmes auſſi deux grands pots de terre aſſez ſemblables à une cruche, avec une large bouche,

mais ſans anſes, & beaucoup de nattes qui leur ſervent de voiles & de couvert, en les étendant ſur des baguettes courbées. Il paraît qu'ils ſe ſervaient de cette pirogue pour pêcher; il y avait auſſi du feu & un pot dans lequel ils faiſaient cuire leurs alimens. Dès que nous l'eûmes examinée, nous la mîmes en pieces pour en faire du bois à brûler.

Ces inſulaires ont, comme ceux des isles d'Egmont & de la Nouvelle-Irlande, le teint couleur de cuivre très-foncé, avec une tête laineuſe. Ils mâchent du betel, vont nuds, ſont parés de cordons de coquillages aux jambes & aux bras, poudrent leurs cheveux & ont le viſage peint de raies blanches. La pointe de leurs lances était armée d'un caillou bleuâtre.

Nous continuâmes notre route le long des autres isles, qui ſont au nombre de vingt à trente, & d'une étendue conſidérable, l'une d'elles ſur-tout, qui ſeule formerait un beau royaume. Je leur donnai le nom d'*Isles de l'Amirauté*. J'aurais voulu les viſiter, & je l'aurais fait ſi mon vaiſſeau eût été en meilleur état, & pourvu des choſes propres à commercer avec les Indiens. Elles ſont couvertes de la plus belle verdure, de bois élevés & ſombres, entremêlés de clarieres qui paraiſſent défri-

chées, de bocages de cocotiers & de nombreuſes cabanes. Il ſerait facile d'y établir un commerce amical, puiſque les habitans ont des beſoins que nous pouvons ſatisfaire, & que nos armes ne nous permettent pas de les craindre. Le milieu de la plus grande de ces isles eſt ſitué à trente-cinq lieues du promontoire de la Reine Charlotte. Sur ſon côté méridional, il y a une petite isle qui s'éleve en forme de cône très-élevé; il eſt ſitué à environ 138 lieues du cap Saint-Georges. La grande isle eſt à 18 du levant au couchant, & paraît s'étendre fort loin au nord. Il eſt extrêmement probable que toutes produiſent des objets d'un bon commerce; elles ſont ſituées dans le même climat & preſque ſous la même latitude que les Moluques; elles paraiſſent avoir des épiceries; leur ſol eſt plus fertile que celui de la Nouvelle-Irlande, & nous avons vu dans celle-ci des muſcadiers.

Nous cinglâmes toujours au couchant, mais un peu vers le nord, toujours aidés d'un vent léger, au travers d'une mer tranquille. Sur le ſoir du 19, nous découvrîmes encore deux isles unies, baſſes, verdoyantes: elles étaient peu étendues, & je les nommai *Durour* & *Matty*; nous paſsâmes près de celle-ci, & y vîmes les habitans courir en grand nombre ſur

le rivage avec des lumieres ; elle me parut avoir deux lieues de long ; la nuit ne nous permit pas d'en rien voir de plus, & un vent favorable nous les eut bientôt fait perdre de vue.

Cinq jours après, nous en découvrîmes deux autres ; le calme nous en tint éloignés à la distance de quatre à cinq lieues ; elles avaient un aſpect agréable, étaient couvertes d'arbres, & avaient, l'une deux lieues, l'autre ſeulement une en longueur : je leur donnai le nom de *Stephens*.

Le lendemain, nous en vîmes trois autres, & nous en approchâmes avant la nuit. Pluſieurs pirogues en partirent, & après nous avoir fait quelques ſignes de paix, les Indiens monterent ſur le vaiſſeau ſans défiance & ſans crainte. Ils n'avaient que quelques noix de cocos, qu'ils nous vendirent contre des morceaux d'un cercle de fer ; ils connaiſſent ce métal qu'ils nomment *parram* ; & ils nous firent entendre qu'un vaiſſeau comme le nôtre avait abordé à leur isle. Je donnai à l'un d'eux trois morceaux de ce vieux cercle dont chacun avait quatre pouces de long, & il fut dans un raviſſement qui approchait de l'extravagance. Ces peuples paraiſſent aimer le fer plus paſſionnément que tous ceux que nous avions vus juſqu'alors ; pour

des inſtrumens de ce métal, nous aurions pu acheter tout ce qu'ils poſſédaient. Leur teint eſt d'une couleur de cuivre moins obſcure que les Indiens que nous avions vus juſqu'alors; ils ont de grands & beaux cheveux noirs; ils ont peu de barbe, parce qu'ils ſe l'arrachent avec ſoin. Leurs traits ſont beaux; leurs dents d'une blancheur & d'un poli éclatans; ils ſont de ſtature moyenne, très-alertes, vigoureux & actifs; ils montaient nos mâts avec plus d'agilité & de vîteſſe que nos matelots. Leur caractere eſt franc & ouvert; ils bûvaient, ils mangeaient tout ce qu'on leur donnait, allaient ſans ſoupçon partout où on les conduiſait, étaient familiers & gais avec l'équipage, comme s'ils euſſent été d'anciens amis. Ils n'étaient pas entierement nuds; ils avaient une légere ceinture autour des reins, compoſée d'une piece étroite d'une natte fine. Leurs pirogues ſont très-bien travaillées & avec adreſſe; un arbre creuſé en fait le fond, les côtés ſont de planches; elles ont une voile d'une natte fine & un balancier; leurs cordages & leurs filets ſont forts & bien faits. Ils nous propoſerent d'aller à terre & voulaient nous laiſſer des ôtages. J'y aurais conſenti volontiers ſi je l'avais pu; mais un fort courant nous entraîna ſi loin au couchant, que nous ne

pûmes chercher un endroit propre à jeter l'ancre ; la nuit ſurvint & nous fûmes forcés de continuer notre route. Lorſque les Indiens s'apperçurent que nous les quittions, il y en eut un qui demanda très-ardemment de venir avec nous, & malgré ſes compatriotes, malgré nous-mêmes, il ne voulut pas retourner dans l'isle. Enfin, je lui accordai ce qu'il déſirait. Il était poſſible qu'il me fut utile, & du moins il nous inſtruiſit. Il nous fit comprendre qu'il y avait d'autres isles vers le nord, dont les habitans avaient du fer, & qu'ils s'en ſervaient pour tuer ſes compatriotes lorſqu'ils les rencontraient ſur la mer. Je remarquai avec douleur que ce bon Indien devenait malade ; je l'avais nommé *Joſeph Freevill*, ou de bonne volonté ; nous l'aimions, mais nous ne pûmes le conſerver que juſqu'au moment où nous arrivâmes dans l'isle de Celebes. Les isles d'où il ſortait étaient ſi petites, car la plus grande n'avait pas deux lieues de tour, que je fus ſurpris de ſes connaiſſances. Malgré ſa langueur, ſa faibleſſe, il reconnut dans l'isle de Celebes, le cocotier, le palmier, le bétel, le citronnier, & à l'inſtant qu'il cueillit un fruit à pain, il le porta ſur les cendres pour le cuire. Il nous fit entendre que dans ſon pays le poiſſon était abondant, qu'on

y trouve des tortues. Malgré le grand nombre d'habitans qu'il y a ſur ces isles, ils paraiſſent n'y avoir d'eau douce que celle de la pluie : il ſerait extraordinaire qu'il y eut des ſources ſur des isles auſſi baſſes. Je donnai à la plus grande le nom de ce bon inſulaire : mais il l'appellait *Pegan ;* des écueils les environnent toutes. J'en ai dreſſé une carte d'après la deſcription que les Indiens en firent eux-mêmes ſur le tillac avec de la craie.

Nous conſervâmes notre direction en nous éloignant de ces iſles ; trois jours après nous rencontrâmes un bas-fond dangereux d'environ quatre lieues de circuit. Sur le ſoir nous découvrîmes encore une iſle dont l'extrêmité orientale s'élevait en pain de ſucre. Nous n'en approchâmes pas aſſez pour en découvrir davantage.

Le 12 Octobre, nous en découvrîmes une fort petite ornée d'arbres ; nous l'appellâmes iſle du Courant : elle eſt à 117 lieues du promontoire de la reine Charlotte : le lendemain nous en vîmes deux que je nommai Iſles de St. André. Le vent devint là variable, & peu de tems après nous fit eſſuyer une tempête qui dura ſoixante-quatre heures.

Nous découvrîmes une terre le 26, mais nous ne pumes la reconnaître, ni déterminer la lati-

tude

tude où nous étions ; nous la déterminâmes le lendemain, & nous vîmes alors que la terre que nous avions vue était l'iſle de Mandanao. Comme nous avions beaucoup de malades & que nous avions un beſoin preſſant de rafraîchiſſemens, je réſolus de tenter de m'en procurer en entrant dans une baie reconnue & décrite par Dampier, qui trouva dans le pays aux environs beaucoup de bêtes fauves. Je côtoyai donc la partie de l'iſle qu'il déſigne, & pour ne pas manquer la baie, je fis marcher mon lieutenant dans la chaloupe devant le vaiſſeau & plus près de la côte, mais ſes recherches furent vaines ; il ne découvrit point la baie ni la grande prairie qui était auprès. Il parvint à la pointe la plus méridionale de l'iſle, & y vit un petit enfoncement à l'extrêmité duquel était une petite ville & un fort. A la vue de la chaloupe, ils tirerent un coup de canon & détacherent trois pirogues remplies d'inſulaires. Mon lieutenant crut devoir revenir au vaiſſeau. Les pirogues le pourſuivirent juſqu'au moment où elles découvrirent le bâtiment qui leur parut trop fort pour être enlevé, & alors elles s'en retournerent. J'aurais pu jeter l'ancre devant l'anſe malgré les efforts des habitans ; mais il aurait fallu des préparatifs, tirer des canons du fond de cale où je les avais fait

mettre, réparer nos cordages, & tout cela demandait du tems. Je crus en gagner en cherchant un autre lieu plus au levant où je jetai l'ancre, à l'embouchure d'une rivière. J'y envoyai chercher de l'eau dans la chaloupe & le canot, & ils purent revenir avant la nuit. Nos gens ne virent aucune trace d'habitans dans le lieu où ils débarquerent; mais nous remarquâmes une pirogue qui paraiſſait envoyée pour reconnaître qui nous étions. Dès que je l'apperçus, j'arborai pavillon Anglais; j'eſpérais qu'elle s'approcherait davantage; mais après nous avoir regardé quelques momens, elle retourna ſur ſes pas. Ce lieu ſolitaire m'invitait à y faire proviſion d'eau & de bois; mais ſur les neuf heures du ſoir, nous entendîmes un bruit très-fort ſur cette partie de la côte: ce bruit devint enſuite plus diſtinct; il était produit par les voix d'un grand nombre d'hommes qui faiſaient entendre des cris ſemblables aux cris de guerre des ſauvages de l'Amérique. Ce bruit affreux & terrible me fit craindre un combat ſi je deſcendais, & je devais l'éviter pour conſerver le peu de forces qui nous reſtaient encore. Je tirai cependant les canons du fond de cale, & le lendemain ne voyant perſonne ſur la côte, je ſoupçonnai que les inſulaires avaient voulu nous eſ-

frayer, & je crus pouvoir envoyer la chaloupe pour remplir quelques futailles d'eau. Les insulaires étaient peut-être cachés dans les bois, & la prudence me fit tenir prêt à donner du secours à nos gens ; j'avais eu raison, car dès qu'ils eurent débarqués, les insulaires parurent armés, ayant à leur tête un homme qui portait quelque chose de blanc qui me parut un signe de paix. Je n'avais point de pavillon blanc ; mais j'attachai une nape à un bâton, & j'envoyai mon lieutenant vers la côte. Dès qu'il fut à terre, le porte-étendard vint sans armes avec un chef, & ils reçurent mon lieutenant avec de grandes marques d'amitié. Il nous parla en Hollandais qu'aucun de mes gens n'entendaient ; il nous dit ensuite quelques mots Espagnols qu'un de nos matelots savait un peu, & avec ce secours & beaucoup de signes nous réussîmes à expliquer qui nous étions, d'où nous venions & ce que nous désirions. Le chef insulaire nous invita à nous rendre à la ville ; nous répondîmes que nous le voulions bien ; mais que nous avions besoin d'eau, & que nous demandions qu'il fit retirer ses gens, afin que nous en puissions prendre sans crainte. Le chef accorda ce qu'on désirait, & comme il parut regarder avec un œil de cupidité un mouchoir de soie que mon lieutenant avait autour

de ſon cou, cet officier le lui offrit : il l'accepta & donna en échange un mouchoir de coton qui lui ſervait au même uſage. Après cet échange de cravates, un chef Indien demanda ſi l'on avait des marchandiſes. Nous n'en avions que pour acheter des proviſions ; on le lui dit, & il nous promit tout ce dont nous aurions beſoin. Je regardais cette entrevue comme nous annonçant des avantages pour nos malades & pour faciliter la courſe qui nous reſtait à faire. Mais il s'était à peine écoulé deux heures lorſque nous vîmes avec autant de ſurpriſe que de douleur pluſieurs centaines d'hommes armés qui ſe plaçaient vis-à-vis du vaiſſeau, entre les arbres qui couvraient la côte. Les uns étaient armés de fuſils, les autres d'arcs, de flèches, de grandes piques, de larges ſabres, de crics & de boucliers : ils retirerent dans les bois une pirogue qui était ſur le rivage. Ces apparences ne nous promettaient pas la paix ; d'autres indices confirmerent nos craintes : ces inſulaires paſſerent le jour à s'exercer à des eſpeces d'évolutions militaires, ſortirent, entrerent dans les bois, ſemblerent ſe préparer à une attaque, lancerent des traits & des javelines contre le vaiſſeau, éleverent leurs boucliers & agiterent leurs ſabres d'une maniere menaçante. Pendant ce tems nous nous précaution-

nions contre leur mauvaiſe volonté, nous mîmes tout en ordre pour nous défendre. Prêt à faire voile, je déſirais ſavoir la raiſon d'un changement ſi ſubit, ſi extraordinaire. J'envoyai mon lieutenant avec ma nape blanche arborée ſur la chaloupe, & lui ordonnai d'aborder vers une partie de la côte découverte, afin que mes gens ne puſſent être aſſaillis par des ennemis qu'ils ne verraient pas; je leur recommandai encore de ne pas deſcendre à terre. Lorſque les Indiens virent le canot s'approcher, l'un d'eux ſortit du bois armé d'un arc & de flèches, & fit ſigne de s'approcher juſqu'à lui; & lorſqu'il s'apperçut qu'on ne le voulait pas, il rentra dans dans le bois. Peut-être ils y étaient en embuſcade, & nos gens, après avoir attendu quelque tems, voyant qu'il n'y avait pas lieu d'eſpérer une conférence, revinrent au vaiſſeau.

Il dépendait de moi de faire beaucoup de mal à ce peuple inhoſpitalier; mon artillerie aurait pu en nettaier les bois; mais c'était un mal qui ne m'eut produit aucun bien; je voulus eſſayer par la douceur d'obtenir la permiſſion d'acheter des proviſions, & je réſolus d'aller à la ville, contre les habitans de laquelle j'étais alors en état de me défendre.

Je fis voile dans ce deſſein à la pointe du jour,

pouſſé par une petite briſe de terre, & quittai cette baie que j'appellai Baie trompeuſe, & nous arrivâmes quelques heures après à l'entrée de l'anſe, au fond de laquelle nous avions découvert la ville & le fort. Mais dans cet inſtant même, le tems devint ſombre, la pluie tomba en torrens, & un vent violent qui nous repouſſait de la terre s'éleva & nous rejeta au loin ſur la mer. Ce contretems me força de continuer ma route; je ne pouvais perſiſter dans mon projet ſans perdre du tems, & je n'en avais point à perdre, ſi je voulais gagner Batavia avant que la ſaiſon fut paſſée.

Je vais décrire notre navigation autour de l'iſle Mindanao, parce que le peu qu'on en connaît a été mal décrit.

Le 26, nous découvrîmes la partie de l'iſle où eſt ſitué St. Auguſtin: la terre y deſcend en petits monts juſqu'à une pointe baſſe baignée par la mer. A 22 lieues de là, c'eſt une petite iſle élevée qui termine la vue, & que je nommai Iſle du Mondrain. Juſques là, le ſol de Mindanao eſt fort élevé; ce ſont des chaînes de montagnes qui s'élevent les unes derriere les autres, & de loin on croit voir pluſieurs iſles. Nous nous approchâmes de la terre & voulumes entrer dans une baie pour y jeter l'ancre; mais nous trou-

vâmes que l'eau y était trop profonde & que l'entrée en était dangereuſe. Je la nommai la *Baye du Diſapointement.* De là nous découvrîmes un mondrain qui ſemblait une iſle & que je crus une péninſule; il formait la partie la plus ſeptentrionale de la baie, une montagne ſemblable s'étendait au midi : des bas-fonds & de petites iſles occupent l'eſpace qui eſt entr'elles. La terre dont elles ſemblent partir eſt d'une hauteur prodigieuſe, formée de montagnes entaſſées les unes ſur les autres & dont les ſommets ſont cachés dans les nues. Ces monts coloſſals trompent le navigateur qui croit n'en être qu'à cinq ou ſix lieues lorſqu'il en eſt encore à quinze ou dix-huit. C'eſt la raiſon peut-être qui fait que les cartes n'en offrent qu'une image défigurée.

Du cap St. Auguſtin juſqu'à l'extrêmité de l'iſle qui eſt entre le midi & le levant, il y a un eſpace de plus de vingt lieues, où l'on trouve ſemées dix à douze iſles qui doivent être bien peuplées ſi l'on en peut juger par la multitude de pirogues que nous y vîmes naviguer. La plus grande a un mont en pain de ſucre qui la fait diſtinguer à une grande diſtance. Je lui donnai le nom d'*Hummock*, ou du Mondrain. Je paſſai entre ces isles & celle de Mindanao; la navigation y eſt ſûre, & nous arrivâmes dans une pe-

tite anſe au fond de laquelle était la ville qui donne ſon nom à l'isle.

La partie méridionale de l'isle Mindanao eſt très-agréable ; on y voit de vaſtes plantations & de grandes plaines verdoyantes : elle eſt très-peuplée : les brouillards ne me permirent pas de voir la ville, ni d'en déterminer exactement la ſituation.

En tournant au couchant, on découvre un cap à la diſtance de ſept à huit lieues, au-delà duquel eſt une baie profonde ; au couchant de cette baie, la terre eſt plate, & peu boiſée ; mais ſur ce ſol applati ſe préſente un pic d'une hauteur prodigieuſe & qui s'éleve dans les nues comme une tour dont elles cacheraient le faîte. Entre la pointe méridionale & la baie on voit auſſi une montagne très-haute dont le ſommet offre l'apparence d'un volcan ; nous n'y vîmes cependant ni feu ni fumée.

Entre l'iſle du Mondrain & les iſles plates & unies qui ſont à ſon orient, il y a un paſſage qui ne paraît point embarraſſé de bancs & d'écueils. Je n'ai point vu les iſles marquées à quelque diſtance de la côte ; peut-être elles en ſont plus éloignées & que la hauteur des montagnes de l'isle a fait illuſion aux navigateurs.

Nous quittâmes alors Mindanao, mortifiés

de n'avoir pu obtenir des habitans les ſecours dont nous avions beſoin : on nous les avait promis d'abord, & nous ſoupçonnâmes que des Hollandais, ou des partiſans de cette nation s'étaient oppoſés à leurs intentions lorſqu'ils avaient ſu que nous étions Anglais, afin de nous empêcher de communiquer avec les naturels du pays : ce ſont eux qui envoyerent un détachement armé qui nous défia de la côte, deux heures après notre conférence amicale.

Nous cinglâmes au couchant pour trouver le détroit de Macaſſar, formé par les iſles de Borneo & de Celebes. Nous y entrâmes peu de jours après. La terre de Celebes qui ſe prolonge juſqu'à l'entrée du paſſage eſt fort élevée, & paraît terminée par une montagne qui ſemble une iſle qui ſort de la mer : je crois que c'eſt la pointe de Stroomen des cartes françaiſes; elle peut guider les navigateurs qui viennent du levant pour paſſer le détroit : au midi de cette pointe on trouve une baie profonde, hériſſée d'iſles & de rocs qui m'ont paru dangereux. Au levant, elle a deux isles, dont l'une eſt plate, longue & unie; l'autre s'éleve en collines; toute leur ſurface, toute celle des pays adjacens eſt couverte de forêts. Fort près de ces iſles on ne trouve pas de fond. A leur couchant, nous vi-

mes environ ſoixante pirogues occupées à pêcher. La côte me parut avoir un fond de roches ; on ne peut l'approcher ſans danger : les courans, les vents y varient ; des raffales ſubites accompagnées d'éclairs & de tonnerres, y duraient ordinairement une heure, puis étaient ſuivies d'un calme parfait. Ces variations me firent penſer qu'elles étaient les préludes ordinaires de la mouſſon d'oueſt. Nous allions avec tant de lenteur, même par un tems favorable, que nous avions beaucoup à craindre de celui qui nous ſerait contraire.

Nous nous dirigeâmes ſur Borneo, & rencontrâmes deux petites iſles qui me parurent être celles de Taba. Le tems qui était fort ſombre s'éclaircit alors tout d'un coup, & nous laiſſa voir un banc ſemé d'écueils qui s'étendait dans un eſpace de ſix lieues. De-là nous voyions des monts qui nous paraiſſaient des iſles, mais qui ſont peut-être des parties de l'iſle Borneo. Ce banc eſt très-dangereux ; il faut l'éviter en cinglant au couchant des iſles Taba où le paſſage eſt large & ſûr. Je n'ai vu ni les bancs marqués par M. d'Apis, ni les iſles qui doivent en être voiſines ; je crois qu'elles n'exiſtent que ſur le papier.

La partie méridionale de ce paſſage eſt la plus

étroite ; il a environ 20 lieues de large : nous employâmes quinze jours pour le traverſer, & il n'a que 28 lieues de longueur. Parvenus encore au midi de la ligne, le vent continua d'être variable, & ne ſervait qu'à nous fatiguer beaucoup, en nous forçant ſouvent de plier nos voiles ; toutes nos forces y ſuffiſaient à peine, car notre faibleſſe augmentait chaque jour, nos malades perdaient la vie, & nos gens ſains, la ſanté; il nous fut impoſſible d'aborder vers l'isle Borneo, & nous luttâmes contre nos malheurs juſqu'au 3 Décembre, jour où nous rencontrâmes les petites iſles du *Pater noſter :* elles ſont au nombre de huit, ſituées près de celle de Celebes. Notre faibleſſe nous força de paſſer entre cette grande isle & eux, par un tems orageux, luttant contre les vents contraires, & contre de violentes raffales : comme nous n'avions plus aſſez de force pour ferler promptement nos voiles, nous fumes ſouvent en danger de voir emporter nos mâts & nos vergues ; ils en furent beaucoup endommagés. Les ravages du ſcorbut étaient alors univerſels ; nous en étions tous atteints ; les vents, les courans nous étaient contraires & ne nous permettaient de relâcher nulle part : le découragement était dans tous les cœurs, & ſur-tout dans les matelots qui ne pouvaient

venir ſur le tillac. Nous demeurâmes juſqu'au 10 Décembre dans cette ſituation déplorable, & l'imagination la plus ſenſible & la plus féconde ne pourrait concevoir un malheur & un danger plus grands que ceux où nous nous trouvions. Malades, affaiblis, mourans, voyant des terres que nous ne pouvions atteindre, expoſés à des tempêtes que nous ne pouvions ſurmonter, nous fûmes encore attaqués par un pirate, & afin que ſon attaque nous fut auſſi fatale qu'il était poſſible, il la fit au milieu de la nuit, au ſein de ténèbres épaiſſes qui augmentaient la confuſion & la terreur. Il tomba ſur nous avant que nous puſſions ſoupçonner ſon voiſinage. Il fit un feu très-vif de ſes fuſils & de ſes pierriers. Son audace était nourrie par l'idée que notre vaiſſeau n'était qu'un navire marchand: & cette erreur lui fut fatale. Notre courage fut excité par le danger, il nous donna des forces, & bientôt nous répondîmes avec tant de vigueur que ce pirate coula à fond, & que tous ceux qui le montaient périrent. Nous n'en vîmes plus de traces lorſqu'il fut jour. Nous ne ſavions de quel pays il venait, ni de quels hommes il était monté. Nous apprîmes dans la ſuite qu'il appartenait à un pirate qui avait une trentaine de vaiſſeaux dans ces mers: nos cordages furent coupés, mon

lieutenant & un autre homme furent bleſſés dans ce combat: nous eſſuyâmes quelques autres dommages; mais nous nous conſolâmes par la joie d'avoir échappé à notre perte, & cette aventure nous fit oublier quelques inſtans nos maux.

Le lendemain, nous rencontrâmes les dangereux bancs de ſable qu'on nomme les Spera-Mondes; là nous nous apperçumes que la mouſſon d'oueſt avait commencé & que nous devions renoncer à l'eſpérance d'atteindre Batavia avant que celle d'eſt lui eut ſuccédé. Nous avions perdu treize hommes de notre équipage, & trente ſe trouvaient aux portes de la mort. Tous les officiers ſubalternes étaient malades, & le lieutenant & moi qui faiſions encore tous les ſervices, étions très-faibles. Dans de telles conjonctures, je ne pouvais tenir la mer, il fallait chercher un port pour conſerver la vie au reſte de l'équipage, & lui donner du repos & des rafraîchiſſemens. Je réſolus de faire tous mes efforts pour gagner Macaſſar, principal établiſſement des Hollandais dans l'isle de Celebes.

Dès que j'eus pris cette réſolution, je me hâtai de l'exécuter. Je rencontrai quelques isles qui m'annoncerent le voiſinage de l'aſile que je cherchais; bientôt je me convainquis que ce que nous avions pris peu d'heures aupa-

ravant pour des bancs de ſable, pour des bateaux dirigés par des hommes, n'étaient que des arbres, des maſſifs de roſeaux flottans ſur l'eau & ſur leſquels des oiſeaux s'étaient perchés. Un courant qui nous avait porté au nord pendant le jour, nous chaſſa au ſud pendant la nuit, & nous fumes étonnés de nous trouver à vingt milles du lieu où nous devions être : nous nous dirigeâmes vers le levant, pour éviter le bas-fond que les Hollandais nomment *le Thumb* ; mais au milieu du jour nous nous trouvâmes deſſus : il fallut ſe détourner & faire marcher le canot avec la ſonde devant nous : nous réuſsîmes à l'éviter. Nous étions au nord des trois Freres, iſles entre leſquelles & celle de Celebes, on voit l'isle Tonikcky, beaucoup plus grande que les premieres : on ne voit ſur leur ſol que des huttes de pêcheurs ; elles ſont ſans habitans permanens. Il eſt dangereux & difficile de paſſer entr'elles, à cauſe des bancs de ſable & des écueils qui obſtruent ces détroits. Plus nous approchions de l'isle Celebes, plus nous ſentions l'alternative des vents de terre & de mer ; ce qui nous obligea de ſuivre la côte, quoique nos peines en fuſſent augmentées & que notre faibleſſe fut ſi grande qu'à peine pouvions-nous jeter & retirer notre petite ancre.

Enfin nous jetâmes l'ancre à quatre milles de la ville de Macaſſar, après avoir conſommé trente-cinq ſemaines à parcourir l'eſpace qui la ſépare du détroit de Magellan.

La deſcription détaillée que j'ai donnée de notre route, peut être utile à notre commerce de la Chine ; on la peut préférer à celle qui eſt le long des bancs Praſſels, route plus longue que celle que je ſuivis dans ces mers & moins dangereuſe.

Le ſoir même que nous mîmes à l'ancre, un Hollandais dépêché par le gouverneur, vint ſur le vaiſſeau pour ſavoir qui nous étions. Lorſqu'il vit un vaiſſeau de guerre, il parut alarmé ; car juſqu'à ce jour, on n'y avait vu aucun bâtiment de la marine du roi. Je ne pouvais lui perſuader de quitter le tillac & de deſcendre dans ma chambre ; nous nous ſéparâmes cependant comme amis, au moins en apparence.

Le lendemain, à la pointe du jour, j'envoyai mon lieutenant à la ville avec une lettre pour le gouverneur, où je l'informais de la cauſe de mon arrivée, où je lui demandais la liberté d'entrer dans le port, afin d'acheter des rafraîchiſſemens pour mon équipage mourant. Je le priais d'accorder un aſile à mon vaiſſeau contre les tempêtes qui s'approchaient, & y attendre le re-

tour de la saison nécessaire à mon retour. Mon lieutenant devait remettre ma lettre au gouverneur lui-même ; mais quand il fut arrivé au quai de la ville, on ne permit à personne de sortir du bateau. Deux officiers vinrent de la part du gouverneur dire à mon lieutenant qu'il ne pouvait pas lui-même remettre la lettre à leur chef, parce qu'il était malade, qu'ils venaient la chercher par son ordre. Il la leur donna enfin, & ils retournerent à la ville. Pendant qu'ils s'y rendaient, mes officiers resterent dans le bateau exposés à l'ardeur brulante du soleil qui dardait perpendiculairement sur leurs têtes, & on ne souffrit pas qu'aucun bateau du pays les approchât pour leur apporter quelques rafraîchissemens. Ce fut alors qu'ils observerent du tumulte & du bruit sur la côte ; toutes les chaloupes, tous les sloups qu'on pouvait armer en guerre, le furent avec célérité. Je m'en apperçus moi-même, & résolus de m'avancer & de mouiller plus près de la ville ; mais le bateau était absent & tous nos efforts réunis ne purent lever l'ancre, quoiqu'elle fut petite. On dit à mon lieutenant que le gouverneur m'avait envoyé sa réponse ; il revint au vaisseau, & bientôt après lui elle arriva en effet ; mais elle était écrite en Hollandais, langue qui n'était connue d'aucun homme de l'équipage.

l'équipage. L'un des deux officiers nous la traduiſit en français; elle m'annonçait que je devais m'éloigner à l'inſtant ſans m'approcher plus près de la ville, que je ne devais jeter l'ancre ſur aucune partie de la côte, ni permettre à mes gens d'y débarquer. Je montrai aux envoyés le nombre de nos malades, & ils en parurent touchés. Je leur repréſentai qu'ils étaient témoins de la néceſſité preſſante où nous étions de nous procurer des rafraîchiſſemens, qu'il ſerait injuſte & cruel de refuſer de nous en vendre; que puiſque nous étions ſur un vaiſſeau du roi, défendre de nous donner des ſecours était violer les traités qui allient les deux nations & plus encore les loix de la nature. Ils ſemblaient convenir de la force de ce raiſonnement, mais alléguaient des ordres poſitifs de leurs maîtres auxquels ils devaient obéir, & ces ordres ne permettaient pas qu'aucun vaiſſeau, de quelle nature qu'il fût, entrât, ni ſéjournât dans le port. J'expoſai que la néceſſité abſolue où j'étais, me mettait au-deſſus des égards & de toutes les défenſes; que s'il ne m'accordait pas la liberté du port pour me procurer des rafraîchiſſemens & un abri, j'irai affronter ſes menaces & ſes forces pour mouiller auprès de la ville; que ſi je ne parvenais pas à l'engager à nous ſecourir, je me ferais échouer

ſous leurs murailles & que nous y vendrions nos vies auſſi chérement qu'il nous ſerait poſſible, après les avoir couverts d'infamie pour avoir réduit un ami, un allié à cette extrêmité terrible. Cette déclaration les allarma, parce que notre ſituation leur prouvait qu'elle n'était pas une vaine oſtentation de courage. Ils me preſſerent de reſter à l'ancre juſqu'à ce que le gouverneur m'eut écrit une ſeconde lettre. J'y conſentis, ſous la condition que cette lettre me fut remiſe avant que le vent de mer s'élevât le lendemain.

Nous paſsâmes le reſte du jour & la nuit entiere, agités par l'inquiétude & l'indignation; elles agravaient encore notre ſituation. Le lendemain, nous vîmes venir deux petits bâtimens armés en guerre; ils jeterent l'ancre ſur les flancs de notre vaiſſeau. Je leur fis demander ce qu'ils voulaient, ils garderent le ſilence. Le vent de mer ſe leva, & n'ayant point de nouvelles, je levai l'ancre, mis à la voile & m'avançai vers la ville, réſolu à repouſſer la force par la force, ſi l'on m'attaquait; heureuſement les bâtimens qui étaient à nos côtés ſe bornerent à ſuivre nos mouvemens.

Peu après que nous eûmes mis à la voile, un joli bâtiment portant une bande de muſiciens &

pluſieurs officiers, s'approcha de nous; les officiers nous dirent qu'ils étaient députés par le gouverneur, mais qu'ils ne viendraient pas à bord ſi nous ne remettions à l'ancre. Nous la jetâmes ſur le champ, & ces officiers vinrent à bord. Ils témoignerent quelque ſurpriſe de ce que nous avions mis à la voile, & demanderent ce que je prétendais faire. Je leur dis que j'étais réſolu à ce que je leur avais annoncé la veille; que plutôt de remettre en mer, où notre ruine était inévitable par un naufrage, la famine ou les maladies, je voulais venir ſous leurs murs, les forcer à nous fournir des ſecours, ou faire échouer notre vaiſſeau & périr dans un combat; que ce ſort nous paraiſſait moins cruel que celui de ſouffrir d'avance les douleurs accablantes d'une mort lente & prévue chaque jour. Je leur fis remarquer qu'aucune nation civiliſée ne laiſſait périr ſes priſonniers de guerre par le beſoin des néceſſités de la vie, & qu'il ſerait bien plus odieux encore de le faire envers des alliés qui ne demandaient que la permiſſion d'acheter des vivres avec de l'argent. Ils trouvaient que je m'étais trop preſſé, qu'ils n'avaient pu venir plus tôt; & pour me prouver qu'ils avaient l'intention de me fournir des vivres, ils apportaient les provi-

ſions que produit le pays. Nous les prîmes tout de ſuite; elles conſiſtaient en deux moutons, un élan fraîchement tué, quelques volailles, quelques fruits ou végétaux. Ces proviſions, ardemment déſirées, furent d'abord partagées entre les gens de l'équipage, & on en fit un bouillon agréable & ſalutaire aux malades. Alors ils me montrerent une nouvelle lettre du gouverneur qui m'ordonnait de quitter le port, parce qu'il ne lui était point permis d'y recevoir aucun navire de quelle nation qu'il fût, ſans manquer à la convention faite par les Hollandais avec les rois du pays, qui avaient déjà témoigné du mécontentement à l'occaſion de notre arrivée; il me renvoyait pour les détails aux officiers. Je leur fis obſerver que des conventions relatives au commerce ne pouvaient s'appliquer à nous qui étions ſoldats; que ma commiſſion le prouvait, & qu'on ne pouvait appeller commerce la vente des alimens qui nous étaient abſolument néceſſaires pour ne point périr. Ils me firent des propoſitions que je rejettai, parce que toutes avaient pour baſe mon départ de ce lieu avant le retour de la ſaiſon. Je réitérai ma déclaration, & pour y donner plus de force, je leur montrai le cadavre d'un de mes gens mort le matin, & qu'ils

auraient ſauvé en accordant d'abord ce qu'on avait demandé. Ce ſpectacle fit impreſſion, & après avoir gardé quelques momens le ſilence, ils me demanderent avec empreſſement ſi j'avais été dans les isles à épiceries; je leur aſſurai que je n'avais été dans aucune, & alors nous en vinmes à un arrangement. Leurs ordres ne permettaient pas qu'ils nous reçuſſent; mais ils m'indiquerent une petite baie peu éloignée, où je trouverais un abri ſûr contre les tempêtes, où je pourrais dreſſer un hôpital pour mes malades, où les vivres ſeraient plus abondans encore que dans la ville; ils m'offrirent un pilote pour m'y conduire. Je conſentis de m'y rendre, lorſque ces offres ſeraient ratifiées par le gouverneur & le conſeil de Macaſſar, afin qu'on me regardât comme étant ſous la protection de la Compagnie Hollandaiſe, & que mes gens fuſſent à couvert de toute violence. Ils me promirent que je recevrais le lendemain cette ratification. Je demandai pourquoi ces deux bâtimens reſtaient à mes côtés; c'était, diſait-on, pour nous préſerver des inſultes des naturels du pays. Je voulus bien le croire; & après notre arrangement, je leur témoignai mon regret de ne pouvoir leur offrir que des alimens gâtés; ils me prierent de vouloir bien

partager le repas qu'on avait préparé pour eux. J'y consentis, & ils nous firent apporter un dîner agréable, composé de poissons, de viandes & de fruits. Je dois dire qu'ils me montrerent des égards, des attentions qui nous toucherent; je le dois sur-tout en faveur de M. Douglass, qui sachant la langue française, nous servit d'interprète. Nous nous séparâmes ensuite, & lorsqu'ils quitterent le vaisseau, je les fis saluer de neuf coups de canon.

Le lendemain, j'appris que notre arrangement était ratifié; mais il restait un obstacle à lever; je n'avais point d'argent, il fallait en trouver sur des billets, & il n'y avait aucun commerçant dans le lieu qui eut des remises à faire en Europe; la Compagnie n'avait point d'argent dans sa caisse: mais on m'assura que le résident du port où je devais me rendre, pouvait faire tout ce que le gouverneur ne pouvait effectuer; qu'il avait de l'argent, des remises sur l'Europe où il devait se rendre dans l'année prochaine; qu'il avait même des biens considérables en Angleterre; qu'il s'y était fait naturaliser. Nous réglâmes la quantité & le prix des vivres; je reçus la ratification de notre traité, avec un pilote qui devait nous conduire & une espece d'espion qui devait avoir l'œil sur les dé-

marches du réſident du port nommé Swellingrabel.

Nous remîmes donc à la voile le 20 Décembre à la pointe du jour, & le lendemain après midi, nous mîmes à l'ancre dans la rade de Bonthaim avec nos deux bâtimens de garde, qui ſe placerent entre la côte & nous pour empêcher toute communication entre les habitans du pays & notre vaiſſeau.

J'allai d'abord viſiter le réſident, qui, quoique fils d'une Anglaiſe, parlait fort mal l'anglais, & après être convenu avec lui de toutes nos affaires, ſoit pour les proviſions, ſoit pour l'argent, il m'accorda une maiſon ſur les bords de la mer & près d'un fort palliſſadé, garni de huit pieces de canon; c'était la ſeule qu'il put nous donner: il n'y en avait pas d'autres dans le canton; j'en fis un hôpital, ſous la direction du chirurgien, & y envoyai les malades qui me parurent ne pouvoir ſe rétablir ſur le vaiſſeau; je gardai les autres. Dès que nos gens furent dans la maiſon, on les environna d'une garde de quarante hommes; on ne permit à aucun d'eux de s'en éloigner à plus de quinze toiſes, ni que les naturels du pays les approchaſſent pour leur rien vendre; de ſorte qu'ils n'achetaient rien que par l'entremiſe des Hol-

landais qui faiſaient un trafic honteux de leur pouvoir. Dès que les naturels apportaient des proviſions utiles à nos malades, ils s'en ſaiſiſſaient, en demandaient le prix, les payaient ce qu'ils jugeaient à propos, ſouvent au quart de leur valeur; s'ils en murmuraient, des menaces les faiſaient bientôt retirer. Ces ſoldats venaient enſuite nous vendre les proviſions quelquefois à plus de mille pour cent de profit. Ces procédés étaient cruels envers les habitans du pays, ils étaient injurieux pour nous, & j'en fis des plaintes au chef de ces ſoldats: il les reprimanda, mais les effets de ſa harangue furent ſi vains que je ne pus m'empêcher de le ſoupçonner de partager le gain de ces manœuvres. J'avais lieu de croire qu'il vendait de l'arak à mes gens, & je m'en plaignis en vain. Sa femme faiſait le même commerce que ſes ſoldats; ceux-ci ne ſe bornaient pas à nous vendre cher ce qu'ils achetaient à bon marché, ſouvent ils volaient ce qu'ils nous vendaient enſuite.

Pendant que nous étions dans ce port, divers bâtimens y parurent: mais on empêcha auſſi toute communication entr'eux & nous. Je déſirais acheter quelques viandes ſalées d'un gros bâtiment venu de Batavia; je ne pus y réuſſir qu'en me ſervant de l'entremiſe du ré-

ſident qui eut la bonté de nous procurer deux tonneaux de bœuf & deux de porc ſalé.

Je fus ſurpris un jour de voir arriver une flotte d'environ cent *pros*, petits bâtimens du pays qui portent de douze à vingt tonneaux, & dont l'équipage eſt de ſeize à vingt hommes. On me dit qu'ils faiſaient une expédition pour la pêche autour de l'isle ; qu'ils partaient par une mouſſon & revenaient avec l'autre ; que de-là ils envoyaient le produit de leur pêche au marché Chinois. Tous ces pros portaient pavillon Hollandais.

Pendant notre ſéjour à Bonthaim, nos jours s'écoulaient dans une triſte uniformité, mais non dans l'oiſiveté : dès que nous fûmes en état d'agir, je fis examiner le vaiſſeau ; nous y trouvâmes un grand nombre de voies d'eau, & la grande vergue fendue & pourrie. Nous abattîmes celle-ci & la racommodâmes auſſi bien qu'il nous fut poſſible, ſans avoir de forge ni de fer, aſſez bien du moins pour nous faire eſpérer de gagner Bàtavia, ſeul endroit où nous pouvions trouver du bois pour en faire une nouvelle. On ne put boucher qu'une partie des voies d'eau, & nous fûmes réduits à placer notre eſpoir dans nos pompes.

Le 19 Février, le commandant des ſoldats

Hollandais, & le plus grand de nos vaiſſeaux de garde furent rappellés, & le réſident reçut une lettre du gouverneur qui s'informait quel jour je mettrais à la voile. Je fus ſurpris de cette demande, parce qu'il ſavait bien que la mouſſon d'eſt ne commençait qu'en Mai, & que je ne pouvais mettre à la voile qu'alors. Tout reſta dans le même état juſqu'à la fin du mois, que nos gens obſerverent un petit canot qui rodait autour de nous à différentes heures de la nuit, & qui s'écartait dès que nous faiſions quelques mouvemens. Je reçus dans ce tems une lettre qui m'étonna, mais dont le lecteur ne peut entendre le ſens qu'après quelques explications.

L'isle de Celebes eſt diviſée en pluſieurs ſouverainetés indépendantes. La ville de Macaſſar eſt ſituée dans celle qui porte ſon nom ou celui de Bony. Son chef eſt allié des Hollandais, qui n'ont pu encore ſubjuguer les autres ſouverainetés, dont l'une eſt habitée par un peuple appellé *Buggueſes*; & une autre ſe nomme *Waggs* ou *Toſora*. Ce dernier lieu eſt une ville fortifiée avec du canon. Or cette lettre m'avertiſſait que les Hollandais, unis au roi de Bony, avaient formé le projet de nous maſſacrer; que le fils de ce roi conduirait cette

entrepriſe avec huit cents hommes raſſemblés autour de Bonthaim, & qu'il devait avoir le vaiſſeau pour ſon partage. On m'accuſait, diſait-on, d'avoir formé des liaiſons avec les Buggueſes & quelques autres peuples ennemis des Hollandais; on craignait d'ailleurs, qu'arrivé en Angleterre, je ne donnaſſe des inſtructions à mes compatriotes pour former des entrepriſes ſur ce pays, & on voulait prévenir le mal qu'on prévoyait par notre deſtruction.

Cette lettre mal écrite, qui pouvait avoir été dictée par l'eſpoir d'une récompenſe, qui pouvait me donner de faux avis, n'en méritait pas moins mon attention. Je crus devoir prendre les mêmes meſures que ſi j'euſſe été perſuadé du complot qu'on m'y annonçait. Je voyais qu'on avait éloigné l'un de nos bâtimens de garde, je ſavais qu'on raſſemblait des troupes à Macaſſar; la lettre du gouverneur, ce canot qui nous obſervait, l'abſence du réſident, tout ſe réuniſſait pour m'inquiéter. Je préparai donc mon vaiſſeau pour le combat; nous chargeâmes nos canons, nous nous éloignâmes un peu du fond de la baie, nous plaçâmes des pierriers ſur le tillac, & nos gens armés veillerent pendant la nuit.

Le réſident devait revenir dans le mois d'Avril,

il ne paraiſſait point, & ſon abſence ſemblait ſe prolonger ; je ne le ſoupçonnais point d'être complice du complot, mais je craignais qu'on ne le retint loin de nous, pour qu'il ne put s'y oppoſer. Je lui envoyai une lettre pour lui demander une conférence ; il vint ſur le vaiſſeau, & je lui communiquai mes craintes ; je vis bien qu'il ne ſavait rien du projet, & qu'il le croyait une fable. Mais il me dit qu'un Tomilaly, ou miniſtre du roi de Bony, lui avait fait une viſite ſans qu'il eut pu en deviner la raiſon ; & il me promit de faire des recherches ſur ce ſujet. Ses gens remarquerent que nous nous étions mis en état de défenſe, & lui-même avait appris, avant de nous avoir vus, que nous étions préparés à repouſſer une attaque. Je lui dis que notre vigilance ne ſe relâcherait pas, & nous nous quittâmes avec des proteſtations mutuelles d'amitié & de bonne foi. Il m'apprit quelques jours après, qu'il avait découvert qu'en effet un des princes du pays était venu déguiſé dans le voiſinage de Bonthaim ; mais qu'il n'avait rien découvert ſur les huit cents hommes qu'on diſait être avec lui. Peu de jours s'écoulerent, & je vis arriver le commandant des ſoldats, qui me dit qu'on l'avait renvoyé, parce que l'expédition qu'il

devait diriger avait été renvoyée. Il retourna enſuite à Macaſſar, & laiſſa un autre officier à ſa place.

La mouſſon d'eſt approchait ; nous étions impatiens de la voir arriver, parce que notre ſituation était pénible, & que les maladies putrides ſe manifeſtaient parmi nous. Le réſident m'envoya une lettre du gouverneur qui proteſtait qu'on m'avait donné un faux avis, & qu'on n'avait point penſé à m'attaquer ; il demandait la lettre pour en rechercher l'auteur & le punir. Je lui répondis avec honnêteté, ſans lui donner la lettre : car quoique je ne fuſſe point convaincu de la réalité de l'accuſation qu'elle renfermait, j'avais tout lieu de croire que celui qui l'avait écrite l'avait cru fondée.

Diſons à préſent un mot de la ville de Macaſſar & de celle de Bonthaim. La premiere eſt bâtie ſur une pointe de terre & eſt arroſée par une grande riviere où les vaiſſeaux remontent juſques ſous les murs de la ville ; ſes environs ſont unis, agréables, entremêlés de plantations de bois de cocotiers & d'un grand nombre de maiſons diſperſées. Le ſol, en s'éloignant de Macaſſar, ſe hériſſe & devient montueux. Bonthaim eſt une grande baie où les vaiſſeaux peuvent mouiller dans les deux mouſſons ; les

ſondes y ſont bonnes & régulieres ; le fond y eſt de vaſe molle ; une bande de rochers qui s'élevent au-deſſus de l'eau à l'entrée, y ſert de baliſe ; la montagne qui a le même nom que le port, ſert auſſi d'indice pour y arriver. Sur ſes bords ſont quelques petites villes ; celle de Bonthaim eſt dans la partie qui s'étend entre le nord & le levant. Elle eſt défendue par un fort paliſſadé, garni de huit canons, qui ſuffit pour contenir les habitans dans la ſoumiſſion. A ſon couchant eſt une petite riviere qu'un vaiſſeau peut remonter juſqu'au pied du fort. Le réſident Hollandais en eſt le commandant ; il l'eſt auſſi de *Bullocomba*, ville ſituée à environ ſix lieues de-là vers l'orient, & où l'on trouve un fort & quelques ſoldats occupés à recevoir le riz que le peuple doit fournir aux Hollandais comme tribut. L'eau, le bois ſont abondans à Bonthaim ; la riviere donne l'un, la montagne l'autre ; les proviſions fraîches y ſont à un bon prix ; le bœuf y eſt excellent, mais aſſez rare ; le riz, la volaille, les fruits y ſont communs ; les bois y ſont peuplés de cochons ſauvages, qu'on donne à bon marché, parce que les naturels, qui ſont mahométans, n'en mangent pas ; le poiſſon & les tortues y ſont communes. Tous les vaiſſeaux qui vont aux

Moluques ou à Banda, prennent leur route entre les isles de Celebes & celles de Solayer. L'isle produit des daims, des chêvres, des moutons, des buffles, des chevaux, de petits bœufs qui ont une boſſe ſur le dos. On y trouve de l'arak & du ſucre, mais il y vient de Batavia. La montagne de Bonthaim eſt ſous le 5° 30′ de latitude méridionale, & ſous le 135° 28′ de longitude de l'isle de Fer. Les marées ſont irrégulieres dans la baie; ordinairement elle ne monte & ne deſcend qu'une fois en vingt-quatre heures; la plus grande différence entre la baſſe mer & la haute eſt de ſix pieds.

Nous partîmes de Bonthaim le 22 Mai 1768, à la pointe du jour, & avec d'autant plus de joie, que les fièvres putrides ſe manifeſtaient tous les jours parmi les gens de l'équipage. D'abord nous ſuivîmes la côte, paſsâmes dans le détroit formé par l'isle Celebes & celle de Tonikaky, nous dirigeant au couchant. Nous vîmes les trois isles de Tonin, qui forment un triangle rectangle, dont le plus long côté eſt de onze milles. Nous nous en éloignons, lorſque tout à coup nous nous trouvâmes ſur un fond de ſable fin où il n'y avait pas trois braſſes de profondeur; l'eau claire & limpide nous laiſſait voir le fond ſemé de grandes pointes de ro-

chers de corail. Heureuſement nous pûmes prendre le large ſans être endommagés. Ce grand écueil eſt auſſi eſcarpé qu'une muraille. Il eſt très-dangereux, & n'eſt marqué ſur aucune carte; il ſemble s'étendre au midi & au couchant des deux isles occidentales de Tonin, dans un eſpace d'environ deux lieues. Il ne me parut pas qu'il y eut du danger autour de l'isle la plus orientale.

Le 25 Mai, dans l'après-midi, la mer nous parut changer de couleur; nous ſondâmes & trouvâmes fond à trente-cinq braſſes: bientôt nous n'en trouvâmes plus que dix; l'eau était sâle en cet endroit, au nord elle paraiſſait plus claire. Je crois que nous étions alors ſur la partie ſeptentrionale des bas-fonds qu'on trouve au levant de Maduré, & que les Anglais nomment les bancs de *Bralleron*, & les Hollandais *Kalcain's Eylandens*. Plus loin, nous apperçûmes la plus méridionale des isles Salombo, à la diſtance de quatre-vingt-trois lieues de Tonikaky. Aux environs de Maduré les mouſſons ſoufflent un mois plus tard qu'à Celebes.

Le lendemain, nous découvrîmes au loin l'isle de Luback, éloignée de Tonikaky de cent-douze lieues; nous allâmes au nord de cette isle. Trois jours après, nous vîmes le groupe d'isles

d'isles qu'on nomme *Carimon-Java*, éloignées de Luback de quarante-cinq lieues; enfin le 2 Juin, nous trouvâmes la terre de Java; c'était la partie de cette isle qui forme la pointe orientale de la baie de Batavia; déjà le fond diminuait, & n'osant avancer pendant la nuit, nous mîmes à l'ancre dans la rade. Nous avions lieu de nous féliciter de l'avoir atteint; car dans cette traverſée, le vaiſſeau ſe rempliſſait ſi fort d'eau, que nous eûmes de la peine à l'empêcher de couler à fond.

Nous trouvâmes à Batavia onze grands vaiſſeaux Hollandais, pluſieurs petits, un bâtiment Eſpagnol, un Portugais, & quelques jonques Chinoiſes. Nous ſaluâmes la ville de onze coups, elle nous répondit par un nombre égal. L'après-midi, je viſitai le gouverneur, je lui développai l'état de mon vaiſſeau, & lui demandai la liberté de le faire réparer; il me dit de m'adreſſer au conſeil. Je lui fis donc ma demande. Le lendemain, le gouverneur & le conſeil me firent demander des éclairciſſemens ſur la lettre reçue à Bonthaim, où l'on m'avertiſſait d'un complot; ils voulaient que l'auteur en fut puni. J'avouai avoir reçu l'avis, mais non pas une lettre; il voulut m'obliger à la rendre en m'impoſant le ſerment; j'exigeai qu'on me fit ces

demandes par écrit, & demandai la réponſe à ma requête ; on me dit que le conſeil en avait blâmé un mot qui n'était pas du ſtyle des requêtes. C'était ſans deſſein de l'offenſer que je m'en étais ſervi ; c'était par ignorance de l'uſage, & peut-être je le perſuadai aux Hollandais, qui me préſenterent enſuite un écrit à ſigner, par lequel je reconnaiſſais que l'écrit où l'on m'avait annoncé un complot à Celebes, était faux & calomnieux ; le ton dont on exigeait que je le ſignaſſe, celui de faire dépendre la réparation de mon vaiſſeau de ma ſoumiſſion à ce qu'on exigeait de moi, me le firent refuſer. Ils proteſterent contre ma conduite à Macaſſar, contre mon refus à Batavia ; je n'en demandai pas moins une réponſe relative à la réparation du vaiſſeau, & je mis plus de force encore à ma demande. On me l'accorda enfin, mais ſans me faire de réponſe par écrit. Notre vaiſſeau fut conduit à Onruſt, & l'on fournit, en payant tout ce qui m'était néceſſaire.

Le bâtiment était dans un état de délabrement extrême ; une partie de ſes mâts, de ſes vergues étaient pourris, ſon doublage rongé de vers, ſa quille uſée. Il reſta entre les mains des ouvriers juſqu'au 16 Août. Ils vouloient encore lui mettre une quille neuve ; mais craignant

qu'un examen plus exact ne fit condamner mon vaiſſeau, je m'y refuſai & pris ſur moi le mal qui en pouvait réſulter. J'en fis la viſite moi-même ; il y avait bien des parties gâtées encore; mais je les fis racommoder le mieux qu'il me fut poſſible, & contre l'avis des Hollandais, je le jugeai capable de nous conduire en sûreté juſques dans nos ports. Après avoir demeuré quatre mois dans Batavia, je me préparai à en partir. L'amiral Houting, le ſeul Hollandais dont j'eus reçu des honnêtetés, le ſeul que j'euſſe viſité, me repréſenta que le tems convenable n'était point encore arrivé, & que je trouverais à la hauteur du cap de Bonne-Eſpérance des mauvais tems qui me feraient répentir de ma précipitation ; mais j'étais malade, l'équipage l'était auſſi, & j'aimai mieux courir le riſque de quelques orages que de reſter plus long-tems dans une ville mal-ſaine, & où la mortalité eſt fort grande durant la mouſſon d'oueſt qui approchait. Heureuſement j'y avais trouvé des matelots Anglais qui remplacerent ceux que la mort m'avait enlevé; car ſans leur ſecours je ne pouvais reconduire le Swallow en Europe. J'avais vingt-quatre hommes malades & ſept d'entr'eux moururent avant d'arriver au cap.

Je partis d'Onruſt le 15 Septembre, & cinq

jours après je jetai l'ancre sur la côte de l'Isle du Prince où j'avais résolu de faire provision d'eau & de bois ; je ne pus y trouver une quantité suffisante de la premiere, parce qu'il n'avait pas encore assez plu pour remplir les fontaines. Le vent s'éleva si fort que nous ne pûmes quitter l'isle que le 25, où nous mîmes à la voile pour nous approcher de la côte de Java. Nous y jetâmes l'ancre dans la Nouvelle baie, ou la baie de Canty, formée par la petite isle de ce nom. C'est le meilleur endroit de ces parages pour faire de l'eau & du bois : l'eau y est si pure, si bonne, que je vuidais toute celle que j'avais prise à Batavia & à l'Isle du Prince, pour la remplacer par celle-là. On la trouve dans un grand ruisseau qui, des montagnes de Java, vient se rendre ici dans la mer. Il est facile d'en remplir ses futailles ; les bateaux navigent entre la terre & une bande de rochers, & ils y trouvent une eau aussi tranquille, aussi à couvert des vagues que dans un étang. Le banc ne s'étend pas assez loin pour être dangereux aux navigateurs, & dans le passage entre New-Island & Java, il y a un havre dont rien ne trouble la parfaite sûreté. Après avoir fait nos provisions, nous quittâmes Java & la perdîmes de vue.

Ce siége de la puissance Asiatique des Hollan-

dais me fut peu agréable. Le faſte du gouverneur général à Batavia ſurpaſſe celui de pluſieurs rois Européens : lorſqu'il ſort, un détachement des gardes le ſuit à cheval : ſon caroſſe eſt précédé par deux noirs qui, un bâton à la main, frappent ceux qui ne rendent pas à ſon Excellence l'hommage qu'elle attend des hommes de tous les rangs ; les voitures qui ſont derriere la ſienne, quelque motif qui les preſſe, ne peuvent paſſer devant elle, ni devant celles des ſeigneurs du conſeil. Si on le rencontre, la voiture doit s'arrêter, il faut en deſcendre pour lui faire un ſalut profond : ſi on rencontre les conſeillers, il faut s'arrêter encore, ſe tenir droit & faire le ſalut. J'avais déclaré d'abord que je ne rendrais point à un gouverneur des honneurs que je ne rendais pas à mon roi ; on me menaça du bâton des noirs, je montrai mes piſtolets & on me laiſſa tranquille ; mais je ne reçus aucune honnêteté.

Le vent qui nous avait éloignés de Java, ne nous quitta point juſqu'au cap de Bonne-Eſpérance, où nous entrâmes le 28 Novembre. L'hiver on n'entre pas dans la baie de la Table ; c'eſt à Falſe-bay que les vaiſſeaux ſont alors à l'abri des vents ; ils entrent dans la premiere pendant l'été. Nous jetâmes l'ancre ; là nous reſpirâmes un air pur, nous eûmes une nourriture ſaine, nous nous promenâmes dans des campagnes

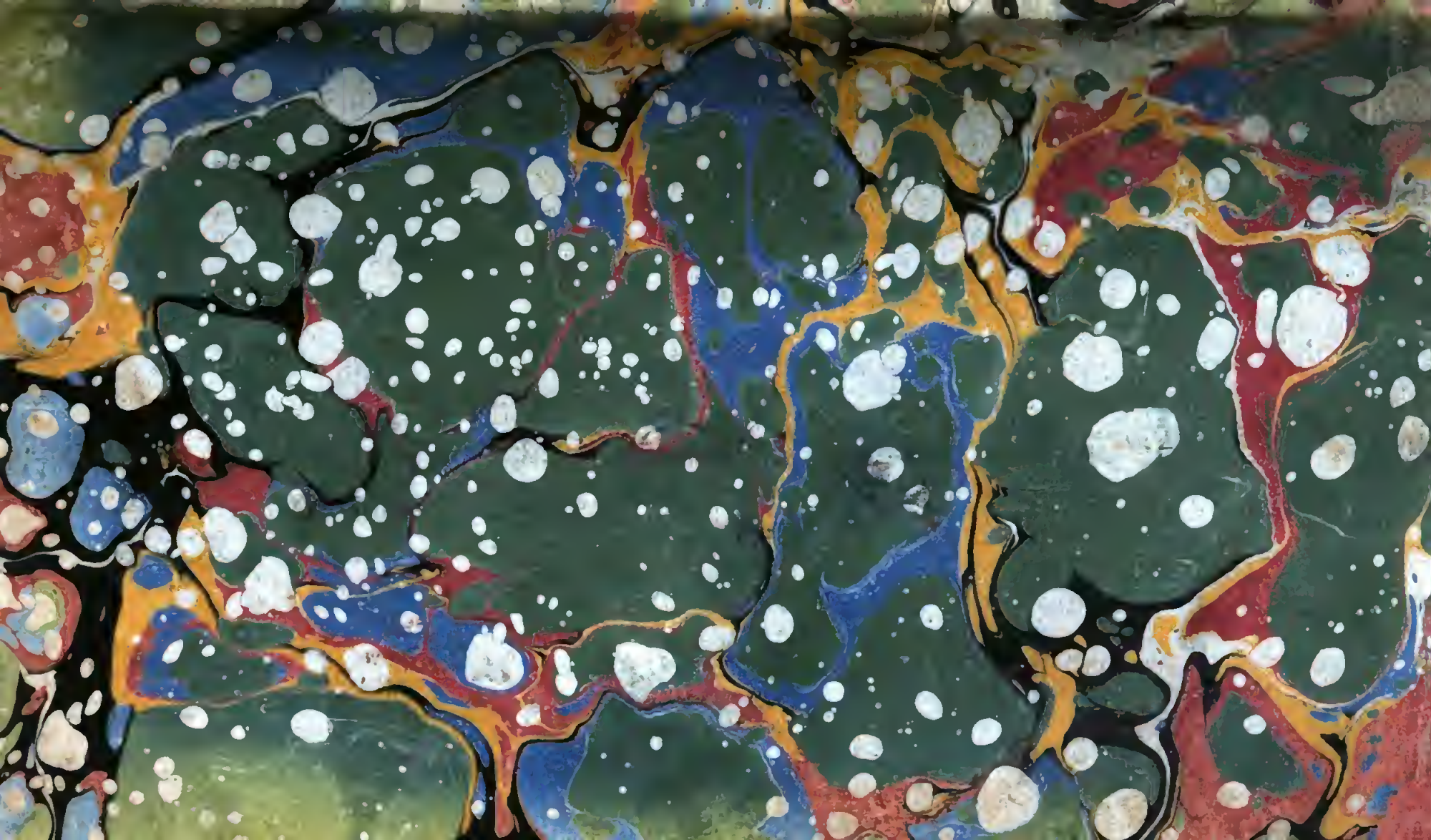
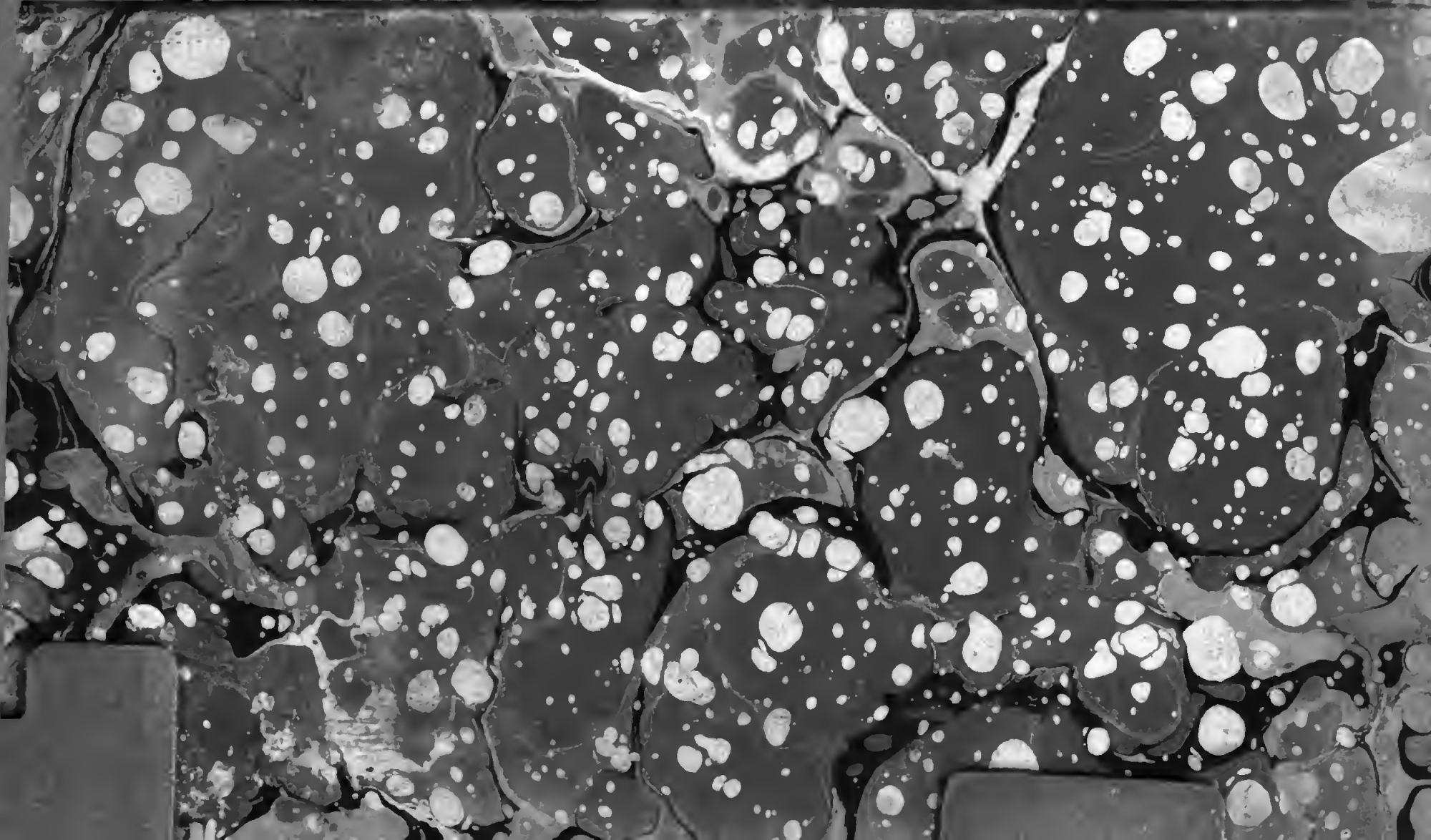
agréables. Les habitans furent francs, hoſpitaliers & polis. Je reçus des honnêtetés des principaux officiers & des riches habitans, & je dois leur en témoigner ici ma reconnoiſſance.

Pour laiſſer à mes gens tout le tems de recouvrer leur ſanté, je reſtai ici juſqu'au 6 Janvier 1769. Ce jour, je mis à la voile ſur le ſoir pour Ste. Hélène où nous arrivâmes le 20. Nous en partîmes quatre jours après; & le 30, nous vîmes l'iſle de l'Aſcenſion où je cherchai la baie *Croſſ-Hill :* je la découvris & y jetai l'ancre. Pour la trouver, il faut que la principale montagne de l'isle ſoit entre le midi & le levant du vaiſſeau : alors on la voit s'ouvrir au milieu de deux autres montagnes, dont l'occidentale donne ſon nom à la baie. Il y a entre le nord & le levant de l'isle diverſes baies ſablonneuſes où l'on trouve des tortues. Le rivage eſt couvert d'un ſable fin & blanc; on débarque au pied de quelques rochers, au ſommet deſquels on monte avec une échelle de cordes. J'y pris dix-huit tortues qui peſaient de quatre à ſix cents livres. Cette isle n'eſt point habitée, & les vaiſſeaux qui s'y arrêtent ont l'habitude d'y laiſſer une bouteille dans laquelle ils mettent leur nom, leur deſtination, la date de leur arrivée, & nous nous conformâmes à cet uſage. Nous en partîmes le 1 Février.

Le 10, nous découvrîmes un vaiſſeau qui portait pavillon Français ; il nous devança durant la nuit & nous parla le matin. Il prononça mon nom, celui de mon vaiſſeau, me dit que depuis le retour du Dauphin en Angleterre, on avait cru que nous avions fait naufrage, & qu'on avait envoyé deux vaiſſeaux pour nous chercher. Les papiers publics avaient appris au capitaine ces particularités ; il ſavait notre nom, notre voyage, parce qu'il avait abordé après nous au cap de Bonne-Eſpérance & dans l'isle de l'Aſcenſion. Mais je n'avais pas le même avantage, & il me déguiſa ſon voyage & ſon but ; me dit qu'il appartenait à la compagnie des Indes orientales & qu'il venait de l'isle de France. Il ne me déguiſa point le nom du capitaine ; c'était M. de Bougainville, qui pour tirer de nous plus de connaiſſance, nous envoya un officier ſous l'habit d'un matelot. Je ſoupçonnais ſon deſſein, & qu'il ne me diſait pas la vérité lui-même ; mais l'officier mit tant d'adreſſe dans ſes réponſes qu'il rendait ſes récits très-probables. Il me fit des queſtions à ſon tour ; mais j'éludai de lui répondre dans tous les cas où je ne pouvais le faire ſans paſſer mes inſtructions. Je fis préſent à M. de Bougainville d'une des flèches que les Indiens nous avaient lancées, lui dis adieu, & le laiſſai continuer ſon voyage.

Le matelot qui avait amené l'officier avait été plus sincère avec mes gens, & j'appris d'eux que M. de Bougainville avoit fait le tour du monde aussi bien que nous; qu'ils avaient eu beaucoup de peine à traverser le détroit de Magellan, qu'ils avaient abordé à l'isle Juan-Fernandès. Les détails dans lesquels il entra, diffèrent en plusieurs points de la relation imprimée que M. de Bougainville a donnée de son voyage; ils m'auraient fait désirer de parler encore à ce vaisseau; mais quoique fatigué d'un long voyage, il marchait plus vite que nous, malgré que nous forçassions de voiles, & nous l'eûmes bientôt perdu de vue. Le 7 Mars, nous arrivâmes aux isles Açores (*), & passâmes entre celles de S. Michel & de Tercere. Le vent était si fort que nous fûmes obligés de ne laisser qu'une voile qui fut déchirée. Cet événement suspendit notre course; mais ce fut le dernier accident que nous ayons éprouvé. Le 18, nous entrâmes dans le canal, & deux jours après nous jetâmes l'ancre à Spithead avec une joie qui ne peut être bien sentie que par ceux qui auront autant souffert que nous dans un voyage de près de trois ans.

(*) Le traducteur Français dit aux isles Hebrides; c'est évidemment une erreur.

FIN DU TOME V.

647663